ÉDOUARD ESTAUNIÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Ascension de M. Baslèvre

ROMAN

Donațiunea
Ministerului Afacerilor Străine
al Republicei Franceze

QUARANTE-DEUXIÈME ÉDITION



Legata de I. Chintescu

Librairie académique PERRIN et Cie.

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE

ŒUVRES D'ÉDOUARD ESTAUNIÉ

1956

Académie française. Prix Née, 1919.

ROMANS

Un Simple. Un volume in-16. Nouvelle édition.

Bonne Dame. Un volume in-16. Nouvelle édition.

L'Empreinte. *Couronné par l'Académie française* (58e édition). Un volume in-16.

Le Ferment (11e édition). Un volume in-16.

L'Épave (2e édition). Un volume in-16, épuisé.

La Vie secrète. Prix de *La Vie Heureuse*, 1908 (31e édition). Un volume in-16.

Les Choses voient (42e édition). Un volume in-16.

Solitudes (21e édition). Un volume in-16.

L'Ascension de M. Baslèvre (41e édition). Un volume in-16.

L'Appel de la Route (53e édition). Un volume in-16.

L'Infirme aux mains de lumière. Un volume in-16 (Grasset, éditeur).

Le Labyrinthe (40e édition). Un volume in-16.

Le Silence dans la Campagne (27e édition). Un volume in-16.

Tels qu'ils furent (41e édition). Un volume in-16.

CRITIQUE D'ART

Impressions de Hollande :

Petits Maitres. Un volume in-16 avec deux planches gravées.

Discours de réception a l'Académie Française de M. Édouard Estaunié. Réponse de M. Robert de Flers. Un volume in-16.

23 f 374
Inv.A.51.022

ÉDOUARD ESTAUNIÉ
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Ascension de M. Baslèvre

ROMAN

Donațiunea
Ministerului Afacerilor Străine
al Republicei Franceze

66609

5045



PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1930

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Biblioteca Centrală Universitară
BUCUREȘTI
Cota 70608
Inventar 66609
CONTROL 1953

RC 268/02

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

5 exemplaires sur papier des Manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 5,

et 30 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma, numérotés de 6 à 35.

B.C.U. Bucuresti
C66609

Copyright by Perrin et Cie, 1919.

Pour celle que j'espère avoir aimée vraiment.

E. E.

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE

PREMIÈRE PARTIE

I

Paris est une collection de villes autonomes et incommunicables dont chacune conserve jalousement ses traditions et ses familles. Tel groupe est bourguignon; tel autre assemble une bourgeoisie aussi fière de sa roture — dont la moindre remonte à Louis XIV — que démunie de rentes. Ailleurs, on se heurte à des coutumes venues en ligne droite de la Restauration, tandis qu'auprès ce ne sont qu'esprits d'avant-garde et esthètes d'après-demain. Grâce à une pareille diversité, le provincial qui débarque découvre presque aussitôt un milieu semblable à celui qu'il a quitté et c'est là le secret de l'extraordinaire attraction qu'exerce chez nous la capitale. Toutes les routes y conduisent : à l'arrivée, personne n'y est dépaysé.

On aurait peine, évidemment, à découvrir derrière les façades neuves de nos rues élargies, le lieu d'élection des villes dont je parle. Cependant, il n'est pas douteux non plus que certains quartiers parisiens sont encore spécifiquement provinciaux. Une partie de la rive gauche, Auteuil presque en entier, ont ainsi figure particulière qui les exclut du Paris proprement dit, en dépit des percées par quoi on s'efforça de les ennoblir. Sur la rive droite, on trouve de même des îlots échappant au modernisme d'alentour. On ignore, en général, à la suite de quelle fantaisie édilitaire ils furent ainsi respectés, mais, dès qu'on y pénètre, on les reconnaît à ceci qu'on se croit transporté sur une autre planète. Deux minutes auparavant, la vie grondait, une fièvre dévorait la cohue des passants : soudain, telles des vagues devant une falaise, les rumeurs rebroussent; on rôde sur la chaussée vide, on plonge dans un recueillement de Carmel.

Parmi ces endroits privilégiés, le plus connu sinon le plus visité, est la place des Vosges.

Mystérieuse destinée des grandes choses. Jadis, tout Paris a déferlé sous les arcades basses qui lui servent de ceinture. Le roi et la reine y avaient leurs pavillons. Habitaient là des ministres comme Sully ou Richelieu ou des courtisans notoires, tels que Boufflers, Tessé, Bussy et combien d'autres; Marion Delorme, elle-même, dut se montrer à l'un des balcons en fer forgé dont la plupart animent encore la ligne rigide des façades. Mais, la Révolution ayant passé, quelle chute de silence! En vain Rachel, puis Théophile Gautier ou Vic-

tor Hugo ont-ils tenté de rendre à l'enclos déserté une vogue éphémère : eux partis, un abandon définitif s'est appesanti sur ce lieu plein d'histoire. Aujourd'hui, les hôtels muets entourent un maigre square avec kiosque sans musique. Là où se battirent autrefois les ligueurs et les mignons, de futurs boutiquiers jouent au cerceau ou salissent le gravier de leurs ordures. Ne viennent plus que des habitués de quartier, de petites gens qui se saluent comme sur un mail de province. Une paix mélancolique et morne s'exhale des arbres maigres, des bancs mal tenus, du pavé verdissant. Et, n'était le grondement continu du quartier Saint-Antoine, invisible quoique si proche, on pourrait se croire dans une sous-préfecture.

Or, ayant débarqué le matin même du train qui l'amenait du Limousin où il avait passé sa jeunesse, M. Justin Baslèvre, rédacteur au ministère du Commerce, appointé à deux mille trois cents francs l'an, eut la chance que voici.

Il remontait la rue Saint-Antoine, en quête d'une personne habitant le quartier et à laquelle on l'avait recommandé, quand il s'engagea par mégarde dans la rue de Béarn, et aperçut au numéro 16 un écriteau avec l'inscription : « Chambre à louer ».

L'aspect de la cour, à la fois sordide et bourgeoise, l'induisit à penser que le loyer demandé serait en rapport avec ses ressources, et la maison suffisamment décente pour le haut fonctionnaire qu'il comptait devenir. Il entra donc, et poliment témoigna le désir de visiter la chambre.

— Ce n'est qu'une mansarde, — répondit le

concierge, sans bonne humeur à la pensée de gravir des étages pour rien.

— Peu importe, — répliqua Justin, modeste mais tenace.

— Elle coûte cent francs par an et n'est pas meublée.

— J'irai, au besoin, jusqu'à ce prix.

Ils montèrent.

Entre le rez-de-chaussée et le premier, l'escalier était de pierre, ses marches douces et sa cage monumentale. Du premier au second, la pierre disparut pour faire place à du bois. Entre le second et le quatrième, les marches devinrent roides, la cage se rétrécit. A partir du quatrième enfin, on ne passait plus à deux et l'on avait l'impression d'escalader une échelle. Au surplus, tout le long de la montée, la saleté croissait à mesure que s'évanouissait l'air de grandeur.

« Je crains d'avoir eu tort en insistant », songeait Justin.

Cependant, après avoir suivi un couloir obscur, le concierge choisissait parmi les clés de son trousseau et finissait par ouvrir une porte. Justin aperçut au delà une grande fenêtre, se dirigea vers elle et se pencha, ébloui.

La chambre à louer n'était, en effet, qu'une mansarde, mais elle prenait jour par une croisée monumentale sur le comble en ardoise de l'un des palais de la place des Vosges. En bas, gisaient le square, le kiosque et l'enceinte de murs roses juchés sur des piliers.

Justin Baslèvre saisit-il la grandeur et l'ordonnance somptueuse d'un pareil horizon? Il est plus

probable qu'ayant quitté Limoges la veille, ce qui le frappa surtout fut l'atmosphère de province, l'air de vieille ville abandonnée et le calme du décor étalé sous ses yeux. On entendait distinctement des oiseaux chanter. Il aperçut aussi de l'herbe entre les pavés. Bref, il se crut, par un jeu de féerie, retiré d'un Paris qui l'étourdissait et replongé dans le milieu qu'il venait d'abandonner sans espoir de retour.

Aussitôt décidé, il se retourna et dit au concierge :

— Parfait : j'apporterai demain mes meubles.

— Il y a le denier à Dieu, — riposta celui-ci encore méfiant.

— Le voici.

— Monsieur a-t-il vu que la pièce est munie de placards... de beaucoup de placards...?

— Tant mieux : je m'en rendrai compte en m'installant.

— Je dois prévenir aussi monsieur que la maison est tout à fait bourgeoise. Il ne pourra pas amener ici...

Justin Baslèvre haussa les épaules :

— Je ne compte amener personne.

Dès le lendemain, en effet, la mansarde nettoyée par les soins du même concierge vit entrer un lit de fer acheté de rencontre, deux tables de bois blanc, une pour la toilette et l'autre pour écrire ou souper au besoin, un vieux fauteuil en reps rouge amené de Limoges, une carpette, une table de nuit et trois chaises. L'ensemble était sommaire mais net. Vers neuf heures du soir, M. Justin Baslèvre se présenta en per-

sonne avec sa malle et ceci se passa vers 1880.

Successivement, Justin Baslèvre fut promu à deux mille sept cents francs d'appointements, puis à trois mille, puis à trois mille cinq cents, à quatre mille. Il devint sous-chef de bureau. On vit, un jour, un ruban rouge succéder, au coin de sa boutonnière, à un ruban violet. Ensuite, il mit sur sa carte : « Justin Baslèvre, chef de bureau ». Le concierge du 16, qui lui avait loué la mansarde, mourut. Il fut remplacé par un autre et encore un autre. M. Justin, comme on l'appelait désormais dans la maison, continuait d'être ingambe et de monter allègrement au cinquième où l'attendaient les mêmes meubles. Deux bronzes offerts par des « collaborateurs reconnaissants » à l'occasion de la décoration et de la nomination comme chef, avaient seuls enrichi leur ensemble. Toutefois, à l'inverse du possesseur, ils prenaient de jour en jour une patine fatiguée à laquelle le temps contribuait moins que les soins trop hâtifs de la femme de ménage préposée à leur service.

Un jour de 1906 enfin, M. Justin rentra le visage plus éclairé que de coutume et gravit l'escalier en chantonnant, ce qui ne lui était jamais arrivé. Promu directeur, il n'attendait plus rien.

A dater de là, il parut installé dans la vie, fit des économies, fut reçu au Volney, et présida l'Association des Châtaignes. Dans Paris, il n'était toujours que l'une des innombrables personnalités administratives que l'on coudoie sans les remarquer, mais à peine rentré au ministère, il devenait quelqu'un. S'il dînait au dehors, ce n'était jamais que dans l'une des villes de pro-

vince dont j'ai parlé au début. Celle où le hasard l'avait introduit était peuplée, principalement, par un petit monde de commerçants ayant la même origine limousine, et qui, tout en nourrissant une haine muette pour les fonctionnaires en général, ne parvenait pas à dépouiller, en présence de l'ennemi, le respect ancestral. Il y jouait le personnage de marque et prenait plaisir à offrir d'office son bras aux maîtresses de maison. Il ne manquait jamais non plus un dîner de corps, soit qu'il aimât s'y montrer, soit qu'il les jugeât commodes pour nouer des relations utiles.

Au physique, c'était alors un homme court de taille, le gilet rebondi, portant une barbe poivre et sel à la Henri IV. Sa figure étalait une importance modeste cependant que ses yeux et ses lèvres, un peu minces, respiraient une extrême finesse voisine de la ruse. Il portait toujours la redingote. Son linge était rarement douteux. Chose curieuse, quand on le rencontrait, on n'éprouvait jamais le désir ni la curiosité de savoir où et comment il vivait. Il apparaissait vieux garçon par destination. On ne souhaitait de lui aucune confidence et la pensée s'imposait qu'il n'avait pas à en faire.

Ce qu'on apercevait de sa vie était aussi quelconque que sa personne. Ponctuel et dur dans le service, il affectait une ignorance systématique des incidents de famille pouvant plus ou moins troubler la vie du personnel placé sous sa haute direction. Il semblait qu'à ses yeux la pâte humaine dût être exclusivement consommée sous l'espèce administrative. Il mettait de l'affectation

à exiger que les congés fussent limités à leur terme réglementaire et sa manière de conduire manquait de bonté. Par contre, une certaine équité naturelle et pas de vice connu. Des mécontents avaient bien tenté de découvrir la fêlure, mais en vain. Sa vacation terminée, il quittait le cabinet directorial par une porte de côté, gagnait rapidement la rue déjà plongée dans l'obscurité et littéralement semblait se volatiliser dans l'immensité de Paris. Où allait-il ? A ses dîners mensuels ou officiels, à des fêtes administratives, au cercle : en tout cas, à sa mansarde où, matin et soir, les habitués de la place des Vosges étaient libres de l'apercevoir accoudé à la fenêtre, ceci quels que fussent le temps et la saison.

Tel était l'extérieur de M. Justin Baslèvre, dit Basselèvre au ministère du Commerce où les petites gens avaient le mauvais goût de ne point l'aimer. Quant à l'âme, nul ne savait.

Y avait-il eu place dans sa vie pour l'amour, une famille, un goût désintéressé quelconque ? Il semblait n'avoir jamais connu de parenté. Ses seules absences étaient pour aller dans des villes d'eaux soigner alternativement son foie et des douleurs de rhumatisme. Il était possible qu'il ait eu une maîtresse probablement entretenue sans largesse, possible qu'il se fût sans cesse contenté de plaisirs de rencontre, possible encore qu'il eût vécu en anachorète. On est stupéfait de constater avec quelle aisance chacun garde à Paris l'incognito sans cesser de se mêler au monde. Le mystère qui entoure naturellement une existence humaine y est facilité par une indifférence par-

faite. Paris est le seul lieu de France où l'on ne se préoccupe jamais des antécédents ni des ressources. Il suffit d'être inscrit au *Bottin mondain* ou au *Paris-Hachette :* le reste est vanité et on ne s'en soucie pas.

Si simple et si retirée qu'on l'imagine pourtant, une vie est toujours guettée par le destin. Tôt ou tard, celui-ci survient comme un voleur et, portant sa lumière dans l'âme, la contraint à se connaître elle-même. Toutefois, il est rare aussi qu'au premier moment l'intéressé s'en aperçoive, et c'est ainsi que, le jeudi 7 mai 1909, si quelqu'un eût annoncé à Justin Baslèvre, quand il se leva, qu'à dater de ce jour son tranquille bonheur serait bouleversé, il aurait sans doute traité d'imbécile le malencontreux prophète.

Ce jeudi, en effet, s'étant habillé et rasé comme d'habitude, il avait, comme d'habitude encore, rêvé un instant à sa fenêtre. Passant devant la loge du concierge, il n'avait point manqué non plus de demander « s'il n'y avait rien pour lui », et de s'entendre répondre qu'en effet il n'y avait rien. Enfin, arrivé au ministère à l'heure accoutumée, il avait expédié paisiblement quelques papiers, après quoi il sonna enfin l'huissier et, toujours suivant l'usage, dit :

— Faites entrer.

Car c'était jour d'audiences.

Il n'est pas inutile d'indiquer que pour celles-ci existait un rite rigoureusement suivi. L'huissier, dès le matin, préparait la liste des visiteurs annoncés et la déposait sur la table de M. Baslèvre qui ne la lisait pas. En revanche, l'audience com

mencée, à chaque entrée, M. Baslèvre prenait un crayon et biffait rageusement le nom prononcé, comme s'il eût, du même coup, voulu supprimer la petite corvée que l'arrivant lui apportait.

Le défilé habituel débuta sans incident : parlementaires en quête de passe-droits, commerçants fourvoyés au ministère qui est censé les protéger, plus rares contribuables venus avec l'illusion qu'en s'adressant à un grand chef, ils parviendraient mieux à se retrouver dans le dédale des règlements fiscaux.

Soudain, l'huissier annonça :

— Monsieur Gros.

Gros étant aussi répandu que Durand, cela ne suggéra rien à M. Baslèvre. Il prit son crayon et biffa Gros sur la liste. Rencoigné sur son siège, il demanda ensuite, sans même lever les yeux :

— Qu'est-ce qui vous amène ?

Mais M. Gros ne répondit pas.

Surpris, M. Baslèvre redressa la tête et vit que son visiteur était resté debout.

— Asseyez-vous, — dit-il, désignant d'un coup de menton la direction du siège préposé à l'installation des visiteurs.

M. Gros ne bougea pas plus qu'il n'avait parlé.

C'était un homme correctement vêtu, mais auquel de longs cheveux et une barbe hirsute donnaient un air de rapin mal tenu : son regard ne quittait pas M. Baslèvre, s'obstinant à lui poser une interrogation muette.

— Hé bien ? — reprit M. Baslèvre, sans retenir son impatience.

M. Gros sourit d'un air contraint, et se décidant enfin :

— Tu ne me reconnais pas?

A ce tutoiement imprévu, M. Baslèvre sursauta, puis reprenant aussitôt l'impassibilité directoriale, parut fouiller dans les replis les plus cachés de sa mémoire; en même temps, d'un signe de tête vague, il semblait affirmer d'avance que, même ayant trouvé, il ne consentirait pas à en convenir.

M. Gros reprit :

— Pourtant je suis Gustave... Gustave Gros...

Il martelait « Gustave » avec une soudaine irritation. Ainsi qu'il arrive aux gens intimidés, après avoir fait un effort pour mener à bout sa démarche, il se sentait, tout à coup, devenir arrogant et prêt à injurier l'homme que cinq minutes auparavant il hésitait à aborder.

Cette fois, Justin Baslèvre dit d'une voix qui voulait paraître incertaine :

— Gustave... de la place aux Bancs?

— Moi-même.

— Alors, mon vieux, comme on ne s'était pas revus depuis trente ans... ou plus... tu admettras bien que j'aie eu de la peine à te découvrir sous tes broussailles!

Et ironiques, les yeux de M. Baslèvre parcoururent la chevelure et la barbe de Gustave. Sa main, elle, ne se tendit pas.

— Tu es vraiment changé, — acheva-t-il, peut-être pour dire quelque chose.

Gustave eut un mouvement d'épaules indifférent :

— Si tu te figures que tu es resté pareil!...

— Oh! non!

Un rire léger avait crispé la bouche de M. Baslèvre : mais il disparut aussi vite qu'il était venu et une phrase sèche suivit, qui prétendait couper court aux effusions possibles :

— En tout cas, puisque tu viens me demander quelque chose, dis vite : du monde attend...

L'audience recommençait.

Les sourcils de Gustave se froncèrent. Oubliant le motif de sa visite, il n'avait déjà plus que le désir de répondre à l'air cavalier de M. Baslèvre par un autre d'égale mauvaise humeur.

— Peste! — répliqua-t-il sèchement, — tu n'es pas devenu directeur à demi! Permets au moins que je m'assoie d'abord comme tu m'y as invité, et que je te contemple.

Il se laissa tomber sur le fauteuil, se carra dans le siège confortable, puis redevenu soudain bon enfant à ce contact moelleux :

— Dire, — soupira-t-il, — qu'on est allé ensemble chaparder des châtaignes dans le clos de mon père et qu'aujourd'hui...

— Qu'est-ce qui t'amène? — répéta M. Baslèvre, résolu d'arrêter les réminiscences superflues.

— Oh, — s'exclama Gustave, riant cette fois tout à fait, — laisse-moi le temps d'admirer le ton avec lequel tu viens de prononcer ta phrase! Vrai, tu étais né directeur, comme moi expéditionnaire!

M. Baslèvre eut un nouveau sursaut :

— Expéditionnaire... ici?

— Non, pas ici... et même assez loin... rive droite ; c'est mieux. Qui sait, après tout, s'il n'est pas plus honorifique d'être expéditionnaire au temple des Beaux-Arts que directeur au Commerce?

— Ah, tu es aux Beaux-Arts?

— Endroit excellent pour qui vit de sa plume.

— Expéditionnaire, en effet...

— Pas de blagues; j'écris!

— J'entends bien.

— ... Des romans!

— Toi!

— Me croirais-tu plus sot qu'un autre?

— Ton nom pourtant...

— Si mon nom ne t'a pas frappé, il y a pour cela plusieurs raisons, également excellentes. La première est que tu ne dois pas lire : tu te prends trop au sérieux. La seconde...

— ... Est que tu as un pseudonyme?

— Justement, ou plutôt j'en ai plusieurs... Admets, si tu veux, que je sois un sous-traitant.

— C'est-à-dire?

— Que je fais une besogne que d'autres signent...

— Joli métier!

— Métier sûr quoique sans gloire. L'anonymat ne me gêne pas : je suis désintéressé, moi!...

De nouveau, Gustave riait d'un gros rire sonore, désintéressé comme il disait. Et pour la première fois, M. Baslèvre sourit aussi. Sans qu'ils s'en rendissent compte, grâce aux répliques plus vives, on ne savait quoi de familier venait de se glisser, et la contrainte initiale commençait de s'évaporer.

Soudain, l'huissier entra, présentant une carte : un sénateur arrivé en retard demandait à passer d'urgence.

— Tout à l'heure, — dit M. Baslèvre, — vous voyez bien que je suis occupé !

Mais du coup, le charme se rompit : pour redevenir Justin et Gustave, c'est-à-dire les deux camarades qu'ils étaient au temps de leur enfance, il eût fallu du temps : ils n'en disposaient plus.

— Alors, pourquoi es-tu venu? — reprit M. Baslèvre, toutefois sans la hauteur directoriale.

Gustave, qui avait auparavant croisé ses jambes, se remit aussi dans une attitude correcte et redevint grave :

— Pour pas grand'chose, rassure-toi... tout de même un service...

— D'argent?

Gustave eut un hochement de tête agacé : il lui déplaisait d'être méconnu à ce point.

— Non, de carrière... cela suffit.

— Explique.

— Il paraît que l'autre jour je me serais exprimé avec une regrettable violence devant mon chef de bureau.

— A quel propos?

— J'étais parti, la veille, un peu tôt...

— En effet, tu dois être un singulier fonctionnaire.

— Pas du tout : je suis correct et strict. On me demande six heures par jour, je les offre ; mais six heures ne sont pas six heures et quart, le chef avait tort, je ne le lui ai pas laissé ignorer et j'ai pensé que pour m'épargner le déshonneur d'un

renvoi, tu pourrais... enfin, un directeur, fût-il de la rive gauche, a toujours de l'influence. En téléphonant au sieur Rabault, deuxième bureau des Beaux-Arts...

M. Baslèvre soupira :

— Bref, tu cherches caution : mais comment as-tu eu l'idée de venir?

— Ma foi, je ne sais pas... une lubie, tout à coup... peut-être la fantaisie de t'apercevoir dans ta grandeur... peut-être aussi...

La phrase s'arrêta, ayant l'air de se perdre avec le regard de celui qui parlait.

— Entendu, je téléphonerai, — dit M. Baslèvre, se levant.

Gustave en fit autant. Tous deux approchèrent de la porte.

— Ainsi, — reprit M. Baslèvre saisi d'un doute passager, — si bien vendue que soit ta littérature (il mit dans le mot un certain mépris) le traitement des Beaux-Arts n'est pas superflu?

Gustave eut un geste insouciant.

— Un volant, tout au plus... mais les femmes adorent ce qui tombe à jour fixe.

— Tu es donc marié?

— Oui. Naturellement, toi, tu ne l'es pas...

— Pourquoi?

— Peuh! quand on devient ce que tu es...

Tous deux encore sourirent. De nouveau, la liberté des heures lointaines d'intimité tentait de se glisser dans l'austère gravité du cabinet officiel.

— Allons! — dit M. Baslèvre, — je soupçonne que tu prends la vie gaiement.

— Cela vaut mieux que d'être triste.

— Je ne le suis pas, — protesta M. Baslèvre, comme s'il avait découvert dans la réponse une critique.

— Tu es sérieux, c'est pire.

— La vie... — commença M. Baslèvre.

— Oh! Justin, tu vas prêcher!... Non! pas de discours! téléphone plutôt... car j'oubliais aussi d'ajouter que c'est assez pressé... et puis, là-dessus, merci... C'est très bien de m'avoir accueilli comme tu as fait, sans excès de cérémonie ni de... chaleur. Lorsque je me rappelle qu'autrefois... mais on ignore toujours où la vie vous conduit. On découvre devant soi un grand chemin tout droit, on part en bande, on croit marcher du même pas : pouf! à peine au premier kilomètre, le groupe est égrené. Chacun va son train, ce qui n'empêche en rien tout le monde d'arriver au but!

— Lequel? — dit M. Baslèvre croyant railler.

— La fin finale.

— N'en parlons pas.

— Tu as raison, au revoir.

Sans y penser, comme jadis, la main de Gustave serra les doigts potelés de M. Baslèvre. Puis il tira la porte, allait sortir, quand brusquement, M. Baslèvre dit encore :

— Es-tu jamais retourné là-bas?

— Où?

— A Limoges.

— Non, les vieux sont morts et c'est trop loin.

— Moi non plus, je n'y suis pas allé, — soupira M. Baslèvre d'un ton rêveur.

Et M. Gros disparut.

L'huissier, en entrant, faillit se heurter à M. Baslèvre demeuré à la même place.

— Le sénateur... commença-t-il.

Mais M. Baslèvre, sûr quand la porte fut fermée qu'on ne l'entendrait plus du dehors, répliqua vivement :

— Dites... dites que le ministre m'a appelé et que je n'y suis plus.

— Monsieur le directeur est souffrant?

— Non.

M. Baslèvre prit ensuite son chapeau, sa canne. Pour la première fois de sa vie, peut-être, il gagnait la sortie dérobée sans plus se soucier de l'audience interrompue.

Stupéfait, l'huissier regarda la pendule : il n'était que dix heures et demie.

— Qu'est-ce qui se passe? — murmura-t-il.

66609

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI

II

Il ne se passait rien encore : rien, sinon que M. Baslèvre avait éprouvé soudain un irrésistible dégoût de son bureau, de la parlote administrative, des figures officielles, de tout ce qui enfin paraissait avoir jusqu'alors distrait sa vie. C'était venu comme un coup de froid, comme une fluxion. Auparavant et durant plusieurs lustres, il s'était complu dans la solennité des audiences et l'odeur des cartons : brusquement, la pensée venait de l'atteindre qu'il pouvait faire meilleur dehors et qu'il est agréable de n'être pas — fût-ce le temps d'une fin de matinée — ce qu'on a toujours été.

La raison d'une telle révolution ? Aucune en apparence. Il avait bien reçu la visite d'un camarade d'enfance, mais ce camarade, longtemps oublié, ne devait plus revenir. Réunis cinq minutes ils n'avaient même pas essayé de parler d'autrefois. Et puis, autrefois était si loin ! Ainsi Gustave n'était pour rien dans l'aventure. Cependant, lui parti, M. Baslèvre n'aurait pu agir autrement.

D'un pas furtif, un peu comme le maraudeur qui risque le gendarme, il descendit donc l'escalier du ministère et résolu, bien qu'il ne sût à quoi employer son temps, gagna la rue de Bellechasse.

Encore un coup, il ne désirait ni ne projetait rien. Simplement, il éprouvait un bien-être profond à ne pas se trouver là où il eût été convenable qu'il fût. Il regardait aussi les passants avec une joie farouche et le besoin de leur crier :

« Il y a un sénateur dans l'antichambre et malgré cela, je suis sorti, car je suis libre !.., libre !... »

Libre de tenter quelle aventure? Peu importe! La liberté est un état plus qu'un acte. On en jouit d'autant mieux qu'on ne sait à quoi l'employer.

M. Baslèvre était libre, en effet, et pour se le prouver, lui qui quatre fois par jour passait devant la caserne Bellechasse sans lui jeter un regard, il s'arrêta devant elle, contempla l'immense cour où évoluaient des conscrits. Il plaignit les soldats.

« Les malheureux! songeait-il, si fort que cela leur chante, ils ne pourraient sortir, tandis que moi... »

Après la caserne, on trouve un fleuriste. M. Baslèvre s'arrêta aussi devant les fleurs. Jusqu'à ce moment, il ne s'était jamais occupé d'elles, ni demandé qui peut les acheter : qu'il y eût de par le monde des roses ou des tulipes, lui était indifférent, et voici que séparé d'elles par une vitre, il se disait :

« Comme cela doit sentir bon à l'intérieur! »

Il n'alla pas, toutefois, jusqu'à entrer : qu'aurait-il fait d'un bouquet?

Ainsi, l'un suivant l'autre, les étalages se succédaient devant sa flânerie : primeurs, chemiserie, objets d'art, cabinet de lecture. Auprès de chacun, il demeurait un bon moment, moins encore occupé de lui que de la singulière sensation d'allégresse qui dilatait son âme. C'était un bonheur bizarre, fait du seul plaisir de se trouver ailleurs. On aurait dit que, tout à coup, un vent chaud soufflant sur son cœur avait obligé celui-ci à s'ouvrir pour recueillir l'impalpable qui passe.

Soudain un petit choc : entre deux magasins venait de paraître un échoppe avec l'inscription : « Au Limousin. Cokes et charbons. Vente au détail. »

— Tiens, — fit-il, — je n'avais jamais aperçu cette enseigne.

Et il passa, négligeant désormais d'examiner la suite. En revanche, évoquée par un sortilège, une vision surgit en lui : le chemin de la châtaigneraie du père Gros, un beau chemin grimpant qu'escortaient des ormes courts. Au bas de sa pente, la Vienne sinueuse frissonnait : en face, Limoges, accroché à sa double colline, ressemblait à un champ où auraient poussé des tiges de clochers et des fleurs de toits mauves...

Ceci, d'ailleurs, ne dura qu'une seconde : le temps de répéter encore : « Comme c'est loin. » Déjà une main se posait sur son épaule.

— Par quel hasard, dans la rue et à cette heure ?...

Désagréablement surpris, M. Baslèvre se retourna, puis, retenant mal son humeur à la vue de « quelqu'un de l'administration » :

— Il me semble que ce serait à moi plutôt de demander ce que fait ici le docteur Michon, loin de ses malades... Ceux-ci seraient-ils en grève?

— J'en quitte un, je vais chez un autre, et le temps est si beau que, plaquant le tramway, je me propose de traverser les Tuileries : voilà... M'accompagneriez-vous, par hasard?... Non, n'est-ce pas... Vous êtes un homme toujours pressé, pour qui le printemps ne compte pas. Bon pour moi de regarder les arbres avec amour, dès qu'ils enfilent leur paletot vert.

— En effet, balbutia M. Baslèvre, — j'ai dû sortir... j'allais...

Pourquoi le dire? Il était si simple de laisser repartir Michon sans donner de raisons. Cependant le pli professionnel l'emporta. Sottement, il éprouvait le besoin de justifier la liberté dont il était fier une minute avant, et sans même réfléchir à ce qu'il disait, il acheva :

— ... J'allais aux Beaux-Arts, consulter un collègue.

— Rue de Valois? Alors, nous suivons la même route.

— En effet.

— Je ne suis pas indiscret en demeurant avec vous?

— Nullement.

Le docteur Michon prit le bras de M. Baslèvre qui n'aurait pu dire s'il lui était agréable ou non d'avoir maintenant un compagnon; côte à côte, ils partirent, au pas de promeneur, sans hâte.

Ils formaient un parfait contraste : Michon aussi débraillé que M. Baslèvre était correct, aussi

grand et dégingandé que M. Baslèvre était petit et marchait roide. Michon avait une face socratique au bas de laquelle dévalait une barbe rousse, et M. Baslèvre avait un visage plutôt mince, une barbe soignée; Michon portait un énorme lorgnon en écaille et embarrassé de sa hauteur, laissait pendre une épaule comme pour se rapprocher de l'objet qu'il regardait; M. Baslèvre, la taille redressée, baissait souvent les yeux, fatigué de trop bien voir.

Tels quels, on était libre de les prendre pour des parents, des amis, en tout cas, deux hommes profondément satisfaits de se retrouver; cependant ils auraient toujours vécu, l'un à New-York, l'autre à Saïgon, qu'ils n'auraient pu s'ignorer plus. Un seul lien : l'administration. C'était Michon, médecin-chef au ministère, qui chaque été indiquait à M. Baslèvre les eaux propices à son régime de vacances. Mais ceci dit, que savaient-ils l'un de l'autre? Tout au plus une adresse, parce qu'elle figurait à l'annuaire. Encore Michon n'avait-il jamais vu la maison de M. Baslèvre et M. Baslèvre pouvait-il se demander si Michon logeait en garni ou en appartement.

Chose curieuse, c'était justement une telle méconnaissance totale et réciproque qui rendait agréable leur union momentanée. Dès lors qu'on doit vivre sans rien livrer de soi, mieux vaut choisir pour compagnons ceux dont on sait que leur curiosité ne se soucie pas de vous. Il paraissait à M. Baslèvre qu'il pourrait demeurer des années à côté de Michon sans risque d'une demande indiscrète, et, de même, Michon croyait sentir que le

directeur se souciait moins de lui que du dernier gardien de bureau. N'est-ce pas aussi un plaisir que d'entendre une voix humaine quand on porte en soi des pensées obscures ou qui menacent de vous troubler?

La marche reprise, M. Baslèvre commença pour dire quelque chose :

— Beaucoup de grippes, ces temps-ci?

— Pas outre mesure.

— Le printemps est toujours saison dangereuse?

— A quel point de vue?

— Je parle des santés, bien entendu.

Michon sourit, puis interrogeant, à son tour:

— Votre foie?

— Il me laisse en paix.

— A dire vrai, je vous ai souvent soupçonné de n'être qu'un faux malade.

— Vous auriez tort : ce sont maintenant les rhumatismes qui voudraient revenir.

— Peuh!... en êtes-vous bien sûr?

— Ils sont le lot de mon âge.

Et M. Baslèvre soupira.

— Non, — dit Michon, — ils sont le lot de votre vie, ce qui est fort différent.

— Allons, — reprit M. Baslèvre, — vous n'allez pas prétendre que je mène une vie extraordinaire?

Ils approchaient du quai. Les arbres vêtus de branches neuves semblaient se joindre par-dessus la Seine.

— Comme le printemps est vert, à Paris! — murmura Michon sans répondre à la question.

— Est-ce parce qu'il y dure peu? Avez-vous remarqué qu'il nous visite à la manière des étrangers? A peine débarqué, il fait le boulevard, file au Bois, traverse le Luxembourg, et, huit jours après, ses feuilles grillées, va courir ailleurs. C'est bête et c'est exquis,

— Pourquoi trouvez-vous ma vie extraordinaire? — redemanda M. Baslèvre.

— Extraordinaire?... Non. Anormale, plutôt.

— Vous ne savez même pas si je suis un régime!

— Avec ou sans régime, on n'y changerait rien.

— Vous m'étonnez.

L'épaule de M. Michon parut se pencher soudain au point de vouloir s'appuyer sur celle de M. Baslèvre.

— Ce que j'en dis, mon cher directeur, n'est pas plus à votre adresse qu'à celle de la plupart des passants. Huit sur dix des gens qui nous croisent, sont dans votre cas.

— C'est la médecine qui vous l'a fait découvrir?

— Constat de bon sens. Vous, par exemple... où êtes-vous né?... Evidemment loin d'ici, probablement à la campagne ou dans une petite ville qui y ressemblait fort. Cela signifie que vous êtes venu au monde avec des poumons qui réclament le grand air, des jambes exigeant la randonnée quotidienne à travers champs, une cervelle enfin, qui se satisferait pleinement en lisant de loin en loin une page de paroissien ou une feuille du dimanche.

— Vous êtes clérical? — interrompit M. Baslèvre.

Michon haussa les épaules :

— Moins que vous, car vous l'êtes aussi et héréditairement. Or, vos instincts fondamentaux reconnus, quelles conditions d'existence avez-vous choisies? Vous vivez dans un bureau sans air, probablement dans un appartement sans air; vous ne marchez que sur l'asphalte; du matin au soir, si ce n'est plus, vous rongez du papier. Quant aux champs, à la verdure...

Et comme en guise de protestation, M. Baslèvre désignait de la main les Tuileries devenues proches :

— Ça, des arbres! Pour un Parisien, peut-être... Le Parisien de Paris que je suis, n'en a jamais vu d'autres et s'en contente; mais pour vous, rural sans le savoir, qu'est-ce qu'un jardin centenaire où pas un marronnier n'a plus de vingt ans, sinon un étouffoir bon, tout juste, à étioler des plantes dépaysées?

— Allons! — riposta M. Baslèvre, allégé, — je ne me croyais ni si robuste, ni si heureux, car il y a bel et bien trente-deux ans que je m'étiole au ministère.

— Heureux?... attendons le dénouement.

— Quoi encore?...

Ayant traversé le pont Solférino, ils pénétraient enfin sous les ombrages. Autour d'eux, caressés par la lumière fine, les troncs fuyaient sous le regard, sagement alignés en quinconces. On sentait qu'avides d'air, leurs branches auraient craint de se mêler. Sur les feuilles aussi, le printemps passager, dont parlait Michon, avait dû verser sa couleur d'un seul coup ; chacune avait l'éclat insolent et l'air factice d'une joue fardée.

— Oui, que prétendez-vous? — répéta M. Baslèvre surpris de ne pas recevoir de réponse.

L'épaule de Michon se pencha de nouveau :

— Hé bien, voilà... — fit-il quittant le ton léger; — je ne prétends pas... je suis *sûr* que tôt ou tard, quand on s'est plu, comme vous, à violenter la Nature, celle-ci prend sa revanche; que, tôt ou tard, une heure survient où la logique ressaisit le timon et, quitte à verser le char dans le fossé, tente de le ramener à la direction initiale. Vous avez attendu, dites-vous, trente-deux ans et cela n'est pas arrivé? Tant pis! Vous n'en serez que plus secoué. Comment, quand cela viendra-t-il? Je l'ignore, mais je ne me trompe pas! C'est même le seul diagnostic que je puisse sortir à votre sujet sans risque d'erreur... Qui me prouve d'ailleurs que ce n'est pas commencé? Sais-je si vous ne vous débattez pas déjà contre une nostalgie continue, jamais définie nettement à vos yeux et qui est bonnement l'âpre désir du retour à la terre natale dont votre âme a dû rester crottée?

— Oh! dit M. Baslèvre dont le visage venait de se fermer subitement, — j'ignorais que vous fussiez psychologue!

— Sais-je, — poursuivait Michon sans relever l'ironie, — quel être profond, inconnu même de vous, est comprimé sous le corset que vous imposèrent votre existence professionnelle, des habitudes de Parisien à demi acclimaté, et ces trente-deux années dont vous êtes si fier, mais où l'on ne compterait peut-être pas trente-deux heures où vous ayez été vraiment vous-même? Vienne un incident quelconque, une rencontre, le hasard qui

guette chacun au coin de la rue, ah! comme les trente-deux années sauteront aux étoiles pour découvrir le bonhomme du début, le seul qui voulait vivre!...

— Quelle folie! — interrompit encore M. Baslèvre.

— Ce jour-là, vous dis-je, suivant les cas, on apprendra une sotte aventure survenue au plus correct et au plus scrupuleux des directeurs; ou bien encore, on n'apprendra rien, et ce sera pire. Alors aussi, vous m'appellerez et je viendrai; suivant l'usage, j'écouterai vos doléances sur de nouveaux rhumatismes, je vous donnerai des remèdes, je vous enverrai aux eaux, je vous jurerai même en parfaite bonne foi que je compte vous guérir... Cependant, vous m'aurez menti en vous taisant; vous hausserez les épaules en m'écoutant et, moi parti, vous songerez : « L'imbécile! il n'a même pas vu que je suis frappé à mort! »

— Quelle folie! — recommença M. Baslèvre d'une voix devenue tout à fait sourde.

— En effet, je m'amuse...

Et l'épaule de Michon se releva, en même temps qu'une ironie légère éclairait sa bouche.

— C'est, — continua-t-il, — la vue de ce couple qui m'inspire. Regardez-les : ceux-là, du moins, s'ils sont en pleine crise, ne paraissent pas s'en plaindre.

Du geste, il désignait un homme et une femme avançant devant eux. On ne les apercevait que de dos, mais à la lenteur de la marche, à l'inclinaison des têtes penchées, à l'alanguissement des

corps rapprochés, on ne pouvait douter du bonheur qui les soulevait.

— Quand vous aimerez... conclut Michon.

Il interrompit sa phrase :

— Au fait, j'oublie qu'à entendre vos subordonnés, vous n'avez jamais aimé d'amour que le ministère!

— Je suis un sage, — murmura M. Baslèvre, cependant que son bras quittait celui du médecin.

— Oui, mettons que je n'ai rien dit.

Un instant, ils continuèrent de cheminer en silence.

— Vouliez-vous m'annoncer que l'amour fait partie de la crise qui me menace? reprit soudain M. Baslèvre.

Bien qu'il affectât de plaisanter, il y avait eu dans son accent une intention agressive.

Michon laissa passer une seconde :

— Dieu seul prévoit en ces matières, — répliqua-t-il, pensif.

— Encore clérical, ce bon docteur!

— Je crois, en effet... je crois que l'amour prend quand il veut et qui il veut. Il y a des gens qui aiment chaque matin, d'autres une seule fois dans leur vie, d'autres — mais c'est rare — qui manquent régulièrement le train. A vous de savoir dans quelle catégorie il convient de vous ranger... Et là-dessus, nous voici à la grille : vous allez aux Beaux-Arts, je remonte à l'Opéra : il n'y a plus qu'à couper court à nos propos de printemps.

— Vous avez raison : où nous mèneraient-ils?

— Adieu donc, ô le plus raisonnable des directeurs!

— Au revoir, prophète de mauvais augure!

Ils riaient maintenant tous deux, avec affectation. On rit ainsi toujours lorsque, en fin de bavardage, on tente de donner à des confidences inopportunes l'apparence d'une plaisanterie.

Leurs mains ensuite s'agitèrent avec des signes amicaux, Michon disparut entre deux voitures et resté sur le pas de la grille, M. Baslèvre tira sa montre.

« Pas même onze heures! » songea-t-il.

Etait-il donc saturé déjà de liberté?

Un banc vide se trouvait dans le voisinage : sans hésiter, il revint sur ses pas et s'assit.

Il n'éprouvait plus le même bien-être qu'au départ du ministère. Les propos de Michon lui avaient laissé un arrière-goût d'amertume. Tout en refusant d'y croire, il se demandait avec inquiétude :

« Se pourrait-il qu'il y eût en moi un être que je ne soupçonne pas et résolu à bouleverser ma vie? »

Il reconnaissait aussi que, maintes fois, en dépit des joies administratives, du bureau directorial, de l'équilibre heureux de son existence, une étrange nostalgie l'attristait. Fréquemment, en se levant, il s'était senti las d'une journée qui n'était même pas commencée. Souvent, enfin, la vue des gens gais excitait son envie, cela sans motif valable, puisque jamais il n'aurait consenti à changer avec eux. Tout à l'heure, par exemple, aurait-il accepté de prendre la place de Gustave? Non, Gustave n'était qu'expéditionnaire; Gustave devait traîner la misère; Gustave, en dépit de sa littérature,

paraissait bien un raté Alors, pourquoi Gustave respirait-il une gaîté irritante? Pourquoi semblait-il satisfait de vivre?...

Puissance des noms familiers : parce qu'il répétait celui-ci à satiété, M. Baslèvre sentait peu à peu sa pensée reprise par le passé. En vérité, c'était comme si Gustave s'était réinstallé en elle — un Gustave à demi inconnu, participant, à la fois, du compagnon de jeux d'autrefois et de l'étrange bonhomme apparu le matin.

Oubliant Michon, M. Baslèvre murmura :

— Pourquoi, encore, est-ce lui qui est ainsi et non pas moi?

« Ainsi » voulait dire qu'autour de Gustave flottait vraiment une odeur de fredaines et d'insouciance : il avait l'air de rire normalement comme d'autres ont la bouche fermée et le sourire absent.

M. Baslèvre étira ses courtes jambes, rabaissa son gilet qui avait remonté en même temps qu'il s'asseyait et poursuivit :

— Je ne vais pourtant pas regretter de ne pouvoir lui ressembler !

Il ne le regrettait pas, mais il eût aimé, du moins, savoir comment vivait Gustave. Les gens vertueux ont souvent une fringale de connaître le vice, quitte ensuite à s'indigner. M. Baslèvre, qui méprisait la manière d'être de Gustave, souhaitait maintenant la mieux connaître. Une idée suivit, très simple :

— En me rendant aux Beaux-Arts, j'aurais, à coup sûr, des détails...

Aussitôt, sa décision fut prise. Par une pente

insensible, le prétexte de sortie allégué pour satisfaire Michon était devenu réalité. Tout y poussait, d'ailleurs : l'heure favorable, la certitude que, pour complaire à un directeur, un simple chef n'hésiterait pas à bavarder. Il n'y avait plus qu'à partir : M. Baslèvre ne bougea pas.

De nouveau, une langueur l'avait repris que lui versaient le ciel si clair, le jardin si calme. Tout près, des moineaux pépiaient. Un peu plus loin, la rue de Rivoli faisait un grondement de fleuve. On se sentait là dans Paris et très loin : on y était seul voluptueusement.

M. Baslèvre qui, ayant toujours été seul, n'avait jamais imaginé qu'on pût ne pas l'être, ferma les yeux. Si la vie est un chemin, ainsi que le prétendait Gustave, comme celui qu'il avait choisi était uni et droit ! Jamais de maladies, point de retards dans les avancements, aucune joie, aucune peine, et toujours une pente douce sur laquelle on roule sans heurts, sans crises...

Un crissement de graviers lui fit encore relever la tête. Les amoureux de tout à l'heure, retenus sans doute par la beauté du matin, revenaient sur leurs pas.

M. Baslèvre eut un soupir et répéta, tel un écho de ses propres pensées :

— Sans heurts... sans crises...

Il sentait bien qu'il n'avait jamais été non plus pareil à ces gens, et qu'il ne pourrait le devenir : par contre, il ne souhaitait rien, ne souffrait pas... Etait-ce là du bonheur ?... Mais où est le bonheur ? Où en découvre-t-on le bon marchand ?

Brusquement, il prit peur. Il lui semblait qu'à

réfléchir plus longtemps, il risquerait de devenir la proie de l'inconnu dénoncé par Michon.

Alors, s'étant levé, il s'éloigna, cette fois définitivement. Il avait quitté le pas de promenade pour reprendre son allure habituelle. A la pensée d'interroger M. Rabault, chef du deuxième bureau des Beaux-Arts, au sujet de l'expéditionnaire Gros, une grande paix venait aussi de descendre sur son âme et il ne songeait plus aux amoureux qui flânent, un matin de printemps, sous des ombrages.

III

Feuilletant le dossier de l'expéditionnaire Gros, M. Rabault dit :

— Voici... Né à Limoges en...

— Je sais, — déclara M. Baslèvre.

— Heu... Bachelier ès lettres... service militaire... adresse...

— Adresse? — interrogea M. Baslèvre.

— 98, boulevard Blanqui... Ah! j'y suis... Entré en 1901 : c'est une recrue récente, comme vous le voyez. Recommandé par Flochart, Ricout, députés de la Haute-Vienne et Giraudel, naturellement... plus quelques artistes sans importance.

— Marié? — redemanda M. Baslèvre, bien que fixé à cet égard.

— Marié, sans enfants.

— Avec qui?

— Je l'ignore, naturellement.

M. Rabault releva la tête avec une moue dédaigneuse.

— Sait-on, d'ailleurs, quelles femmes épousent des gens de cette sorte?... Probablement une

vieille maîtresse, quelque couturière de la rue Pigalle, ou pis encore... car il est braque !

— Braque? — répéta M. Baslèvre.

— Absolument ! Aucune notion de l'heure : il se prétend auteur et ignore l'orthographe. Quant à l'écriture, n'en parlons pas. Enfin, une confiance en lui-même, une vanité... et probablement noceur !...

— Croyez-vous?

— J'en suis sûr.

— Vous en avez des preuves?

— Inutile : cela se sent. Moi, d'abord, je n'ai qu'à faire entrer ici mon homme : d'un coup d'œil, je le jauge et, n'en doutez pas, je ne me trompe jamais !...

M. Rabault souligna ce « jamais » d'un geste sans réplique, puis, la feuille signalétique toujours en main, ayant l'air d'agiter avec elle la destinée définitive de l'expéditionnaire Gros :

— En résumé, un de ces bons à rien dont la politique nous encombre : car ce n'est plus nous, n'est-ce pas, qui nous recrutons? Le Parlement y pourvoit : tant pis si, après cela, les affaires sombrent !

— Evidemment, — soupira M. Baslèvre, — le Commerce est aussi mal partagé à cet égard. On ne voit plus que des Gros... C'est pourquoi, justement, un de plus ou de moins...

— Aussi ai-je déclaré, tout de suite, que pour vous, monsieur le directeur, je consentirais à arrêter la poursuite en conseil : toutefois, que l'intéressé se le tienne pour dit ! encore une frasque et je serai impitoyable... im-pi-to-yable...

M. Baslèvre se leva. M. Rabault se hâta vers la porte. Ils échangèrent des phrases polies.

— A charge de revanche, — conclut M. Baslèvre avec une nuance de hauteur professionnelle.

Et il repartit cherchant l'escalier, se retrouva enfin sur le trottoir de la rue de Valois.

Il était désappointé parce qu'il n'avait rien appris — rien sinon une adresse. Il s'en voulait aussi d'être venu. Un routier de son espèce aurait dû prévoir que l'administration ignore tout de ceux qu'elle utilise. On y obtient des appréciations chiffrées sur l'écriture, la présence, le plus ou moins grand respect pour l'annuaire : mais du caractère, de l'âme, qui s'en soucie? M. Baslèvre, lui-même, était le premier à tirer gloire du fait que, dans sa division, chaque matin les gens s'emboîtaient devant leurs tables comme des parapluies dans les cases d'un vestiaire, y demeuraient leurs six heures rigoureusement et disparaissaient ensuite sans qu'on en sût plus rien jusqu'au lendemain.

« En tout cas, conclut-il, sans moi Gustave avait compte réglé : il me devra une chandelle... »

Il lui paraissait évident, en effet, que si M. Baslèvre, directeur, n'était pas venu en personne, l'incartade de l'expéditionnaire Gros eût été la dernière.

Du coup, il hésita à retourner sur ses pas pour en informer Gustave. La perspective d'étaler, sur-le-champ, l'importance du service rendu, importance qui réfléchissait la sienne, le tentait. Mais non, il eût fallu pour cela entrer dans la salle des expéditionnaires, risquer de s'entendre tutoyer en

public... Mieux vaut ne pas compromettre sa dignité en des lieux inférieurs.

« J'écrirai, songea-t-il, cela suffit. »

Le soleil continuait de donner au ciel un air de fête : toutefois dans un tel quartier, il ne parvenait pas à descendre jusqu'au trottoir. Arrêté au bord des toits, il semblait, au contraire, contempler avec découragement les rues étroites où tant d'êtres, en dépit du printemps, s'obstinaient à vivre sans lever la tête.

« J'écrirai... tout à l'heure... au cercle... en déjeunant... », songeait M. Baslèvre, baissant la sienne.

En même temps, la perspective du cercle, comme auparavant son bureau, lui paraissait insupportable.

Soudain, la vue du Louvre lui rappela qu'à deux heures une commission dont il faisait partie, devait se réunir aux Finances. Dès lors, autant déjeuner sur place. La Régence se trouvait là ; il entra, commanda le menu, puis, toujours à son idée, se fit donner de quoi écrire.

Ayant pris ensuite une enveloppe, il commença de tracer, de sa belle écriture posée :

« *Monsieur Gustave Gros,*

« *98, boulevard...* »

et, tout à coup, s'arrêta.

Boulevard Blanqui... qu'en savait-il? L'adresse, vieille de cinq ans, était certainement inexacte. En cinq ans, Gustave avait dû déménager maintes fois, partir peut-être sans payer, si bien que les

concierges ne feraient pas suivre la lettre qui n'arriverait jamais.

M. Baslèvre ne put retenir un mouvement de dépit.

« N'avoir même pas dit où il habitait! Quelle sottise! Qu'a dû penser de moi M. Rabault, en me voyant ignorer où gîtait mon protégé? »

Il déchira l'enveloppe. Après avoir cru qu'il avait la fringale, il ne se sentait plus faim. Et, de nouveau, la pensée de Gustave, une curiosité de la vie que celui-ci avait menée ou menait encore, le hantèrent. Ce n'était pas, à vrai dire, une obsession consciente, mais plutôt un désir profond, toujours interposé comme une buée entre le monde extérieur et lui.

A la fin, il n'y tint plus. Les commissions finissent à une heure indéterminée. Dès lors, qui l'empêchait d'aller, au sortir des Finances, s'informer lui-même boulevard Blanqui? Il irait!... Après quoi, et suivant la fantaisie du moment, il serait libre de monter ou d'écrire...

Ce qui suivit fut un intervalle vide intercalé dans cette journée singulière, en apparence totalement dénuée d'aventures et dont pourtant les moindres nuances devaient, plus tard, revivre dans la mémoire de M. Baslèvre.

Entre la minute précise où il résolut ainsi de se rendre boulevard Blanqui et celle où il s'entendit répondre par le concierge : « Monsieur Gros? troisième à droite », il ne se passa rien, en effet, ou, si l'on préfère, il sembla que la vie normale avait recommencé.

M. Baslèvre, ayant terminé son repas, prit du

café, lut ses journaux, s'en fut parler en commission et serra la main de nombreux collègues. En d'autres termes, il se retrouva exactement le Baslèvre que tout le monde et lui-même connaissaient depuis trente-deux ans. Même, il se sentait plus d'équilibre que d'habitude. Jamais il n'avait mieux joui du bonheur d'être assis devant une table verte pour y parler avec abondance de choses importantes qui ne lui étaient de rien. Aux heures où la destinée s'empare d'un homme, celui-ci éprouve toujours l'illusion d'une liberté accrue. On voit aussi des bâtons accrochés à la rive qui, saisis par le courant, se tendent, reviennent à la place primitive et semblent libérés : l'eau pourtant n'arrête pas son cours, et brusquement, à l'heure dite, terre et bois, tout est emporté vers l'inconnu...

Donc, jusqu'à cinq heures et demie, M. Baslèvre, réfugié dans le havre administratif, put savourer sa tranquillité reconquise, comme on savoure la santé, c'est-à-dire sans y penser. Une fois reparti, seulement, il lui parut qu'un morceau de sa journée disparaissait de telle sorte que l'heure présente se soudait automatiquement à celle où, dans le café, il avait résolu d'aller en personne s'informer de Gustave.

Le boulevard Blanqui est à la limite de la place d'Italie. C'est un quartier populaire où les Parisiens s'aventurent peu sans nécessité, ayant décidé qu'il appartient à une banlieue vilaine et mal famée. Fidèle observateur de la règle générale, M. Baslèvre avait bien passé un dimanche dans sa vie au parc des Buttes-Chaumont; il avait aussi traversé, tous les ans, la place de la Nation, pour

rendre ses devoirs de premier janvier à un collègue installé à Vincennes, mais il ignorait la place d'Italie autant qu'homme du monde.

A sa grande surprise, la maison devant laquelle la voiture s'arrêta était située sur une large avenue et d'aspect élégant, sinon luxueux. Craignant une erreur, il vérifia encore le numéro, puis prévenu que M. Gros habitait bien là, troisième à droite, commença de monter.

L'escalier, moins étroit que rue de Béarn, était garni d'un tapis, les peintures saines. Ni bruits de locataires, ni tapotis de piano, mais au contraire et encore plus marqué, un air décent, confortable, bourgeois. Alors, tout en gravissant les marches, M. Baslèvre se demanda, tout à coup :

« Me serais-je trompé? »

L'image qu'il s'était forgée d'un Gustave bohème et probablement à court d'argent, devenait, ici, tout à fait folle : mais quelle autre mettre à la place? En même temps que sa curiosité redoublait, il éprouvait une soudaine timidité. Même la pensée l'effleura que, désormais assuré de l'adresse, mieux vaudrait redescendre et se contenter d'écrire. Cependant, il montait toujours.

Parvenu au palier, une dernière hésitation faillit arrêter sa main tendue vers la sonnerie. Une dernière fois aussi, la curiosité l'emporta. En somme, il sentait bien qu'elle seule l'avait conduit. Il était possible que rien ne la justifiât. Cependant, non satisfaite, elle fût demeurée intolérable. La main, ralentie une seconde, acheva donc sa course. Un timbre résonna. L'aventure désormais n'avait plus qu'à suivre son cours...

— Toi!

Gustave en personne venait d'ouvrir. Il était comme le matin, légèrement débraillé, mais d'une autre manière, plus alerte pour ainsi dire.

— Toi!... Du diable si je m'attendais que dès ce soir... Mais entre donc!... ou plutôt attends! on n'y voit rien dans l'antichambre, tu risquerais...

Compassé, les lèvres pincées par le sourire distant des heures d'audience, M. Baslèvre sans répondre obéit et demeura sur le seuil.

— Sacristi, j'y songe, — poursuivait Gustave frottant avec vigueur une allumette, — tu ne m'apportes pas au moins des nouvelles désagréables? Car, celles-là, tu sais, je les apprends toujours à temps!...

Machinalement, M. Baslèvre fit non d'un signe de tête.

— Alors, parfait! tout est bien et voici la lumière... Tu peux avancer, la route est libre.

Le bec allumé éclaira l'entrée. Les murs parurent, décorés çà et là par des estampes en couleur. Dans un coin, sur une table, était un vase garni de fleurs. Au total, l'impression continuait celle de l'escalier. On se sentait tout de suite dans un intérieur régulier, devant un bien-être correct.

M. Baslèvre parcourut les aîtres d'un œil inquiet, mais d'autant plus solennel que ce qu'il apercevait déroutait ses prévisions :

— Je viens... commença-t-il.

Gustave partit d'un éclat de rire.

— Je le vois bien! Tu vas même me suivre dans mon cabinet, car j'en ai un, moi aussi!...

Et ouvrant une porte :

— Passe !

— J'étais venu... recommençait M. Baslèvre.

— Droit à la lumière ! C'est chez moi, dit Gustave, le précédant sans façon.

Après avoir traversé une salle à manger, il allait maintenant vers une seconde pièce en retrait, s'y installait derrière un bureau, désignait un fauteuil :

— Assieds-toi !

Enfin, les deux coudes appuyés, dans l'attitude même qu'avait eue M. Baslèvre au ministère, quoique sans apparente intention d'ironie :

— Et cette fois, vieux, qu'est-ce qui me vaut l'honneur inespéré ?...

Mais M. Baslèvre avait senti désormais tout désir de discours s'envoler et il resta silencieux.

Autour de lui, ce n'étaient évidemment que des meubles quelconques, un fauteuil Voltaire, de vieilles chaises en velours, un bureau de bois noirci. Les tentures étaient de couleur unie. Point de tapis. Sur la cheminée, une pendule Louis-Philippe supportait la Marguerite de Faust assise au pied d'une croix. Ainsi, tout était simple, ordinaire, peut-être laid. Cependant, de tout cela aussi émanait une sorte de bien-être et un parfum d'ordre indéfinissable. Chaque objet, non seulement paraissait à sa place, mais semblait ne pouvoir en occuper une autre. On ignore pourquoi les choses ont un visage : ici, elles avaient ceci de particulier qu'en les examinant on croyait les avoir déjà vues. M. Baslèvre était sûr de n'être jamais venu et il se retrouvait dans un lieu familier !

— Hé bien? répéta Gustave, étonné que M. Baslèvre restât muet.

Celui-ci tressaillit :

— Hé bien... en vérité... je ne m'attendais pas... je ne te savais pas si bien installé...

— Oh! — fit Gustave d'un ton léger, — beaucoup de vieux fond... des restes de chez nous.

Et désignant la pendule :

— Tu ne la reconnais pas? Elle était chez le père Gros.

Il dit « le père Gros », bien que le ton démentît la familiarité du terme. Il eût prononcé de même : « le siècle de Louis XIV ».

M. Baslèvre eut un mouvement léger, comme à la rencontre imprévue d'une connaissance depuis longtemps oubliée :

— En effet... je pensais bien...

De nouveau sa phrase demeura inachevée. Chose curieuse, le matin, l'apparition de Gustave ne lui avait rien rappelé : et, ce soir, la vue d'une pendule vieille et vilaine le secouait tout entier.

Il suffit parfois d'attaquer une note pour faire vibrer un carillon. Grâce à la pendule du père Gros, M. Baslèvre put croire, une seconde, que les moindres visions de son enfance allaient revivre : mais il se raidit d'un effort brusque, détourna les yeux, et ressaisissant le fil perdu de ses pensées :

— J'étais venu... — reprit-il, d'une voix sévère.

Gustave partit d'un éclat de rire sonore :

— Sans blague, c'est pour la troisième et dernière publication! Si au moins, tu disais pour-

quoi, cela te soulagerait et me tirerait d'inquiétude !

L'accent de M. Baslèvre devint encore plus noble.

— Ecoute-moi bien, Gustave. J'ai vu Rabault. Il te laissera la paix... provisoirement... Je veux dire aussi longtemps que tu le mériteras toi-même par ton zèle et ton exactitude...

— Justin, — interrompit Gustave, — tu es admirable ; n'ajoute rien à la splendeur de ton acte.

M. Baslèvre se redressa, irrité :

— Ne va pas supposer surtout que ç'ait été commode. J'ai dû aller en personne aux Beaux-Arts... en personne, entends-tu bien ? Sans ma visite, ton sort était réglé ! Permets-moi également d'ajouter qu'en agissant de cette manière, je me suis, en quelque sorte, porté garant de ton désir de mieux faire, d'une correction...

— D'une ponctualité... — continua de même Gustave, ironique.

— D'une ponctualité, — répéta M. Baslèvre, de plus en plus échauffé, — et d'une ardeur au travail à défaut desquels, il est clair que tu n'aurais plus à compter sur moi.

Il y eut une petite pause, durant laquelle on entendit seulement le souffle court de M. Baslèvre répondre au tic-tac de la pendule. C'était comme un autre dialogue — celui-là, mystérieux — superposé au premier.

Les derniers mots avaient éteint subitement la raillerie de Gustave et mis à la place une visible indécision.

— Compris, vieux, — dit-il enfin. — J'ignore si ta visite avait pour objet principal de m'inviter à ne plus t'embarrasser : en tout cas, je te rends grâce du dérangement... C'est très bien d'avoir agi ainsi : c'est même d'autant mieux, qu'à parler franc, je ne m'y attendais pas.

— Que dis-tu ?...

— Mais... la vérité. Je ne comptais pas sur ton aide.

— Alors... pourquoi es-tu venu ?

Gustave eut une courte hésitation, puis, haussant les épaules :

— La vie est si complexe !...

Enervé par la réticence, M. Baslèvre riposta :

— En effet... Sais-je seulement si tu tenais tant que cela à conserver ta place ? Si j'en dois juger par l'apparence de ta maison...

— Oui, tu t'attendais à un taudis, et cela ne t'aurait pas déplu ? Tu n'es peut-être venu ce soir que pour en juger... Je prétendais que la vie est complexe, mais les hommes !...

Une légère rougeur colora les joues de M. Baslèvre. Gêné à la pensée que Gustave avait deviné sa curiosité, il détourna ensuite les yeux vers la pendule.

— Le fait est, — murmura-t-il, d'un ton plus doux, — que je n'aurai pas été fâché de revoir cela...

— Oh ! — dit Gustave encore, — cela... cela, ce sont des choses comme il n'y en a plus.

Une minute incertaine suivit. Ils en étaient tous deux à ce point où chacun s'arrête au bord de sa pensée. Suivant le hasard, il était possible que

brusquement l'intimité de jadis jaillît entre eux et les jetât aux bras l'un de l'autre, possible au contraire qu'ils se séparassent à jamais.

Or, précisément parce que M. Baslèvre contemplait à ce moment la pendule du père Gros, il s'avisa d'y lire l'heure.

— Quoi ! — dit-il, n'avance-t-elle pas ?

Et se levant d'un bond, il boutonna son pardessus. Le hasard semblait avoir décidé.

— Non, — dit Gustave, — elle va juste. Tu es pressé ?

— Ma signature...

— Je comprends... Raison de plus pour apprécier ta visite inespérée.

— N'oublie pas, en tout cas, que Rabault et moi...

— Rassure-toi, on fera le possible.

— Et maintenant, à une autre occasion !

— Bien entendu, j'irai te remercier... officiellement.

— Inutile : éclaire-moi plutôt.

— Comment donc !

Et Gustave saisit la lampe.

Dans l'échange de ces phrases brèves, il y avait autre chose qu'un simple adieu : déjà elles sonnaient la rancune. C'est qu'aussi, une heure auparavant, chacun était libre encore de se représenter l'autre avec indifférence. Maintenant, au contraire, M. Baslèvre repartait avec une curiosité intacte et l'irritante certitude de s'être dérangé pour rien. Gustave, de son côté, venait d'acquérir la conviction que, sans le désir d'afficher sa grandeur devant un camarade moins heureux, M. Bas-

lèvre n'aurait probablement jamais franchi sa porte. Non seulement, ils avaient l'amertume de reprendre chacun sa route, mais leur brève rencontre venait de gâter ce qui restait du passé.

Cependant la lumière de la lampe, à mesure que Gustave la levait, débordait le carton de l'abat-jour, gagnait la salle à manger, se profilait vers l'antichambre et, tout à coup, un visage parut.

On imagine toujours le destin loin de soi au moment même où il vous garrotte : M. Baslèvre, qui allait partir, ne bougea plus.

— Ma femme qui rentre... — dit Gustave, ne cessant point de tenir la lampe levée.

Et l'appelant :

— Claire ! tu peux venir... c'est Baslèvre.

Mais elle non plus ne bougeait pas, probablement interdite par la rencontre, et M. Baslèvre continuait de la regarder.

Savait-il seulement pourquoi il la regardait ainsi ? Elle n'était point jolie. Elle portait une robe noire toute unie et un chapeau quelconque. Elle semblait à la fois intimidée et distante, distinguée et désireuse de s'effacer. Une gravité douloureuse atténuait son sourire, et cependant elle souriait vraiment, sans effort.

— Ce n'est que Baslèvre, — répétait Gustave, — et tout est arrangé.

A cette annonce, M. Baslèvre vit une joie rapide illuminer le regard et le sourire se diriger vers lui. En même temps, une voix dit :

— J'étais bien certaine, moi, qu'en allant vous

trouver, Gustave avait raison. Que vous êtes bon d'être venu le rassurer aussitôt !

M. Baslèvre esquissa un geste vague. Il écoutait, non pas les mots, mais la voix qui était pour son oreille une musique déconcertante.

La voix poursuivit :

— Mon mari aura-t-il su, au moins, vous remercier ? On est si gauche, dans certains cas... Si j'osais...

M. Baslèvre, cette fois, balbutia :

— Si vous osiez !

— ... Je vous proposerais de revenir dîner un soir... non que le repas ait de quoi vous tenter, mais pour causer... C'est quelquefois bon de causer, quand on a eu, comme vous deux, tant d'heures...

— Allons donc ! — interrompit brusquement Gustave, — tu ne vois pas Baslèvre...

— Chez un ami d'autrefois, très simple, à coup sûr, mais très cordial, pourquoi pas ?

M. Baslèvre répéta :

— Pourquoi pas ?...

— Dimanche, par exemple.

Il répéta encore :

— Dimanche, par exemple...

Puis, s'inclinant, il salua, gagna l'escalier.

— Alors, à dimanche, — jeta Gustave, par-dessus la rampe.

Cette fois M. Baslèvre qui continuait de descendre s'abstint de répondre.

Arrivé dehors :

— Au ministère et vite ! — commanda-t-il au cocher qui attendait devant la porte.

Sans chercher à savoir s'il avait accepté ou non, obéissant au rythme des cahots, il ne songeait plus qu'à reprendre sa vie coutumière. Dieu soit loué ! il rentrait donc au bureau !

Mais quel soir a jamais permis de retrouver les heures du matin ?

IV

Le destin, en effet, continuait de l'entraîner.

Sur la table du directeur, tout était en place : à droite, la signature urgente dans des chemises rouges, à gauche, l'autre en chemise bleue, au centre, le courrier proprement dit ; que le chef fût présent ou non, il apparaissait ainsi que la machine ne cessait pas de fonctionner.

Entré en coup de vent, M. Baslèvre sonna son secrétaire, tendit la main vers une pile au hasard et soudain s'arrêta, recevant au cœur un choc sourd. Sous ses yeux, étalé en bonne place et grand ouvert, il y avait un faire-part de décès...

Chaque semaine, M. Baslèvre en recevait de semblables et qui, toujours, concernaient la famille d'un employé du ministère, c'est-à-dire moins que peu : cette fois, en revanche, c'était son propre nom qui figurait à la bonne place, en lettres grasses. Mademoiselle Eglantine-Edmée Baslèvre, cousine germaine de M. Baslèvre et la seule parente qu'il se connût, venait de mourir à Saint-Léonard (Haute-Vienne).

Machinalement, M. Baslèvre prit la feuille encadrée de noir et chercha d'abord l'âge de la défunte : « Tiens ! elle n'était mon aînée que de trois ans. » Ensuite s'il figurait bien dans la liste de la famille. « Allons ! bon ! on a omis ma rosette. » Enfin, contempla encore le nom, ce nom de Baslèvre qui était à lui et que la mort, cependant, emportait comme un autre. La feuille trembla agitée par la main qui la tenait. M. Baslèvre n'avait pas de chagrin, n'ayant presque jamais revu sa cousine depuis qu'il avait quitté Limoges, mais songeait que dans très longtemps — toujours trop tôt — il serait inscrit en personne sur un papier pareil. Après quoi, il eut envie de déchirer le faire-part. Toutefois, il se retint et le glissa dans sa poche.

Au même instant, le secrétaire entrait.

— Monsieur le directeur a vu ?... — demanda-t-il.

Il avait pris un ton de circonstance. M. Baslèvre en subit un choc. En même temps, il comprit qu'il était nécessaire de manifester l'émotion qu'il aurait dû ressentir.

Le secrétaire poursuivit :

— Monsieur le directeur ira peut-être à l'enterrement ?

— Impossible... il est trop tard... Toutefois, ce soir vraiment...

Il cherchait, en réalité, comment marquer qu'un véritable deuil de famille l'avait atteint : et, tout à coup, désignant les dossiers :

— Qu'y a-t-il de pressé, là-dedans ?

— Tout et rien. Tout peut toujours attendre.

— Alors tant pis... remettons à demain... oui,

demain je tâcherai d'arriver de meilleure heure.

Il ne s'expliqua pas autrement. Le secrétaire, de son côté, s'inclinait, comprenant, et, toujours avec un air de compassion, alla de lui-même reprendre le pardessus et le chapeau de M. le directeur, les lui tendit. M. Baslèvre enfila les manches avec moins de prestesse que d'habitude, dit merci d'un signe de tête et chassé par les convenances plus que par sa volonté, repartit. C'était le bureau, cette fois, qui ne voulait plus de lui.

Il faisait maintenant nuit noire, dans la rue ; devant les rares magasins éclairés, stationnaient des paquets de buée sale, dus à l'humidité du pavé. De temps à autre, un passant pénétrait dans l'un d'eux : alors une ombre énorme, nimbée par une lueur, apparaissait sur le mur en face, puis tout s'évanouissait.

Etourdi, M. Baslèvre eut l'impression d'une subite plongée dans l'inconnu. Il se sentait aussi très las. Où aller ! Dîner ? il n'avait pas faim. Sur les boulevards ? le grouillement de la foule eût achevé de l'épuiser. Singulière journée, en vérité, dont chaque minute avait été scandée par des volontés contradictoires. Le matin, par exemple, à la même place, M. Baslèvre, fuyant le bureau, s'était senti des ailes : ce soir, ses pas collaient à l'asphalte et il aurait crié de fatigue, cela sans soupçonner pourquoi.

« Mon deuil, peut-être... songeait-il. Pauvre Edmée ! »

Car on dit toujours : « Pauvre un tel », quand il s'agit d'un mort récent et bien qu'on ignore si la fin a été pour lui une délivrance.

La main de M. Baslèvre, plongée dans sa poche, se crispa en même temps sur le faire-part; son visage devint plus morne. Il lui semblait que chacun devait lire dans sa démarche qu'un deuil l'avait frappé et l'examiner pour savoir s'il gardait bien la tenue convenable. Tout de suite, excédé de la curiosité qu'il imaginait ainsi sur lui, il héla le premier fiacre qui passait :

— Rue de Béarn, 16 !

Faute de mieux, il rentrait chez lui. Là, du moins, personne pour surveiller son maintien ; il se reposerait, réfléchirait et dans la paix de sa chambre retrouvée, n'aurait plus qu'à attendre celle du lendemain. Comme on le voit, il semblait avoir totalement oublié la visite chez Gustave. A peine songeait-il encore un peu à la mort d'Edmée.

Un quart d'heure plus tard, la porte bien close, M. Baslèvre était installé à sa fenêtre, et contemplait la place.

Premières minutes délicieuses : silence de toutes choses, d'autant plus grand que Paris gronde au loin... En bas, la masse profonde du square, un bruissement de feuilles neuves... Çà et là une fenêtre éclairée avait l'air de faire signe au printemps venu pour décorer les branches : tout près, la lueur fixe d'un réverbère, tel un ver luisant sur de la mousse.

Revenu à son fauteuil, M. Baslèvre soupira d'aise. Il éprouvait un immense bien-être parce qu'il ne subissait plus comme auparavant des impulsions bizarres, mais, au contraire, se sentait redevenu parfaitement raisonnable. On eût dit

qu'en rentrant dans ses meubles, il était rentré du même coup dans l'existence équilibrée, seul objet de son ambition. Et cela dura ainsi quelques minutes, très longtemps peut-être — il ne l'a jamais su — le temps ne se mesurant guère qu'aux émotions qui le traversent.

Soudain, et comme il continuait de rester là paisible, une image fusa dans sa cervelle, il frémit et tout recommença.

Ce qu'il avait vu n'était qu'un visage mal éclairé par la lueur d'une lampe. Faut-il même dire un visage ? Car il n'aurait pu en dessiner les traits. C'était à la fois beaucoup plus et beaucoup moins : l'ensemble d'un regard et d'un sourire, une synthèse où tout se fondait, rythme des lignes et son de la voix.

M. Baslèvre, effrayé, murmura :

— Qu'est-ce qui me prend ?

On s'exprime pareillement quand un frisson vous saisit, quand une maladie commence. C'est qu'aussi devant l'image, comme auparavant chez Gustave, il éprouvait, de nouveau, un trouble indéfinissable. Tout à coup, son cœur s'était mis à battre. Son corps devenu léger lui paraissait n'être qu'une petite flamme sur laquelle on va souffler. En même temps, il n'était plus M. Baslèvre, mais une âme tenaillée entre la joie et la crainte, le désir violent de garder l'apparition revenue et l'effroi de l'installer définitivement.

Il dit encore :

— Aurais-je la fièvre ? Ces premiers jours de mai sont traîtres.

Et d'un effort de volonté, il tenta d'écarter le

malaise commençant, mais ce fut par un procédé singulier. Il consistait à repasser, dans les moindres détails la brève minute durant laquelle il avait aperçu le visage. Sûre méthode pour le retenir mieux. L'une après l'autre, il écoutait les courtes phrases échangées. Alors que, là-bas, il ne s'était attaché qu'à la musique de la voix, ne distinguant pas autrement les paroles, ici, au contraire, celles-ci réapparaissaient avec leur sens complet, et, pour la première fois, il se décidait à en mesurer la valeur. Il entendit ainsi :

« — Pourquoi ne pas revenir... Dimanche, par exemple?

Il s'entendit répéter en écho :

« — Dimanche, par exemple...

Et dans l'escalier, cela le suivait encore :

« — A dimanche, vieux! »

M. Baslèvre se dressa brusquement :

— Auraient-ils cru que j'acceptais?

Revenu à la fenêtre, il prit à témoin la place muette :

— Il est bien clair que non! Est-ce que je voudrais?... Est-ce que j'ai jamais voulu?...

Il s'emporta contre lui-même.

— J'aurais dû m'expliquer tout de suite!

Soit, il aurait dû : seulement, il ne l'avait pas fait. Alors, du moins, préciser sur l'heure qu'il y a eu confusion, que personne ne s'est compris et qu'on ne doit l'attendre ni dimanche, ni jamais...

Comme il était resté dans l'obscurité, il alluma aussitôt sa lampe, fouilla dans les tiroirs, et ayant découvert enfin une carte-télégramme, écrivit d'une traite :

« Mon cher Gustave, je crains que nous ne nous soyons mal entendus en nous quittant. Ne compte pas sur moi, dimanche : ma soirée était prise, et ne l'eût-elle pas été, que j'aurais scrupule à devenir un embarras... »

La plume, ici, resta en l'air. Un instant, les yeux de M. Baslèvre errèrent du lit de fer aux chaises dépareillées. Était-ce le souvenir du logis de Gustave? jamais il n'avait été frappé à ce degré par la misère de son mobilier. Comme tout était sale! Une installation de pauvre, et pas un souvenir pour la différencier du garni, sauf les deux bronzes, côte à côte, sur la cheminée.

De nouveau, la plume s'abattit, rageuse. On eût dit qu'elle voulait se venger d'un pareil constat :

« Crois, en tout cas, que j'ai été sincèrement touché par votre double attention et ne doute pas d'être accueilli lorsque tu auras besoin de moi. »

Un grand paraphe : « Justin Baslèvre » arracha presque le papier, puis, l'adresse mise, M. Baslèvre descendit jusqu'à la prochaine poste, sûr de couper ainsi, devant lui, toute possibilité de rencontre.

Quand il revint, il était libre de se croire apaisé. S'il haletait un peu, parce qu'il avait monté vite, l'image avait disparu ; et retrouvant, par hasard, le faire-part toujours demeuré dans sa poche, il soupira une fois de plus :

— Pauvre Edmée!

A celle-là, du moins, on pouvait penser sans risques! seulement, il s'en souvenait à peine et, pour se la rappeler, dût chercher dans une boîte des photographies qu'il y gardait.

Des minutes calmes s'écoulèrent. M. Baslèvre regardait maintenant le seul portrait qu'il eût d'Edmée. Il représentait une fillette avec les cheveux tirés sur le front, deux nattes sur les épaules, une robe enflée comme un ballon, et un livre à la main. Les yeux à fleur de tête — des yeux destinés à devenir effroyablement myopes — seuls sans doute étaient restés immuables. Mais du reste, modelé du visage, expression, regard, qu'avaient respecté les années? Quel rapport entre l'Edmée qui venait de mourir et celle que M. Baslèvre considérait là? Quel rapport encore entre le Baslèvre d'aujourd'hui, bedonnant, raisonnable, arrivé, et le collégien gringalet de cette autre photographie échappée du paquet et venue, comme d'elle-même, se placer près d'Edmée?

Stupéfait, M. Baslèvre abandonna le portrait d'Edmée pour examiner le sien. Il se demandait avec effroi :

« N'est-ce pas moi qui suis mort? »

Puis il ferma les yeux, s'appuya au dossier. Oubliant tout à coup sa vie au ministère et la place des Vosges, tourné enfin vers le passé, il s'efforçait de se retrouver lui-même, et regardait un être tellement étranger à ce qu'il se croyait devenu qu'il n'osait plus l'aborder.

Ah! si bien enseveli que paraisse un passé, comme il suffit de peu de choses pour le ressusciter! Quelques traits jaunis sur une feuille, parfois moins, la rencontre d'un objet, un parfum qui passe, et, qu'on le souhaite ou non, une enfance reparaît... M. Baslèvre se revoit jouant aux billes sur la place de Juillet; il lance des

pierres sur un poteau télégraphique ; il bataille, à la sortie de l'école ; il paresse avec volupté... mais ce ne sont là que des gestes, l'extérieur d'une enfance ; tous les petits s'amusent ainsi, courent, crient, flânent, et se battent. En revanche, tous les petits ont-ils une mère comme l'avait eue M. Baslèvre?

Toujours les yeux clos, M. Baslèvre sentit sa gorge se contracter. Un immense émoi le bouleversait. Enfant, il avait bien été ce que je viens de dire, mais surtout, il avait été autre chose — un être dévoré par une passion filiale, ayant concentré sur sa mère tout l'amour en puissance d'une âme ardente et qui, sa mère morte, avait senti la vie sécher en lui. Aujourd'hui encore, s'il n'allait pas à Limoges, s'il n'avait jamais pris souci de changer de logis, si au ministère on ne tarissait pas sur sa raideur, s'il avait enfin l'aspect d'une machine administrative étrangère à n'importe quel geste pitoyable, c'est qu'au plus intime de son cœur gisaient un souvenir jamais remplacé et une rancune jamais apaisée : c'est qu'ayant aimé ainsi sa mère, il ne pardonnait pas au sort de la lui avoir volée alors que tant d'autres — et qui n'aiment pas — gardent la leur !

Passion juvénile et qui peut-être n'eût pas survécu à l'adolescence ? Il est possible. Mais avant la fin de l'adolescence la mort avait coupé la fleur et stérilisé du coup le sol où elle croissait. En une heure, M. Baslèvre avait été projeté de l'enfance miraculeuse à la vie du vieillard. Ceux qui cherchaient avec ténacité le roman possible de M. Baslèvre, directeur, pouvaient chercher longtemps :

depuis la mort de sa mère, M. Baslèvre n'avait plus de roman, il se croyait même sûr de n'en plus avoir. M. Baslèvre avait préparé le concours du ministère, était venu à Paris, avait gagné de l'argent, un titre, des rubans, et tout cela vraiment ressemblait bien à l'effort puissant d'une vie qu'on prétend vivre; cependant, avant tout cela, M. Baslèvre avait vécu et le surplus n'était que des gestes: Dès qu'on approche un être humain on touche à l'inconnu. L'inconnu, dans M. Baslèvre, était celui-là. Personne, pas même lui, n'y touchait plus. Il avait fallu un soir de détresse mentale, la rencontre fortuite d'une photographie, et, qui sait! peut-être la crainte de retrouver le visage redouté, pour que M. Baslèvre osât y revenir. Mais maintenant qu'il y était revenu, quel effroi!

Par bonheur, il n'eut pas le temps de s'y attarder. Presque au même instant, un coup discret fut frappé à la porte. Subitement redressé, prêt à accueillir avec joie la distraction, quelle qu'elle fût, qui s'imposerait à lui, M. Baslèvre aussitôt cria :

— Entrez!

La porte s'ouvrit avec une douceur cauteleuse. Ce n'était rien, ou plutôt ce n'était que la concierge qui, hésitante, demeura sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, madame Gerbois, — dit M. Baslèvre étonné.

— Comme monsieur Justin est rentré avant dîner, et n'est pas ressorti, je m'étais demandé... je désirais savoir s'il n'était pas souffrant...

— Mais non, madame Gerbois, pas le moins du

monde. Je vais même très bien... tout à fait bien.

M. Baslèvre sourit en même temps sans y penser, tant il éprouvait de soulagement à ne plus être seul et à ne rien redouter du bavardage qui pouvait suivre.

La concierge sourit aussi d'un air embarrassé.

— Alors, je m'excuse... excusez-moi, monsieur...

— Voilà qui est fait. Pas de lettres, naturellement. En ce cas, Madame Gerbois, je vous dis bonsoir.

— Je voulais aussi...

Loin de repartir, la concierge, au contraire, entrait tout à fait dans la pièce. Sans doute, avait-elle compris au ton de M. Baslèvre qu'elle était sûre d'être écoutée.

— Quoi encore? — fit celui-ci toujours de bonne humeur.

— Monsieur n'a pas encore reçu la visite de mademoiselle Fouille?

— Comment dites-vous?

— Mademoiselle Fouille... une locataire... pas aussi ancienne que monsieur, cela va de soi... enfin, il y a bien une vingtaine d'années qu'elle est la voisine de monsieur.

— J'ai pour voisine une demoiselle? — dit M. Baslèvre, sincèrement surpris.

— Oh! une demoiselle d'âge! — rectifia madame Gerbois.

— L'âge est sans importance, — énonça M. Baslèvre sur un ton qui affirmait sa totale indifférence aux tentations, — mais pourquoi me parlez-vous de cette personne?

— Mademoiselle Fouille comptait, je crois, s'adresser à monsieur pour une demande, et comme elle n'ose probablement pas se présenter sans être annoncée, j'ai cru bon... je me suis permis...

— Une fois pour toutes, — interrompit M. Baslèvre — je ne reçois les réclamations qu'à mon bureau ; dites-le à cette demoiselle.

— Oui, monsieur... alors, monsieur ne la recevrait pas ici?

— Non.

— C'est bien... c'est bien... je lui ferai la commission pour qu'elle aille demain... là-bas.

Et madame Gerbois, ayant l'air d'approuver un si bel esprit de méthode, se rapprocha de la porte.

— Quoiqu'il arrive, il faut que je dise encore à monsieur... mademoiselle Fouille est une personne tout ce qu'il y a de mieux, courageuse, honnête... et probe.

M. Baslèvre qui avait peut-être peur de se retrouver seul devant ses pensées, répéta :

— Probe?

— Monsieur, naturellement, ne sait pas... mademoiselle Fouille donne des leçons à des jeunes filles du monde. Elle en donne toute la journée. Elle n'a jamais assez d'heures à leur disposition. Je suis tout à fait sûre qu'elle gagne gros comme elle. Aussi, quand le terme est en retard...

— Mademoiselle Fouille vous paye mal?

— Pas très régulièrement, mais toujours.

— Alors, vous êtes tranquille, quoi qu'il arrive.

— Tranquille... — répéta madame Gerbois ac-

quiesçant d'un signe méditatif. — Tout de même, mademoiselle Fouille aurait un ver rongeur...

— Vous dites?

— Un homme, enfin...

— Mais elle est mûre, racontiez-vous, et honnête!

Madame Gerbois haussa les épaules. A ses yeux comme à ceux de M. Baslèvre, mais pour d'autres raisons, l'âge devait être sans importance.

— N'importe, — murmura-t-elle, — elle doit aimer de travers.

— On aime toujours ainsi, — dit M. Baslèvre.

Madame Gerbois tourna le bouton de la porte.

— Oh! ce n'est pas que je prétende lui en faire reproche! Elle ne se plaint à personne, elle est toujours seule, et elle travaille!... Une supposition : on me raconterait que monsieur, qui est pourtant bien régulier et occupé, n'aime pas quelqu'un, je ne le croirais pas, n'est-ce pas? Hé bien, mademoiselle Fouille aussi a bien le droit...

M. Baslèvre tressaillit, et arrêtant net la suite :

— Je résume : que cette... personne, si elle prétend me voir, se présente demain au ministère et retenez qu'ici on ne me trouve jamais!

— Oui, monsieur.

— Et maintenant, laissez-moi : vous voyez que je travaille.

D'un geste, il désigna les photographies éparses sur sa table.

Madame Gerbois fit signe cette fois qu'elle comprenait, s'inclina encore et disparut.

Dans l'oreille de M. Baslèvre tintait désormais

la phrase bizarre : « Une supposition : on me dirait que monsieur n'aime pas quelqu'un... »

Il eut un rire sourd :

— On le lui dirait · et après?... On aurait raison. Ai-je le temps de m'occuper de cela?

Revenu à la fenêtre, il s'adressait au décor immuable qui depuis tant d'années l'avait regardé vivre. Non, il n'aimait pas ! Surtout, il ne voulait pas aimer. Est-ce qu'on aimait à son âge? Quel ridicule, si cela lui était arrivé et que de soucis !

Humant l'air qui montait du square, il continua :

— Mais pourquoi la concierge m'a-t-elle parlé de cette inconnue? Était-ce pour le plaisir d'en dire du mal? Ou bien parce qu'à certains jours, on éprouve le besoin irrésistible de songer à certaines choses? Michon dirait sans doute : « Effet de saison... »

Inexplicable merveille, en effet, que le printemps, obligeant la sève à remonter dans les arbres, jeunes ou vieux !

Sous les arcades, deux pas discrets s'approchèrent, puis s'éteignirent... Encore des amoureux probablement qui réfugiaient leurs confidences dans l'ombre protectrice... Au coin de la place, une croisée se ferma, des rideaux furent tirés... des amoureux, toujours, s'enfermant dans leur chambre...

Ah ! comme la nuit était calme ! Que d'étoiles ! Était-ce Paris qu'on entendait si loin? Ce devait être plutôt Limoges, la place de Juillet, le passé, tout le passé...

M. Baslèvre recula violemment. Il ne voulait

plus que le passé revînt. Mais comment le chasser? Maîtrisant sa pensée, il voulut s'obliger à imaginer autre chose : aussitôt, un visage reparut...

Alors, exaspéré contre lui-même, il dit encore :

— Mais puisque je ne le reverrai jamais! jamais!

Puis, avec une sorte de rage, il rejeta les photographies dans leur boîte et se coucha. Enfin! la journée était passée, cette journée où il n'y avait rien eu et qui l'avait fatigué comme les plus rudes! Dieu merci, le sommeil venait aussi, un grand sommeil profond, tel qu'on en trouve après une longue course dans le brouillard, quand on a marché longtemps, sans voir la route et qu'on ne sait pas encore si on arrivera!

V

Quand, le lendemain matin, M. Baslèvre rouvrit sa croisée pour inspecter la place, il aperçut un ciel bas, des arbres chargés de pluie et des murs éteints dont le rose tournait à la cendre. Du coup, et parce que Paris avait repris son aspect habituel, il se sentit rentrer dans le traintrain quotidien. L'esprit frais, le corps dispos, il repartit donc allégrement pour le ministère, eplucha des dossiers, corrigea sans indulgence les rédactions fautives, enfin eut le plaisir d'être appelé par le ministre.

Le secrétaire, jugeant que la nuit avait dû dissiper le chagrin du grand chef, s'abstint d'allusions à la mort d'Églantine-Edmée et M. Baslèvre, de son côté, faute peut-être d'y songer encore, ne parut pas s'en offenser. La matinée s'écoula ainsi, très calme, sans nouveauté gênante, telle enfin qu'en rêve tout administrateur épris de son métier et soucieux de son repos. Pas une fois, M. Baslèvre ne se rappela sa visite à Gustave ; il avait aussi oublié le visage.

A deux heures précises, M. Baslèvre, retour du Cercle Volnay, où il avait déjeuné, regagna son royaume. C'est alors que, passant devant l'huissier, une pensée lui vint, la première en liaison avec la journée de la veille.

— A propos, — dit-il, — il est probable qu'une dame se présentera, tout à l'heure. Bien que ce ne soit pas audience, je la recevrai.

Il prétendait parler de cette demoiselle Fouille dont la concierge lui avait annoncé la visite. Comme il arrive parfois, persuadé qu'on devait être au courant autant que lui-même, il négligea de donner le nom de la visiteuse. L'huissier, d'autre part, n'éprouva aucun besoin de s'en informer : M. le directeur — événement rare — attendait une dame et ordonnait qu'on la fît entrer, c'était là une consigne nette et qui n'exigeait pas de complément.

Il faut insister sur de telles vétilles. On trouve toujours le rien à l'origine des bouleversements d'existence. A ce moment, M. Baslèvre ne connaissait pas mademoiselle Fouille et s'en souciait autant que d'une pomme. Peut-être même était-il convaincu qu'elle ne viendrait pas. Alors, pourquoi s'occuper d'elle et en parler? C'est là l'énigme. On agit en apparence sous la poussée d'un motif futile : aucune nécessité n'obligeait à aller ici plutôt que là; et pourtant, le choix est irrésistible. Après quoi, l'imprévu qui voulait préparer sa voie, trouve le chemin fait.

Vers trois heures et demie, l'huissier entra dans le cabinet de M. le directeur, et, fort des instructions reçues, dit simplement :

— La dame est là.

M. Baslèvre, plongé dans un dossier, répliqua de même et sans suspendre son travail :

— Elle est là? Très bien... faites entrer.

L'huissier acheva d'ouvrir la porte qui n'était qu'entre-bâillée. M. Baslèvre perçut un bruit de robe, mais soucieux de montrer aux étrangers et spécialement à mademoiselle Fouille combien son temps était compté, affecta de poursuivre sa lecture. Il ne lisait pas, d'ailleurs, mais songeait :

« Je suis curieux de savoir si je l'ai déjà rencontrée dans l'escalier. »

Enfin, la porte refermée, l'huissier parti, il leva la tête et blêmit : mademoiselle Fouille n'était pas venue : en revanche, le visage était devant lui !...

— Vous, madame ! — murmura-t-il et, se levant à demi, sans savoir pourquoi, il n'ajouta rien, pas même un signe de bienvenue : il ne pouvait déjà plus que regarder, comme la veille.

Il regardait madame Gros, Claire comme l'appelait Gustave et, autant qu'hier encore, son trouble recommençait. Sensation complexe : il lui semblait, à la fois, qu'une vie neuve circulât dans ses veines et que sa personnalité disparût. Jamais il ne s'était senti plus lui-même et jamais il n'aurait été moins capable de vouloir. S'il eût tenté de marcher, il aurait chancelé. Parler aussi lui eût été impossible : il se découvrait des pensées nettes, une vision lucide de la réalité et sans comprendre pourquoi, il n'aurait pu déjà que servir d'écho, en répétant les mots qu'on lui dirait.

— Vous, madame !

Elle non plus n'avait pas changé depuis la veille. Même toilette et même attitude, mais un embarras visible, qui figeait le sourire. Tout de suite, elle s'excusa :

— Je vous demande pardon, monsieur. Je crains d'avoir profité d'une méprise. J'avais l'intention de donner mon nom, mais on ne m'en a pas laissé le temps. Déjà votre porte s'ouvrait.

Comme le sourire, la voix, toujours musicale, avait pris une note grave qui la rendait méconnaissable, sans qu'on pût définir en quoi elle avait changé.

— En effet, — balbutia encore M. Baslèvre, — j'avais prescrit... ce n'était pas vous que j'attendais.

— Si je dérange, je puis très bien revenir à un autre moment, quand vous voudrez.

— Non, madame : puisque vous voici, demeurez, c'est tout simple... tout à fait simple...

Chose inattendue, les traits de M. Baslèvre, d'ordinaire si placides, paraissaient se durcir, son expression devenait de glace, à mesure qu'il faisait effort pour s'exprimer. Ses yeux ne quittaient pas le visage; sans doute, cherchait-il à s'y accoutumer.

Il poursuivit :

— Ma surprise a été d'autant plus grande en vous apercevant qu'hier soir j'avais écrit à votre mari.

Claire interrompit :

— Je sais.

— Il vous a montré?...

— C'est pour cela que je viens.

— De sa part?

Il y eut avant la réponse un de ces intervalles presque imperceptibles que de simples témoins ne remarquent pas, mais qui, pour les intéressés, sont aussi visibles qu'un fossé. Ils ne surviennent qu'aux minutes de grand émoi ou de décision difficile.

— Gustave ignore absolument que je suis ici, — dit enfin Claire, — vous le lui direz plus tard, si vous le jugez utile.

— Il s'agit donc de vous? — interrogea M. Baslèvre d'un ton sourd.

En même temps, il s'aperçut qu'il la laissait debout.

— Mais, auparavant, asseyez-vous donc, je vous en prie...

Il montrait le fauteuil. Elle remercia d'un signe de tête et obéit.

Il suffit d'un changement de place infime pour modifier la lumière sur un visage; il suffit aussi d'une interruption banale pour couper court à l'émotion qui commence. Maintenant que le visage avait pris la place des visages habituels de visiteurs, M. Baslèvre redevenait maître de lui-même. Il regardait toujours, mais osait analyser. Allons, ce n'était là qu'un visage ordinaire, ni très beau, ni très régulier : on ne s'expliquait pas qu'il séduisît, tant on devinait combien peu il souhaitait de le faire. Par contre, une extrême simplicité, un air de droiture, une sorte d'étonnement continu comme en doivent avoir les enfants devant la vie qui se révèle à eux. Il était possible que Claire en venant eût trouvé sa démarche

normale, possible qu'elle n'eût jamais soupçonné la distance qui sépare un directeur d'un expéditionnaire, possible qu'en ce moment elle n'eût pas le moindre soupçon du trouble que sa seule présence apportait.

« Où avais-je la tête? songeait M. Baslèvre : je ne la vois plus comme avant. »

Et, tout haut, reprenant avec un intense plaisir sa liberté d'âme :

— Vous aussi désirez me demander quelque chose?

Le visage dit « oui », mais une hésitation arrêta les mots qui voulaient suivre.

De plus en plus maître de lui, M. Baslèvre insista :

— Serait-ce difficile, que vous n'osez pas?

Le visage fit encore le même signe d'assentiment. En revanche, les lèvres s'agitèrent enfin :

— Je souhaitais... je vous en supplie... Gustave et moi voudrions tant que vous reveniez sur votre décision!

— Ah! — fit M. Baslèvre avec un léger sursaut, — c'est cela qui vous amène?

Il croisa ses bras sur la table :

— Ne vous ai-je pas informés que dimanche...

Il s'interrompit : le changement du visage l'effrayait.

— Dimanche, un autre jour... qu'importe! — murmura Claire, — pourvu que vous ne vous entêtiez pas à ce refus qui l'abandonne!...

— Qui? Gustave?

— Nous deux.

— Je ne comprends pas.

— Il est difficile, en effet, de parler comme on voudrait ; pourtant, ce devrait être aisé ! je me demande pourquoi j'hésite...

Et l'ombre du sourire qui jusqu'alors avait fleuri les lèvres acheva, elle aussi, de s'évanouir.

— N'hésitez plus ! — ponctua M. Baslèvre dont le regard s'abaissa vers les dossiers, comme s'il n'avait été retenu jusqu'alors que par cette ombre.

Il y eut un petit silence.

— C'est moi, — dit brusquement Claire, — qui avais eu l'idée de vous envoyer Gustave.

— Aussi, — approuva M. Baslèvre d'un air absent, — m'avait-il paru singulier qu'il se rappelât mon existence, après un si long intervalle, et pour une cause si futile...

— Futile ! — soupira Claire.

M. Baslèvre poursuivit :

— D'où me connaissiez-vous donc pour agir de la sorte ?

— Je ne vous connaissais pas. J'avais bien les souvenirs — oh ! très vagues — évoqués par Gustave, mais j'avais surtout une sorte d'instinct me poussant à espérer de vous le secours, l'appui, l'exemple... enfin, ce qui manque chez moi. Puis, hier, en vous apercevant, venu si simplement, et tout de suite, j'ai cru ne pas m'être trompée, toucher au port : ce matin, en apprenant que vous ne voulez plus vous occuper de Gustave...

— Mais je m'en suis occupé, je pense ! — interrompit encore M. Baslèvre avec une involontaire rudesse.

Il continuait de considérer ses dossiers ; seulement par un phénomène bizarre, ceux-ci lui

semblaient vouloir s'enfoncer dans la table de manière à cesser d'encombrer sa vie et de ne plus l'empêcher de revenir au visage.

— En effet, — murmura Claire à son tour, — et j'aurais dû commencer par vous en remercier. Aussi, je n'ose plus ajouter autre chose...

Un nouveau silence recommença. Il semblait que sans rien dire, ils eussent déjà tout dit. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne bougeaient.

Soudain, M. Baslèvre releva la tête, et s'adressant résolument au visage, avec la volonté de l'obliger à redevenir pareil à n'importe quel autre :

— Excusez-moi, — dit-il, — si j'ai peine à saisir et ce que vous avez cherché en me rapprochant de votre mari et ce que vous désirez encore. Et d'abord, je vois hier Gustave entrer ici. C'est à peine si nous nous reconnaissons. Depuis combien d'années ne nous étions-nous pas rencontrés? Je ne m'aviserai pas d'en faire le compte. Pourtant, j'apprends qu'il vivait à Paris, comme moi, que s'il avait eu vraiment le désir de renouer, il aurait pu le faire. S'il vient donc, c'est qu'il désire profiter de ma situation ou de mon crédit et vous avouerez bien que cette pensée refroidit. N'importe! je l'accueille. Il s'agit de lui épargner la perte d'une place dont la modestie même me porte à supposer qu'elle est un gagne-pain nécessaire. Je m'empresse, j'obtiens ce qu'il désire, je cours le rassurer et je le trouve... où? installé confortablement dans un logis dont le traitement d'expéditionnaire doit à peine acquitter le loyer! La place n'était pas nécessaire : en être privé n'eût

pas été un cataclysme. Alors pourquoi est-il venu? Pourquoi, vous-même, me demandez-vous aujourd'hui de reprendre des liens qui auparavant comptaient si peu?

Il s'animait d'autant mieux que ces paroles âpres libéraient son âme d'une foule de pensées confuses venues depuis la veille, et comme il avait peur de ne pouvoir aller jusqu'au bout :

— Encore un mot, — poursuivit-il, — après quoi j'aurai achevé! Vous assurez que Gustave est venu poussé par vous et parce que vous comptiez sur mon action... Une action de quelle sorte? Contre quelles influences s'agit-il de défendre votre mari? Le pourrais-je, l'ayant perdu de vue depuis l'âge d'homme? Mais je vais plus loin : admettons que je sois en état de m'orienter à travers de telles obscurités et décidé à vous accorder satisfaction : s'y prêterait-il? Qui m'assure qu'il ne trouverait pas inacceptable une irruption dans ses habitudes et qu'après de tels soins à m'éviter...

La phrase de M. Baslèvre s'interrompit, étonnée du chemin qu'elle avait pris.

— Non, madame, conclut-il, — et à moins d'éclaircissements que je ne vois pas, j'ai eu raison, hier soir, de préciser les situations. A ma place, beaucoup peut-être auraient montré moins de bonne volonté.

Il s'arrêta : toutefois, à mesure qu'il avait approché de la fin, sa voix était devenue trouble. Par une contradiction imprévue, c'était au moment où il affirmait avec le plus de force sa volonté de ne rien tenter pour Gustave qu'il avait

senti combien il désirait prolonger la discussion.

— Hélas ! — dit Claire, si bas qu'on aurait pu ne pas l'entendre, — vous êtes la raison...

Et il crut qu'elle allait se lever : la pensée que dans un instant le visage aurait disparu l'étreignit.

— La raison ? il est possible, mais je l'ignore : pour en juger, il faudrait commencer par répondre à mes questions !

Le visage s'éteignit.

— Comment répondre puisqu'il faudrait aussi éclaircir ce que j'aurais peine à m'expliquer, à moi-même ! Tout au plus puis-je préciser certains doutes au sujet de mon mari... Non pour changer votre décision, mais parce que, tel qu'il est, Gustave vaut mieux que les apparences... S'il a paru vous oublier, c'était timidité, légèreté surtout : cependant, il parlait de vous et souvent. C'est même à travers ce qu'il en disait que j'ai conçu le désir de recourir à vous... La légèreté ! voilà son mal : sans elle, tiendrais-je à l'humble situation que vous nous avez sauvée ? Il l'accepte parce qu'elle lui donne peu de travail : mais, moi, j'y vois bien autre chose ! Songez que grâce à elle, tous les jours, je sens Gustave à l'abri de lui-même et des aventures pendant quelques heures !... Ah ! n'eussiez-vous fait que me garder cette quiétude, vous m'auriez déjà rendu un service... inoubliable ! Hier, je n'ai pas voulu le dire, car il était là : aujourd'hui, du moins, vous l'aurez su... Quant au reste... j'abusais, je le sens : je m'en excuse, et je n'insiste pas.

Cette fois, plus de doute, elle partait.

D'un geste irréfléchi, M. Baslèvre ouvrit ses bras croisés :

— Attendez ! — s'écria-t-il.

Et tandis qu'obéissante elle retombait sur le siège, il la regarda de nouveau, ne comprenant pas plus l'élan auquel il venait de céder que sa frayeur devant un départ inévitable.

Il reprit ensuite, peut-être pour lui-même :

— Alors, vous en êtes là de trouver votre seule sécurité dans une présence obligatoire au bureau ?

Voyant qu'elle se taisait, il se leva, et pensif se mit à marcher à travers le bureau. Il commençait d'éprouver une gêne comme s'il avait été dans une certaine mesure responsable de la situation avouée par le silence de Claire ; sans bien s'en rendre compte, il aurait aimé aussi en obtenir la confidence entière.

— Ce qui me surprend, — reprit-il soudain, — c'est que Gustave ait pu s'astreindre à une besogne régulière. Jeune, il paraissait instable par destination. Pour obtenir un tel changement, il a fallu que votre influence sur lui fût grande !...

— Ou des nécessités d'argent, dit Claire doucement.

— Le père Gros passait pour riche.

— Il passait... — dit encore Claire.

— Il ne l'était pas ?

— Non.

M. Baslèvre eut un rire sardonique.

— Voilà qui explique la littérature ! Gustave en faisait-il déjà quand vous l'avez épousé ?... Quelle littérature d'ailleurs ? — poursuivit M. Baslèvre

avec un subit désir de rabaisser Gustave, — personne ne la connaît.

— Personne... — répéta Claire comme un écho.

M. Baslèvre fit un nouveau tour dans la pièce, puis brusquement vint s'asseoir sur un deuxième fauteuil voisin de celui qu'occupait Claire.

— Mais enfin, — demanda-t-il, — où l'avez-vous rencontré? Vous n'êtes pas de son pays; du moins, vous n'en avez ni le type, ni l'accent. Vous paraissez aussi tellement différente de lui!

Elle se tut encore : seul, son regard s'était levé, inquiet d'une interrogation que rien n'avait autorisée ni préparée.

M. Baslèvre comprit, se mordit les lèvres et quitta le fauteuil.

— Soit : je ne cherchais qu'à m'éclairer; il va de soi que je m'arrête, dès lors que vous me trouvez indiscret...

Il recommença ensuite sa promenade machinale. Il sentait bien que malgré lui, l'entretien venait de prendre une tournure anormale. Jamais, il n'avait témoigné de pareilles curiosités avec une femme.

Tout à coup, il tressaillit : Claire maintenant parlait.

— S'il suffit, pour vous satisfaire, d'un aveu qui n'en est d'ailleurs pas un, pourquoi me tairais-je? Il est exact que Gustave et moi sommes devenus très différents. Mes parents qui l'avaient pressenti s'opposaient à mon mariage. J'ai passé outre. On ne croit guère à l'expérience des parents, quand on est épris d'un être charmant, et qui vous aime... car il m'aimait...

Un instant, la phrase resta suspendue comme pour laisser au cabinet directorial le temps de s'accoutumer à ce mot qu'il n'avait jamais dû entendre. M. Baslèvre lui aussi s'arrêta. Claire poursuivit :

— ... Il m'aime encore... du moins je m'attache à le croire... il y a tant de manières d'aimer !...

M. Baslèvre secoua les épaules :

— Je ne les demande pas.

— Bref, après avoir rêvé d'un soutien, d'une volonté, d'une force, il s'est trouvé que je n'avais qu'un enfant — un grand enfant qu'on doit conduire, gronder parfois... Ne vous étonnez pas, après cela, que j'aie souhaité pour lui une amitié d'homme. Il y a aussi tant de choses devant lesquelles une femme demeure impuissante ou maladroite, tant de choses qu'un homme seul peut voir ou obtenir ! Mais où trouver celui-ci ? Je ne connais guère les amis actuels de Gustave. S'il en a, que valent-ils ?

Claire s'était tournée, peu à peu, vers M. Baslèvre devenu immobile. Il sentit les yeux clairs se poser sur lui.

— Et voilà pourquoi j'avais mis en vous mon espoir... oui, je l'y avais mis, non parce que vous êtes en mesure de nous protéger aux heures administratives difficiles, mais parce que j'avais imaginé que, pour arriver où vous en êtes, on a dû nécessairement pratiquer les routes droites ; de loin, vous m'apparaissiez comme le seul être auquel j'aurais pu confier, sans risque de raillerie, l'humble tâche qui me préoccupe. Oh ! je

le sais, rien de plus banal que mon cas : une femme qui prétend garder son mari et le garder un peu malgré lui, cela se voit tous les jours. La vie courante fait rencontrer bien d'autres désastres plus poignants que le mien. N'importe! chacun se préoccupe de son inquiétude comme si elle était unique, et depuis quelque temps, la mienne...

La phrase parut sombrer dans une plainte.

— La mienne est indicible...

Un sourd frémissement secoua M. Baslèvre : mais il resta muet. Comme au début, il était devenu incapable d'agir ou de parler : il ne pouvait plus être que le reflet du visage et l'écho d'une autre voix.

Jugeant que le silence gardé équivalait à une réponse, les yeux clairs se détournèrent.

— Il me semble que, sachant cela, vous pourrez mieux me pardonner ma première insistance. On a peine à accepter du premier coup la fin d'un long espoir. Je suis aussi de celles qui tiennent à ne jamais laisser d'ombre sur le chemin. Je n'aurais pu repartir en vous laissant un doute : je suis venue avant tout, pour mon mari...

— Parce que vous l'aimez... — interrompit M. Baslèvre obligé par une force intérieure à le lui faire répéter.

— Parce que vous aviez été son ami, il y a longtemps.

— Oh! rectifia encore M. Baslèvre malgré lui, — son camarade... rien de plus.

D'un mouvement doux, Claire s'était levée.

— Son camarade, si vous voulez... Le mot est indifférent, dès lors que ni lui ni moi, je vous le promets, ne comptons plus vous importuner...

Toujours immobile, M. Baslèvre la vit se diriger vers la porte. A mesure qu'elle en approchait, il sentait son cœur se glacer comme lorsqu'on passe du plein soleil à l'ombre de janvier.

Quelles pensées lui vinrent ensuite? Est-il même assuré qu'il pensa quelque chose? Car, depuis que le visage avait réapparu et sans qu'il eût seulement tenté de la discuter, sa résolution était prise. Seules la crainte du ridicule et une peur de son propre jugement avaient jusqu'alors fermé ses lèvres.

Déjà la main de Claire atteignait la serrure. Encore un instant et M. Baslèvre, toute sa vie, regrettera de n'avoir pas osé!

Alors, d'une voix méconnaissable, très basse :

— Pourquoi ne pas attendre ma réponse? — demanda-t-il. — C'est décidément après-demain dimanche, qui vous convient?

Une suprême hésitation suivit. Il acheva :

— Soit, j'irai.

Trois mots légers qui voltigent dans l'air, comme des flocons. Faut-il plus de trois mots pour contenir la destinée?

Un éclair illumina le visage.

— Ah! je savais bien qu'en plaçant en vous ma confiance...

Mais sans qu'on y eût touché, la porte s'ouvrait. L'huissier de nouveau entrait, un papier dans les doigts.

— Dimanche! — dit M. Baslèvre sans laisser finir la phrase.

— Dimanche, — répéta Claire.

Ils se saluèrent de loin, gravement. M. Baslèvre crut ensuite que la lumière s'éteignait. Le visage avait disparu.

— Qu'est-ce encore? — demanda-t-il à l'huissier d'une voix dure.

— Monsieur le directeur, c'est une autre dame...

— Ah! non, pour celle-là, je n'y suis pas!

L'huissier tendit son papier :

— Elle a donné un nom.

D'un coup d'œil, M. Baslèvre lut, tracé d'une main ferme et paisible : « Mademoiselle Fouille ».

— A la prochaine audience... la semaine prochaine...

— Elle assure...

— Qu'elle assure ce qu'elle voudra et qu'on me laisse en paix, seul surtout!

Au même moment, Claire traversait l'antichambre et passait devant mademoiselle Fouille. Croyant qu'on venait l'appeler, celle-ci leva la tête. Claire, de son côté, ne put s'empêcher de regarder celle qui la regardait. Elle aperçut un visage d'honnête professeur, insignifiant et doux; et comme elle était heureuse, comme le bonheur a besoin de se projeter au dehors, elle s'inclina et sourit. Mademoiselle Fouille en fit autant.

On ne mesure jamais la complexité de la vie. Qu'y a-t-il de commun entre deux êtres qui se croisent, par hasard, dans un couloir de ministère?

Claire disparut. L'huissier revint :

— Pas avant la prochaine audience... Lundi, si vous voulez...

— Mon Dieu! — soupira mademoiselle Fouille.

Elle avait chancelé. Cependant, elle ramassa son sac, son parapluie et toujours placide :

— C'est bien... je reviendrai.

Assis à son bureau, l'âme légère, sans se douter du drame silencieux qui se passait à côté, M. Baslèvre, à ce moment, reprenait un dossier :

« Le Président de la Chambre de Commerce d'Yvetot, à Monsieur le ministre du Commerce... »

Mais les mots dansaient; M. Baslèvre avait peine à les suivre. Il croyait simplement avoir interrompu son travail : il venait d'interrompre sa vie.

DEUXIÈME PARTIE

I

Il faut trembler à la pensée des drames inconnus qui passent sur un trottoir de Paris. La variété des visages n'en suggère qu'une image affaiblie. Encore, même impassible, un visage laisse-t-il filtrer des lueurs. On surprend des inquiétudes dans un sourire. Certains fronts semblent immuablement clairs et d'autres, sombres. Mais comment soupçonner les conséquences redoutables qu'entraîne le passage d'un être à une heure et en un point déterminés? L'entre-croisement humain a quelque chose de fatal et de puissant comme le remous de la mer. Vu de haut, il semble n'obéir qu'à des brises nonchalantes: qu'on pénètre en revanche dans un creux de la houle, on est épouvanté par le déchaînement de force et la puissance de destruction individuelle qu'il recèle.

Donc, autant de passants, autant de drames

peut-être insoupçonnables et destinés à ne jamais affleurer à la lumière. On coudoie des êtres martyrisés et on ne voit pas : on respire une atmosphère de mort et il ne paraît que de la vie.

Ceux qui croisèrent mademoiselle Fouille, à sa sortie du ministère, n'aperçurent ainsi qu'une femme à la démarche paisible et qui, d'une besogne régulière se rend à une autre, également régulière. Pourquoi, d'ailleurs, l'aurait-on regardée? Son chapeau, quoique décent, n'était pas à la mode. De même son manteau noir, sa robe brun foncé, ses gants, son sac. Elle n'était pas seulement correcte, mais neutre, rigoureusement neutre.

Si l'on se fût avisé de la suivre, au cours de la longue route qui sépare la rue de Grenelle de la rue de Béarn, l'impression serait restée pareille. Sa démarche, sans saccades ni hâte sensibles, affirmait l'existence unie : on avance de même, quand on n'a pas de temps à perdre, et qu'on n'attend ni ne recherche rien. Mademoiselle Fouille ne s'arrêtait jamais aux devantures des magasins, et s'occupait à peine des voitures aux traversées de rue. Une seule chose peut-être pouvait révéler en elle de l'impatience et c'était le mouvement machinal de sa main occupée sans cesse à enrouler autour d'un doigt le sautoir en jais qui retenait la montre : bien faible indice, en vérité.

A l'arrivée, elle trouva la concierge assise au pas de la porte et qui guettait son retour.

— Hé bien, — demanda madame Gerbois, — l'avez-vous vu?

Sans doute possible, il s'agissait de M. Justin.

— Non, dit mademoiselle Fouille avec simplicité, — il était, paraît-il, trop occupé.

Comme elle avait le teint jaune, on ne pouvait non plus savoir si à ce moment elle était plus pâle que d'ordinaire.

— Par exemple! — s'écria madame Gerbois, laissant tomber son ouvrage sur les genoux, — cela dépasse tout!

Que M. Justin n'eût pas tenu compte d'une recommandation qu'elle avait faite, lui paraissait une injure intolérable et personnelle.

— C'est très naturel, en somme, — dit encore mademoiselle Fouille.

— Mais du moment qu'il m'avait promis, à moi!... Serez-vous là, ce soir, quand il rentrera? — poursuivit madame Gerbois, avec énergie, — non, ce soir, il est capable de rentrer tard exprès!... demain matin, plutôt : alors, demain matin, huit heures et demie, comptez que ce sera lui qui viendra chez vous, ou nous verrons!

Ce « nous verrons » sonna comme un défi.

Mademoiselle Fouille, qui s'était reprise à tortiller son sautoir, fit un geste vague; elle avait l'air de se désintéresser tout à fait de ce qui surviendrait demain matin.

— La « petite » est-elle déjà montée? — demanda-t-elle ensuite.

La « petite » désignait toujours dans sa pensée l'élève de la prochaine leçon.

— Pas encore.

— Dieu merci! je me croyais en retard : on a beau ne pas perdre de temps, les distances sont longues. Merci, madame Gerbois.

Et elle gagna l'escalier, celui de M. Baslèvre; toutefois, elle ne le gravit pas jusqu'aux mansardes. Elle s'arrêtait, elle, au quatrième étage; en toutes choses, elle demeurait à la limite.

Bien qu'elle eût la clé dans sa poche, elle sonna. Une petite femme boiteuse et maussade vint ouvrir.

— C'est moi, — dit mademoiselle Fouille, — si je rentre à l'heure, j'y ai pris peine.

La sœur de mademoiselle Fouille s'éloigna sans répondre, en clopinant.

— Andréa! — rappela mademoiselle Fouille.

— Quoi?

— Tu ne me demandes pas d'où je viens?

Andréa secoua les épaules avec mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que cela me fait? Une nouvelle leçon à inscrire?

— Justement, je voulais te dire que je n'ai pas eu aujourd'hui ma chance habituelle : nous n'avons pu nous entendre.

— A quoi bon? je l'aurais bien vu!

Et Andréa repartit pour la cuisine, suivie d'un bruit de portes qui claquaient. Elle ne cessait pas d'être irritée à la pensée qu'elle seule tenait le ménage et que sa sœur, en la recueilllant, croyait lui avoir fait l'aumône.

Restée seule, mademoiselle Fouille, avant de passer au salon qui servait de salle de classe, retira son manteau d'un geste las, déposa son sac mais garda son chapeau. Un coup d'œil à la croisée lui permit ensuite d'apercevoir madame Gerbois réinstallée à la même place et une fillette

suivie de sa femme de chambre, en train de traverser la cour. Ainsi pas une minute pour reconnaître sa fatigue. Les vies bien réglées ne prévoient pas le luxe d'un repos. Le timbre retentit ; l'élève introduite, la leçon commença.

Mademoiselle Fouille enseignait tout, c'est-à-dire peu de choses, mais elle l'enseignait avec une patience à la hauteur des pires inattentions. Il y a également des êtres qu'on ne se représente pas en dehors de certaines occupations. Les élèves de mademoiselle Fouille l'imaginaient ainsi très bien aux prises avec une analyse logique, un devoir de style ou la règle d'intérêt ; en revanche, il leur eût été impossible de la concevoir attablée devant une dinde truffée ou, d'une manière générale, autrement que pressée par le temps et la leçon qui doit suivre. En fait, celles-ci étaient données tous les jours et à toutes les heures ; de même chaque élève, une fois installée, était en droit de se croire l'élève unique pour qui mademoiselle Fouille avait été spécialement créée. Il était arrivé que mademoiselle Fouille travaillât sa nuit entière pour terminer un cadeau préparé par une des « petites ». D'autres fois, elle offrait des gâteaux ou acceptait de faire des commissions, cela toujours avec un sourire placide et l'air de ne pouvoir agir d'une manière différente. A force d'être complaisante, elle avait fini par obtenir qu'on ne s'en aperçût pas. Un refus de service, de sa part, aurait blessé. On n'avait plus l'idée qu'elle pût vivre pour elle.

Il eût été incroyable que la « petite », ce jour-là, découvrît quelque chose d'anormal dans la

voix ou le geste de mademoiselle Fouille. Comme d'habitude, quand elle levait les yeux, elle aperçut le même visage attentif : quand elle les baissait, elle retrouva les mêmes mains longues et blanches qui étaient, en réalité, la seule particularité remarquable de l'extérieur de mademoiselle Fouille.

La leçon, commencée vers quatre heures et prolongée jusqu'à cinq, fut suivie d'une autre. Une troisième était prévue pour six heures et quart.

A six heures précises, mademoiselle Fouille arrêta l'explication commencée :

— Je crois que vous en avez assez pour aujourd'hui, — dit-elle, — nous reprendrons la prochaine fois.

Et elle congédia la « petite », remit son manteau, alla prendre à la cuisine un pot de fer-blanc.

— J'ai le temps de me rendre à la crémerie, — dit-elle, à Andréa qui somnolait sur une chaise, — cela me fera plaisir de respirer.

— Tu as donc bien peur que je ne m'en tire de travers !

— Tu te trompes, je t'épargne des étages et j'y gagne de respirer un peu.

— Reproche-moi maintenant de ne pas marcher comme tout le monde !

Mais mademoiselle Fouille trop loin pour entendre descendait déjà, tenant à la main son pot de fer-blanc comme auparavant son petit sac.

Au courant des habitudes, la concierge sourit à mademoiselle Fouille qui allait chercher le lait.

— Ne vous dépêchez pas, mademoiselle : si la petite arrive en avance, je saurai bien la faire attendre !

— Oui... oui... — dit mademoiselle Fouille.

Par bonheur, l'ombre tombait : sans cela, on aurait découvert, il eût été impossible de ne pas découvrir que ses lèvres tremblaient.

Puis, pareille à un nageur qui se jette à la mer, mademoiselle Fouille plongea dans la nuit du faubourg Saint-Antoine, se dirigeant vers la Bastille.

On ne la vit plus... Elle avait un quart d'heure devant elle : enfin, elle allait vivre !

Parvenue à l'angle de la gare de Vincennes, elle s'arrêta soudain. Au même instant un homme s'approcha d'elle.

— Ah ! — murmura mademoiselle Fouille, — je tremblais que tu ne fusses pas encore là : j'ai eu tant de peine à m'échapper, ce soir !

Pour toute réponse, l'homme s'empara de son bras et l'entraîna vers les arcades, là où l'obscurité ne permet guère que de distinguer des silhouettes et jamais un visage. Aurait-on d'ailleurs reconnu mademoiselle Fouille ? Une brusque langueur venait de détendre son corps. La tête penchée, elle se laissait diriger. Même sa voix, qu'on avait pu croire faite uniquement pour énoncer la règle des participes, avait changé : tout y passait, de la joie, de l'attente et jusqu'à de la crainte !

Elle reprit :

— Tu m'attendais depuis longtemps ?

Et une amante n'aurait pas mis dans ces mots

plus de passion, une mère plus de protection jalouse.

L'homme haussa les épaules :

— Ne t'en occupe pas : te voici, c'est l'essentiel.

— A quoi pensais-tu en me voyant tarder ?

— A toi.

— Comme autrefois ?

— Comme toujours.

Le ton de l'homme respirait, lui, une nonchalance bon enfant. A cause de cela, peut-être, on avait l'impression que tout ce qu'il disait n'était prononcé que du bout des lèvres.

— Si c'était vrai ! — murmura mademoiselle Fouille.

— Pourquoi ne le serait-ce pas ?... Alors encore pressée ?

— Aujourd'hui surtout.

— Peut-on savoir ce qui t'occupe ainsi ?

— Toi.

— Uniquement ?

Mademoiselle Fouille soupira :

— Hélas ! si jamais l'un des deux devait douter de l'autre !...

L'homme, d'un geste insouciant, parut écarter le reproche qui menaçait de venir.

— Allons ! pour un soir que je m'efforce d'être gentil et puisque tes minutes sont comptées, ne les perdons pas au petit jeu des querelles. As-tu reçu ma lettre ?

— Quelle lettre ?

— Celle où je disais que, grâce à ma déveine, j'aurais besoin...

— Oh ! déjà parler de cela !

— Mais c'est toi-même qui déclares être pressée !

— Ne te retrouverai-je donc jamais vraiment pour moi ?... On dirait, chaque fois, que tu as peur et que je pourrais te refuser cet argent auquel je ne tiens pas, qu'on gagne, qu'on perd, qu'on trouve toujours enfin ! L'argent !... Dieu bon ! C'est tout au plus une chose qui roule et qui salit quond on la touche...

Brusquement, le ton de mademoiselle Fouille était devenu farouche. L'homme eut un rire léger.

— Hélas ! que ne compte-t-il aussi peu pour moi, j'aurais moins de plaisir à le risquer.

— Ne me rappelle pas la tare de ton âme, — interrompit encore mademoiselle Fouille, — tu sais bien que dès qu'elle paraît, j'ai envie de te fuir !

L'homme obéit et se tut.

Plus frappée par ce silence que par des mots violents, mademoiselle Fouille reprit, découragée :

— Alors, tu as encore perdu ?... Dire que j'ai pu avoir, que j'ai encore parfois l'illusion que tes promesses sont autre chose qu'un moyen de m'attendrir !

L'homme secoua les épaules ;

— Si tu avais lu ma lettre, tu y aurais vu pourtant que je ne cherche qu'à guérir.

— Etrange manière... en recommençant !...

— Guérir... un mot stupide, d'ailleurs !

L'homme, de nouveau, ressaisit le bras qui l'avait abandonné.

— D'abord, un malade cherche toujours à guérir, cela va de soi, — poursuivit-il d'une voix

gaie. — Est-ce sa faute s'il n'y arrive pas ? Guérit-on d'un désir, qui est aussi une maladie ? T'es-tu seulement guérie de nous aimer ? Rappelle-toi le début : une rencontre... on s'était plu, on croyait ne se plaire que pour un jour, et il y a six ans de cela !... En six ans, combien de fois n'auras-tu pas souhaité de toute ton âme me quitter parce que je jouais... mais tu es là !... De même pour moi : crois-tu que je ne t'en aie pas voulu, oh ! souvent ! d'être devenue mon banquier et de me sauver pour le moins trois fois l'an ? J'ai beau rendre, dès que j'en ai le moyen : rien que pour ne pas être ton obligé, j'ai eu des fringales de fuite : cependant me voici, recommençant comme tu dis... Il est vrai qu'aujourd'hui aussi j'ai l'excuse d'un danger... d'un vrai...

La voix, tout à coup venait de changer, grosse d'une inquiétude qui ne se dissimulait pas.

Mademoiselle Fouille, raidie contre le frisson qui l'avait secouée aux derniers mots, murmura :

— Tu veux sans doute me faire peur... mais non, n'explique rien, cela vaut mieux. Apprends plutôt où j'en suis... L'argent dont tu parlais dans la lettre, tu l'auras, c'est entendu... seulement, pas tout de suite... tu ne me fixais d'ailleurs aucun délai... et puis, il s'agit d'une vraie somme... Je n'en ai jamais eu autant chez moi... Alors, naturellement, j'ai besoin de quelques jours, le temps de me procurer...

Il eut une exclamation étouffée :

— C'est que je n'ai pas celui d'attendre !...

Et comme elle semblait ne pas comprendre :

— J'ai parlé d'une nécessité... urgente. On

m'avait donné une somme à garder: on me la demande et... je ne l'ai plus.

Un cri l'interrompit:

— Volé! tu aurais volé!

— Ah! non! tu as des mots!... n'ajoutons rien à ce qui est déjà de trop, je le reconnais. Emprunt suffit. Imagine qu'on t'apporte le tuyau sûr, immanquable, unique, et, devant toi, au fond d'un tiroir, des billets n'ayant autre métier que de dormir... Imagine encore que, ce jour-là précisément, on ait rêvé d'un voyage... oui... d'un grand voyage au soleil, ensemble... Je me disais... Mais à quoi bon le détail? j'avais devant moi du bonheur; j'étais sûr de gagner; quant aux billets, je n'y touchais même pas; il suffisait qu'ils continuassent de rester ou ils étaient... Enfin, on ne calcule pas tout! On croit toujours que cela ira... Et patatras, une pluie qui détrempe la piste, la déveine, l'imprévu... Bref, des imprudences, de la légèreté, jamais ce que tu prétends! Il aurait fallu, pour cela, ne vouloir pas rendre, et je le voulais, je le veux si bien que je t'ai écrit aussitôt pour me sortir de l'impasse!...

— Mon Dieu! Mon Dieu! — répétait mademoiselle Fouille écrasée.

Puis voyant qu'il s'arrêtait:

— Si je savais au moins que c'est un mensonge imaginé pour m'attendrir!

L'homme encore se rapprocha d'elle, comme pour l'envelopper tout entière:

— Je ne mens pas. Je répète que j'avais envie de t'emmener je ne sais où. Ah! se retrouver seuls, tous les deux, fût-ce une semaine, avec l'illusion

de jadis et les âmes d'autrefois !... Rien que d'y songer...

— Taïs-toi ! — dit encore mademoiselle Fouille, — je ne veux plus penser à autrefois et ce que tu prononces achève de l'effacer.

Décontenancé, l'homme parut attendre qu'elle poursuivît : voyant que rien ne suivait, lentement, il diminua son approche, abandonna ensuite le bras de mademoiselle Fouille.

— Soit, — fit-il, — je pensais bien que, si tu en avais assez, ce serait aujourd'hui le jour propice...

Ils s'étaient arrêtés au pied d'un reverbère : mais tournant le dos à la lumière ils ne pouvaient apercevoir, comme ils l'auraient souhaité, les émotions diverses qui balayaient leurs visages. Par contre, leurs ombres inégales, jetées sur le trottoir, avaient l'air de s'étreindre à la minute même où ils parlaient de se quitter.

— Pourrais-je t'abandonner, — soupira enfin mademoiselle Fouille avec un geste las, — puisque, t'ayant écouté, je n'ai pas pris la fuite avec horreur...

— Alors ?

— Alors, te sauver, de nouveau... jusqu'à ce que tu te perdes tout à fait et que j'en meure !

Elle frissonnait ; en même temps sa boîte à lait, rencontrant le sautoir de jais, produisait un petit son argentin : accompagnement ridicule de ces paroles tragiques.

Elle poursuivit, autant pour elle-même que pour lui :

— Cette fois, d'ailleurs, je n'ai plus qu'un espoir, et si mince !... Baslèvre...

Ce fut au tour de l'homme de tressaillir :

— Quel nom dis-tu?

— En ai-je prononcé un?

— Tu parles d'un Baslèvre.

— Qu'importe !

— J'ai rencontré jadis un homme qui s'appelait ainsi.

— Il peut en exister plusieurs.

— Celui-là était fonctionnaire et je ne veux pas... je te défends de lui parler de nous.

— Pourquoi?

— J'ai mes raisons.

— Lesquelles ?

L'homme baissa la tête sans répondre. Mademoiselle Fouille acheva, résolue :

— Entre une défense que rien n'explique et la nécessité où je suis d'empêcher que tu ne sois perdu d'honneur, je n'hésite pas.

— C'est donc le même?

— Il est possible.

— Henriette, si tu recours à lui, je ne te reverrai de ma vie !

— Te reverrai-je plus si tu ne peux restituer?

— Henriette !

Mais approchant de lui, elle venait de l'obliger à se tourner vers la lumière. Enfin ! elle pouvait donc découvrir la face de l'homme, défier ses yeux de colère, et d'une voix basse, à peine distincte, sauf pour lui :

— Assez! je ferai comme il me plaît! j'ai bien le droit, je pense, d'emprunter en mon nom, pour mes besoins, et où je veux... Après cela, séparons-nous : il est temps, l'heure est dépassée,

regarde, je l'ai même oubliée... Ah ! ne crois pas non plus que je m'illusionne, ni sur l'un, ni sur l'autre ! Je suis une misérable entre les mains d'un misérable : voilà... nous sommes deux misérables... Va-t en !... Je prétends te sauver et je suis incapable de me sauver moi-même : je devrais ne jamais te revoir et je te reverrai encore... Va-t'en !... pas d'adieux... quittons-nous ce soir, comme des êtres qui ne se connaissent ni passé commun, ni joies intimes... Pauvres joies écourtées !... long passé qui les paie !... je ne sais plus pourquoi j'en parle, et c'est ainsi toutes les fois...

Elle n'acheva pas. De nouveau, l'homme l'avait ressaisie, l'enveloppait d'une étreinte puissante :

— Folle ! folle qui se plaint de nous aimer ! Comme si on pouvait y renoncer ! Comme si nous aimer ne valait pas les reproches, nos disputes, tes remords, les miens et jusqu'aux risques contre lesquels tu te révoltes ! Allons ! Ose reconnaître que si j'étais pareil à toi, tu aurais passé sans même me regarder : au contraire, je suis un joueur, une cervelle que le vent tourne au gré de sa moindre fantaisie, enfin le contraire de ce que tu es, et nous ne cesserons pas de rester deux amants aussi fous que tu les prétends misérables ! Ne regrette pas non plus de passer par-dessus les conventions qui règlent tes heures ordinaires ! les nôtres, pour être belles, ont besoin d'échapper à la loi, à la sécurité, à tout ce lot mélancolique dont s encombrent les gens qui ont prétendu faire de la tendresse une pitance, et du plaisir un péché ! Surtout, ne crois pas que je ne te donne que du chagrin : je te procure au moins la joie de me

gronder, tout en sachant que cela ne rime à rien et que nous nous retrouverons le lendemain avec les mêmes plaintes et le même bonheur à les sortir. Pas d'adieu, disais-tu : voilà le mien !

Hardi, il plaqua ses lèvres sur la bouche de mademoiselle Fouille. Elle ne se défendit pas. Même, malgré elle, elle tendait le visage encore plus, à mesure que son corps redevenait brusquement une chair d'amante. Comme il avait dit vrai ! Comme ce baiser la payait ! Elle aurait souhaité mourir de sa morsure.

— Et maintenant, va... tu ne me lâches pas : c'est moi qui te laisse. Rentre dans ta petite vie honnête, avec ta boîte à lait,... et puis, à bientôt, demain peut-être, à la même heure...

Elle écoutait toujours sans bouger, inondée par une langueur imprévue qui supprimait jusqu'à la notion du temps.

— C'est cela, — murmura-t-elle, — demain, ici encore...

Il dit :

— Non, pas ici !...

Elle comprit, ne répondit que par un signe de tête. Déjà, il s'éloignait dans la direction de Reuilly. Elle le suivait des yeux, incapable de s'en détacher tant qu'il resterait visible à travers l'ombre. Enfin, il disparut. Alors, seulement, elle s'aperçut que sa voilette était relevée. D'un geste effrayé elle l'abattit sur le menton, et partit à son tour.

— Ah ! — dit la concierge, voyant paraître mademoiselle Fouille, — j'ai cru que vous aviez eu un accident. La petite est en haut depuis déjà longtemps.

Cependant malgré son retard, mademoiselle Fouille ne montrait aucune hâte à traverser la cour.

Tout entière à sa rancune contre M. Justin, la concierge reprit :

— Demain matin, ne vous oubliez pas au lit, comme ce soir à la crémerie, car *il* viendra, ou j'y perdrai mon nom !

— Tant mieux, — répondit mademoiselle Fouille d'un air détaché — bien que ce ne soit pas si nécessaire que vous le croyez.

Et cette fois, il parut qu'elle n'avait plus envie de rester.

Cinq minutes plus tard, installée près de la petite, elle recommençait :

— L'accord dépend de la place du complément d'objet direct. Exemple : Quelles bonnes cerises aurons-nous...

Elle parlait comme d'habitude. Elle avait l'air de ne pouvoir imaginer que cet accord avec des compléments. Elle avait surtout l'air d'une âme morte. C'est qu'aussi, rentrée dans son existence normale, elle avait cessé de vivre.

II

Le même soir, la maison du 16 de la rue de Béarn eut une façon de s'endormir dont un observateur attentif n'aurait pas manqué d'être frappé.

Il est curieux que les maisons de Paris attendent de préférence la nuit pour prendre une individualité précise : on dirait que, lasses d'avoir joué leur personnage mondain et grâce à l'éclairage, elles quittent le masque. Telle apparaît alors commerçante économe, tous feux éteints ; telle autre, professionnelle de la fête, éclabousse le pavé de lueurs insolentes ; telle autre encore, ne laissant filtrer qu'une raie entre ses rideaux croisés, fait figure de dévote qui égrène un chapelet, les yeux mi-clos. On reconnaît aux seules heures d'allumage ou d'extinction les maisons de riches et les maisons de pauvres, celles où l'on épargne, et celles où l'on gâche. Au total, chacune révèle l'âme de ses habitants, tant est puissante la pénétration des choses par celui qui s'en sert.

De tous temps, le 16 de la rue de Béarn avait montré un visage de Janus. Côté cour, deux files

de lumières verticales, l'une pour l'escalier, l'autre pour les cuisines, y accusaient avec violence les lézardes des murs et la misère croissante des communs. Côté place, au contraire, jamais plus d'une fenêtre éclairée par étage, et aucune règle pour présider à son choix. Tant d'obscurité rompue par deux ou trois rectangles lumineux dispersés au hasard, accentuait là l'air de grandeur. De plus, à examiner ces clartés séparées, on était tenté de leur attribuer on ne sait quoi d'individuel et de solitaire. Une demeure, aussi dissemblable sur ses deux faces, semblait réservée à des êtres à double vie ou à des états d'exception.

Mais, ce soir-là, aux lignes générales immuables d'autres s'ajoutèrent qui auraient permis de pousser plus loin les inductions.

Côté cour, en effet, si les deux files verticales s'éteignirent à l'heure normale, c'est-à-dire un peu avant neuf heures, la loge du concierge resta obstinément illuminée jusqu'à dix heures : après quoi, madame Gerbois se plaignit à son mari de la dureté du métier. M. Justin se dérangeait; puisqu'il n'était pas encore rentré, il ne reviendrait plus avant minuit...

Ensuite, côté place, une seule fenêtre au quatrième resta visible. Toutefois elle brillait d'un éclat extraordinaire. Comment ne pas remarquer que, pareille à un phare, elle illuminait une partie du square, mettant à la crête des arbres une buée phosphorescente? Comment surtout ne pas se demander quelles âmes veillaient là, vierges folles ou vierges sages? Cependant, si l'on avait pu voir, on n'aurait découvert que mademoiselle Fouille

en train de ravauder un bas et, près d'elle, Andréa lisant un feuilleton. Évadées du travail quotidien, les deux sœurs se reposaient enfin, sans parler. On n'est jamais plus loin que sous le cercle d'une lampe.

J'ai dit qu'après dix heures la seule fenêtre du quatrième était restée visible, marquant ainsi un premier groupe dans la maison. Plus tard encore, et vers minuit, une luciole parut en haut du toit : M. Baslèvre, après avoir présidé le dîner de l'Association des surnuméraires hors cadres, rentrait.

Aussitôt, il devint impossible de séparer sur la façade les deux lueurs qui l'animaient et bien qu'entre elles tout fût contraste : la plus faible, hissée vers le ciel avec des allures de feu follet qui danse, se déplace, va s'éteindre, renaît — M. Baslèvre, un bougeoir à la main, allait et venait, sous couleur de ranger son habit ou de chercher son vêtement de nuit — l'autre, au contraire, dardant une clarté fixe qu'aucune ombre ne traversait, et suggérant l'attente, l'immobilité dans la fièvre. Nulle manière non plus, pour une maison, d'exprimer mieux qu'elle abrite des existences déjà liées ou destinées à se rejoindre.

Au bout d'un quart d'heure environ, il parut que quelque chose d'important disparaissait sur la place : ce n'était qu'une petite flamme, là-haut, en un point des toits qu'on n'aurait même pas su retrouver. M. Baslèvre, une fois couché, venait de souffler sa bougie.

Un instant après et comme si elle n'avait attendu que cela, la fenêtre du quatrième s'obscurcit. Toutefois, pas d'un seul coup : on vit d'abord une

grande lueur suivie de soubresauts, puis deux points clairs — les deux sœurs avaient dû prendre leurs trotteuses. Ensuite, la maison rentra dans l'ombre, ayant tout dit : mais qui songe à écouter ce que dit une maison, la nuit, en s'endormant?...

Les heures coulèrent, l'aube parut. Ainsi que l'avaient annoncé les lumières, les vies qu'elles éclairaient depuis si longtemps n'avaient plus qu'à affronter leurs mystères : et cela se fit de la manière la plus simple, si simple en vérité qu'on s'étonne qu'il ait fallu pour cela attendre près de vingt ans!

En général, l'heure de la toilette était pour M. Baslèvre celle des réflexions, agréables ou moroses, destinées à soupeser les actes de la veille et les projets du jour. Donc, au matin, s'étant levé, sa première pensée fut la suivante :

« Aujourd'hui, samedi... »

Il voulait dire par là que le lendemain il reverrait le visage : mais il ne l'aurait pas formulé. A partir de la minute où madame Gros avait disparu de son cabinet, non seulement il s'était interdit de s'occuper d'elle, mais il avait détourné son imagination de toute perspective de revoir. Il avait accepté de dîner chez Gustave : ceci fait, il y avait là chose réglée sur laquelle on n'a pas à revenir, du moins jusqu'à l'échéance.

Si M. Baslèvre écartait le souvenir du visage, par contre, le seul fait de l'avoir reçu et écouté avait changé ses dispositions habituelles en lui communiquant une sorte de bienveillance générale à l'égard de la vie et de lui-même. C'est ainsi

que, depuis la veille, il s'admirait d'avoir accepté de jouer un rôle bienfaisant dans le cours du ménage Gros. Son dévouement, bien qu'il ne fût encore qu'une intention, le haussait à ses propres yeux. Pour un peu, il aurait admis de l'étendre à l'ensemble de l'humanité et, par exemple, à l'inconnue qui répondait au nom de mademoiselle Fouille.

Pourquoi mademoiselle Fouille, plutôt que le secrétaire de la direction, ou n'importe quel employé du bureau? A cela, une seule réponse. Supprimez la venue de mademoiselle Fouille au ministère, madame Gros ne serait jamais entrée. Penser à l'une menait d'office à l'autre. Ainsi tel qui craint le vertige en montant dans une tour, s'obstine à regarder l'horizon : mais l'horizon s'élargit et le vertige reste.

Les mains dans la cuvette, M. Baslèvre murmura :

— Pauvre mademoiselle Fouille ! mon renvoi l'a peut-être désolée...

Cependant qu'au fond de lui, une voix répondait :

— Sans mademoiselle Fouille, l'aurais-je revue?...

Tandis qu'il mettait son faux-col, hanté vraiment par ce nom qu'il n'avait jamais tant prononcé de sa vie, il recommença :

— Lorsque mademoiselle Fouille reviendra, si elle revient, je tâcherai...

Mais il s'interrompit :

— Pourquoi m'en tourmenter, puisque je ne la connais pas?

Il s'efforça ensuite d'examiner ce qu'il devait faire dans la journée :

— Bon! rien que d'ordinaire...

Car tout paraît ordinaire dès que le souci dominant n'y est plus mêlé.

Et, paré de pied en cape, il gagna l'escalier d'un pas allègre.

Or, sur le palier du quatrième, madame Gerbois attendait, son balai à la main.

M. Baslèvre allait passer, non sans la gratifier d'un sourire amène, quand il s'entendit interpeller d'un ton plein de sévérité :

— Si monsieur avait une minute, je montais pour parler à monsieur.

Etonné, quoique toujours bienveillant — le monde lui apparaissait décidément sous des couleurs nouvelles — M. Baslèvre répliqua, tout en continuant de descendre :

— Dites vite, madame Gerbois, je vous écoute.

— Mademoiselle Fouille...

— Ah! oui, elle s'est présentée hier et j'avais donné des instructions à son sujet, mais vous n'ignorez pas, madame Gerbois, qu'un directeur n'est pas maître de son temps.

Il parlait d'un ton léger, sans remarquer que le balai venait de barrer la route.

— Mademoiselle Fouille, — reprit madame Gerbois, — attend monsieur : si donc monsieur veut bien, je vais annoncer qu'il est là.

Cette fois, M. Baslèvre fit un pas en arrière, abasourdi.

— Que me racontez-vous! Je ne peux croire...

— Monsieur doit croire que si mademoiselle

Fouille s'est adressée à moi, c'est qu'elle ne pouvait attendre.

— Attendre quoi?

— Cela... mademoiselle Fouille vous l'exposera elle-même.

Pleine d'autorité, madame Gerbois appuyait en même temps sur le timbre.

— C'est monsieur Justin, — dit-elle à mademoiselle Fouille, apparue au premier coup de la sonnerie ; — maintenant, vous n'avez plus qu'à vous arranger ensemble.

Et les bras croisés par-dessus son balai, elle contempla son œuvre.

Effaré, M. Baslèvre balbutia :

— En vérité, mademoiselle, je ne suppose pas qu'à pareille heure...

— Oh! monsieur, l'heure est indifférente : je vous supplie d'entrer. Je ne vous retiendrai pas longuement.

« Ainsi, songeait M. Baslèvre, c'est là mademoiselle Fouille. »

Son expression si paisible le rassurait. Tout au plus devait-elle souhaiter un renseignement ou peut-être recommander un employé de province.

— Soit, — murmura-t-il résigné, — mais je n'ai qu'une seconde...

— Permettez que je vous montre la route...

Et, l'un suivant l'autre, ils pénétrèrent dans le temple des participes.

Quant à madame Gerbois, gardien fidèle des promesses accomplies, elle commença de balayer le palier avec la joie sereine d'avoir rétabli l'ordre dans l'univers; son autorité dûment sauve-

gardée, elle laissait à la Providence le soin de conduire le reste.

Face à face, M. Baslèvre et mademoiselle Fouille s'installèrent aux deux coins de la cheminée, mademoiselle Fouille à contre-jour, M. Baslèvre, au contraire, en pleine lumière. Un examen suivit où ils ne dissimulaient pas leur curiosité réciproque : entre inconnus qui s'abordent, la politesse se libère aisément des pudeurs inutiles.

Si peu visible que fût mademoiselle Fouille, l'impression première de sécurité qu'avait ressentie M. Baslèvre s'en trouva fortifiée.

« Elle se tient comme une dévote, songeait-il : on dirait une enfant de Marie... c'est une pauvre fille... »

Mais en même temps il s'aperçut que, s'il exprimait ainsi une opinion précise sur mademoiselle Fouille, cela tenait à ce qu'il la comparait à une autre. Désormais, il jugeait et n'agissait déjà plus que par rapport au visage.

Pareillement, à peine M. Baslèvre installé devant elle, mademoiselle Fouille venait d'oublier la difficulté de l'entretien. Transportée en rêve sur un trottoir, près de la gare de Vincennes, elle entendait une voix impérieuse jeter :

« — Je te défends de le connaître! »

Pourquoi ne devait-on pas recourir à cet homme qui avait pu habiter vingt ans sous le même toit sans une indiscrétion ou une rencontre? Quel risque apportait sa présence?

On ne saurait trop peser sur de tels mouvements d'âme : ils marquent la fatalité d'un sentiment exclusif, passé ou non dans le conscient. Encore

une fois, en s'abordant, l'un et l'autre étaient en droit de se croire séparés par un abîme d'intérêts ou de mode de vivre : une minute ne s'était pas écoulée qu'ils communiaient dans les mêmes pensées, allaient aussi obéir au même moteur souverain!

Désireux de ne pas attendre outre mesure, M. Baslèvre dit sans autre préambule :

— C'est sans doute d'une difficulté administrative que vous désirez m'entretenir?

Mademoiselle Fouille sourit d'un air contraint :

— Pas précisément, monsieur. Ce n'est, d'ailleurs, pas au fonctionnaire haut placé que je prétends m'adresser, mais à mon voisin... de longue date...

— Aurais-je, sans le vouloir, apporté dans votre appartement un trouble qui vous importune? — se récria M. Baslèvre, surpris.

— Non, la demande qui m'intéresse est de nature très différente, et telle, qu'au moment de la formuler, vous me voyez hésiter.

Comme elle continuait de sourire, M. Baslèvre, à mille lieues de ce qui devait suivre, sourit aussi.

— Rassemblez votre courage, mademoiselle, et si vous le voulez bien, passons au fait, car, je l'ai dit, mon temps est compté.

— Je vais essayer, monsieur...

Mademoiselle Fouille soupira, mais sa voix demeurait unie. Si Andréa s'était avisée d'écouter derrière la porte, elle aurait pu croire que sa sœur donnait une leçon.

— Avant tout, permettez-moi de rappeler que j'habite la maison depuis vingt ans environ...

— Et moi, depuis trente-deux, — interrompit M. Baslèvre.

— Oui, vous et moi, sommes les plus anciens locataires. C'est dire que le propriétaire et, d'une manière générale, tous mes élèves — j'en ai eu beaucoup, de tout temps — pourraient vous témoigner de mon honorabilité...

— Oh! — interrompit encore M. Baslèvre, — je n'en ai jamais douté!

— Vous ne me laissez pas achever : j'entends qu'après enquête, vous seriez assuré que, quels qu'aient été mes engagements, j'y ai toujours fait honneur au jour fixé. C'est pourquoi...

Mademoiselle Fouille eut une suprême hésitation, puis acheva du même ton uni, où perçait toutefois un peu d'effort :

— ... C'est pourquoi, condamnée depuis hier à une brusque réalisation d'argent, j'ai pensé recourir à votre obligeance qui est grande, à ce qu'on m'a dit.

— Ah! — fit M. Baslèvre perdant son allégresse, — il s'agit d'un emprunt?

— En effet.

Et une imperceptible gêne, du coup, flotta dans l'air. De nouveau leurs pensées étaient reparties, convaincues qu'elles s'éloignaient, en réalité pour courir au même but. M. Baslèvre qui n'avait désiré jusqu'alors obliger personne se demandait soudain :

« Que penserait-*elle* si *elle* apprenait que j'accepte? »

Mademoiselle Fouille songeait :

« Comme je *l'*aime, pour en arriver là! »

— Mon Dieu, mademoiselle, — commença M. Baslèvre l'air incertain, — vous avouerez... vous me prenez au dépourvu...

Désireux de gagner du temps pour voir clair en lui-même, étonné surtout de ne pouvoir dire non tout de suite, il poursuivit :

— D'ailleurs, tout dépend de la somme... je ne vois pas enfin très bien comment il se fait que vous ayez pensé à moi de préférence aux nombreuses connaissances dont vous parliez.

— Je comprends, — murmura mademoiselle Fouille. — Aussi, avant de vous prononcer, souhaiterai-je que vous m'écoutiez jusqu'au bout.

Un léger enrouement rendait ses mots plus sourds, bien qu'elle continuât de s'exprimer sans émoi apparent; elle devait dicter ainsi aux petites.

— Sachez d'abord qu'il s'agit de deux mille francs et d'un délai court : un mois, à la rigueur, me suffirait. L'intérêt? à votre choix... La garantie?... hélas, peu de chose ou beaucoup, suivant l'angle sous lequel on regarde. Je n'ai, en effet, que mon travail et un effort dont le passé que je rappelais vous est garant... Alors pourquoi m'adresser à vous que je ne connais pas, plutôt qu'à l'une quelconque de mes familles d'élèves? Pour une raison fort simple : il me serait pénible — très pénible — de révéler à une personne au courant de ma parenté un... incident... douloureux... qui concerne celle-ci.

A mesure, M. Baslèvre s'efforçait de suivre, sans parvenir à réaliser ce qui arrivait. Plus il y songeait, plus il trouvait extraordinaire qu'une personne eût pensé à lui pour un service de ce

genre et que ce fût précisément mademoiselle Fouille.

— Devant vous, au contraire, — continuait celle-ci, — je n'hésite pas à livrer l'origine de ma détresse présente. Il va de soi que, personnellement, je n'ai pas de besoins. Je gagne toujours trop pour le train modeste que je mène. Si j'en suis à implorer votre secours, c'est que je dois sauver quelqu'un des miens...

— Sauver? — répéta M. Baslèvre.

— Imaginez qu'un de vos proches, un neveu, par exemple, un filleul, ou encore un être dont vous soyez responsable devant la vie, ait, dans une heure de folie, commis une indélicatesse et qu'il suffise, pour lui éviter un déshonneur mortel, de se procurer deux mille francs... Ah! ce sont là des cas où l'on perçoit vraiment que les réserves mondaines ne comptent plus! On sauterait n'importe quel fossé. Et cela vous explique, monsieur, que vous soyez ici à m'écouter, comme aussi l'immense espoir que j'ai mis en vous — que je connaissais à peine de nom.

— En effet, — approuva M. Baslèvre sans trop savoir ce qu'il prétendait affirmer par là, — dès lors qu'il s'agit de votre neveu...

— Je n'ai pas dit qu'il le fût, — interrompit mademoiselle Fouille comme malgré elle.

— Il ne l'est pas?... C'est dès lors un filleul?... un ami?...

Les yeux de mademoiselle Fouille vacillèrent. Pourquoi ces questions au lieu de la réponse attendue? Un éclair suffit pour révéler l'abîme proche. Tout à coup, elle se demandait : « Serait-

ce à lui qu'a été dérobé l'argent? Si l'on ne m'avait défendu de lui parler que pour éviter un énoncé de la somme, qui risque de tout trahir sous prétexte de tout sauver? »

Habitué enfin à l'obscurité, M. Baslèvre découvrait en même temps le trouble de mademoiselle Fouille. Il y a des associations d'idées qui surgissent à une minute donnée, sans qu'on sache pourquoi et s'imposent à l'esprit le moins ouvert : tout à coup, aussi, un propos de la concierge lui revenait qui, rapproché de ce trouble, précisait de quel homme le salut était sans doute en jeu.

On n'est jamais plus curieux du secret des autres que lorsqu'on commence à en avoir un soi-même. M. Baslèvre reprit donc :

— Me permettez-vous, en tous cas, une question ?

L'angoisse des yeux s'accrut.

— Etes-vous certaine que celui auquel vous portez tant d'intérêt en soit à sa première aventure ?

Les lèvres de mademoiselle Fouille eurent peine à prononcer la réponse :

— Je ne vois pas, — balbutia-t-elle, — en quoi ceci peut intéresser le sujet qui nous occupe...

— Rien de plus clair, cependant. Sans vouloir entrer dans vos confidences, mais usant du peu que vous m'avez dit, je me demande si le sacrifice que vous vous disposez à consentir en vaut la peine. Il y a des gens qu'on ne sauve pas, parce qu'ils sont incapables de le vouloir.

— Laissez-moi croire que je suis le meilleur juge de la cause, — fit encore mademoiselle Fouille avec un geste las.

— Ou le plus mauvais, puisqu'il s'agit d'un être que vous aimez... sans aucun doute?

Bien que le ton de M. Baslèvre restât détaché, son regard aigu ne quittait pas mademoiselle Fouille. Mais déjà celle-ci se reprenait et réunissant toutes ses forces pour paraître impassible, comme avant :

— On doit toujours aimer les siens, — murmura-t-elle. — C'est un devoir.

— Pas au point de leur donner inutilement sa vie.

— Alors, ce ne serait pas aimer...

La phrase tomba lourdement : on en sentait chaque syllabe chargée de souffrances acceptées ou subies.

— Possible, — répartit M. Baslèvre, — seulement l'étranger que je suis a le droit de penser qu'en se refusant à votre désir il vous garantirait de désillusions... supplémentaires.

Au mot de refus, mademoiselle Fouille avait joint les mains.

— Oh! monsieur, ne nous livrons pas à des discussions de morale sans issue. De grâce, répondez oui ou non à ma demande : le reste...

— Le reste est l'essentiel. Jurez-moi que celui qui vous tient à cœur n'a pas abusé de vous et je n'hésiterai plus à dire oui.

Les mains jointes eurent une sorte de crispation désespérée :

— Impossible! Comment le saurais-je?

— Pourtant, dans une famille...

— Ai-je parlé de famille?

— De qui, alors?

Subitement, en quelques phrases, l'objet précis de leur entretien venait de disparaître : ce n'était plus mademoiselle Fouille suppliant M. Baslèvre de consentir un prêt d'argent, mais M. Baslèvre qui s'efforçait de crocheter la conscience de mademoiselle Fouille!

Frémissante, celle-ci se leva :

— De qui?... mais, monsieur, ceci ne vous regarde plus! N'avez-vous pas entendu qu'il s'agit du déshonneur d'un être et que pour rien au monde je ne consentirais à livrer celui-ci à votre connaissance ou à vos soupçons? Admettons qu'il ne mérite pas mon effort, ni rien des sentiments que je lui porte : qu'est-ce que cela fait, je vous le demande! On ne donne pas pour les autres, que je sache : on donne pour soi, parce que donner est un plaisir et j'ai le droit, s'il me plaît, de ne pas me soucier qu'on m'en dise merci!

En achevant, elle avait tourné la tête; la lumière illumina son profil. Une seconde M. Baslèvre entrevit mademoiselle Fouille, la vraie! Sa bouche palpitait; ses yeux lançaient des flammes; large et plat, le front semblait s'être agrandi. Ah! il n'y avait plus trace de la locataire du 16, préposée à l'instruction des petites bourgeoises des alentours : seule une amante ici parlait de son amant!

Assuré d'avoir compris, M. Baslèvre s'inclina brusquement.

— Dès lors que vous en êtes là, mademoiselle, je ne veux rien ajouter. Quand vous faut-il l'argent?

Sans transition, il trouvait naturel de consentir le prêt demandé. D'ailleurs, il ne doutait pas

d'être remboursé et cela aidait à l'état de bienveillance universelle qui, depuis la veille, lui rendait la vie légère.

Mademoiselle Fouille eut peine à retenir un cri.

— En vérité — dit-elle, — aujourd'hui serait le mieux... s'il est possible. Bien entendu, je signerai les papiers qu'il faudra.

— Aujourd'hui, soit.

Et M. Baslèvre s'inclina une seconde fois, sans qu'on pût deviner si c'était ou non pour prendre congé.

— Est-ce bien tout ce que vous désiriez me demander? — reprit-il comme s'il avait souhaité entendre autre chose, peut-être mademoiselle Fouille parler d'amour.

— Tout, — répéta celle-ci, — car pour vous remercier du salut que je vous devrai, je ne trouverais pas les mots que je souhaite.

— Je ne sauve personne, pas même vous, — protesta M. Baslèvre avec un peu d'ironie.

Il voulait dire par là qu'elle perdrait cet argent, mais les mots qu'on prononce ont presque toujours un autre sens que celui que l'on prétend leur donner. Mademoiselle Fouille eut un frisson en écoutant ceux-là.

— Singulière occasion pour faire enfin connaissance, — dit encore M. Baslèvre quand il fut sur le palier.

— La vie est si complexe! — répliqua doucement mademoiselle Fouille pensive.

Et ce fut au tour de M. Baslèvre de ressentir une inquiétude fugitive. Il lui semblait avoir entendu cela, il ne savait plus où.

Quand il fut dans la rue, il se considéra avec étonnement.

« Pourquoi ai-je fait cela? » se demandait-il.

Un petit rire intérieur fusa ensuite en lui.

« Et c'est pour son amant, bien entendu... mais qui peut bien être l'amant de mademoiselle Fouille? »

Il cherchait : il trouvait curieux et parfaitement ridicule qu'un homme se fût contenté de mademoiselle Fouille.

« A tant faire que de choisir un visage... »

Il eut ensuite un éblouissement : il lui semblait qu'une lumière l'inondait, effaçant jusqu'au souvenir de l'intermède apporté par mademoiselle Fouille. Décidé cette fois à ne plus quitter M. Baslèvre, le visage venait de reparaître...

III

Si jusqu'au lendemain soir le visage reparu ne cessa point de l'escorter, du moins M. Baslèvre eut-il l'illusion de vaquer à des occupations normales sans aucun souci. Même l'envoi de l'argent à mademoiselle Fouille ne parvint pas à troubler sa sérénité. Il l'effectua comme il aurait signé un bordereau.

Par contre, l'heure venue de se rendre chez Gustave, tout changea et subitement il lui parut avec une évidence aveuglante qu'en acceptant de dîner, il avait accepté aussi une responsabilité morale qui le conduirait on ne savait où.

« A quoi me suis-je engagé? se demandait-il. Protéger Gustave est admirable : encore serait-il bon d'apprendre contre qui... »

En somme, que connaissait-il de son camarade de jadis? rien. Mais en soupçonnait-il plus sur le visage? Alors pourquoi la sensation d'attente qui grandissait en lui? Pourquoi surtout la certitude qu'il marchait vers des événements violents ou singuliers? Il est vrai qu'on n'aborde jamais une

phase de vie supposée décisive sans croire qu'elle devra s'accompagner de péripéties extraordinaires : après quoi, la réalité paraît et n'est jamais aussi pauvre en imprévu...

La soirée dont M. Baslèvre s'effrayait, fut ainsi la plus simple, la moins fertile en incidents que l'on pût imaginer : l'essentiel y demeura souterrain, moins fait de gestes que de résonances intérieures, de paroles prononcées que de mouvements inexprimés.

Et d'abord, M. Baslèvre eut la surprise de reconnaître que l'appartement de Gustave n'avait rien de la somptuosité qu'il y avait découverte à sa première venue. Le plus souvent, quand on revoit, les impressions s'estompent et gagnent en mesure. Le seul vrai luxe qui régnât ne tenait ni aux gravures de l'antichambre ni aux meubles du bureau, mais plutôt à une propreté méticuleuse, à un certain ordre naturel, à une harmonie secrète qui liait entre elles les choses et les murailles.

Si, d'autre part, M. Baslèvre avait nourri quelque inquiétude au sujet de l'accueil de Gustave, il put rapidement se rassurer. Quand, introduit cette fois par une femme de ménage, il pénétra dans le cabinet de travail, Gustave, qui l'y attendait, avança les mains tendues, l'air peut-être un peu gouailleur, mais la voix bon enfant :

— Alors, — dit-il, — il n'y a pas eu de nouveau contre-ordre? Tu es rassuré sur la cuisine? Parfait. Qui mieux est, tu arrives à l'heure : toutes les vertus... Vieux, tu es admirable.

Et ce fut sa seule allusion à l'incident du refus.

— Que veux-tu? j'avais d'abord pensé... —

commençait déjà sottement M. Baslèvre, quand, par bonheur, Claire parut.

Ainsi les événements s'arrangent d'eux-mêmes et l'on ne sut jamais ce que M. Baslèvre avait pensé.

Songeant à Claire, M. Baslèvre avait enfin escompté une émotion violente, faite autant de complicité mystérieuse que de la joie de revoir le visage : il n'éprouva rien de plus que dans n'importe quelle réunion mondaine. A certaines heures, la vie prétend se reposer et ne récite que des phrases apprises. On s'attendait à du neuf, et c'est hier qui recommence...

Tel fut le début. Quand on passa dans la salle à manger, toutefois, M. Baslèvre ne put se défendre d'une étrange impression de bien-être.

Ramassé sous le cercle de la lampe, composé de porcelaines blanches sur une nappe blanche, le couvert donnait tout de suite envie de se serrer autour de la table pour parler ensuite à voix discrète. Au centre, dans un vase de verre, quatre roses rouges marquaient bien qu'il s'agissait d'une réunion inaccoutumée; mais, tendant leur col, elles aussi participaient à l'air général d'accueil, cependant que leur parfum, envolé par bouffées, se mêlait à l'odeur nette du parquet qu'on avait dû, le matin, passer à la cire.

Le repas commença.

Il est rare qu'entre convives ne se produise pas au moins un accord momentané qui efface leurs dissonances d'humeurs et leurs soucis. A peine assis, il parut de même qu'entre ces trois êtres, agités probablement par des pensées très diverses,

une fusion s'établissait. Pour chacun, il devenait naturel de se trouver là, bien que l'inverse eût été plus probable. M. Baslèvre avait cessé d'être directeur. Gustave se croyait peut-être revenu aux temps du père Gros. Claire, silencieuse, semblait heureuse.

— Comme on est bien ici! — dit tout de suite M. Baslèvre, obéissant à l'intimité qui s'imposait à lui.

Et la causerie commença, éparpillée d'abord, inconsistante, mais déjà s'orientant d'elle-même vers les seuls sujets communs qu'ils se connussent.

— Où loges-tu? — demandait Gustave.

— Oh! moi, je ne loge nulle part: un logis de vieux garçon n'existe point.

Claire reprenait :

— N'avez-vous pas au moins gardé une maison de famille à Limoges?

— Je ne vais plus à Limoges.

Elle insistait :

— Ce doit être bon, pourtant, de se sentir un coin natal, un vrai, avec des lignes, des couleurs qui ne sont qu'à lui. Quand on est de Paris, comme moi, on a l'impression de n'être de nulle part.

— Limoges aussi n'est qu'une petite ville.

Ils s'accordaient, Gustave et lui, à ne la point regretter. Cependant, que de choses elle leur rappelait! A sa suite, le passé venait d'entrer. Ils ne parlèrent plus que de lui.

Mystère des âmes. Gustave évoquait des farces d'écolier, des tours joués au père Gros, une pêche miraculeuse dans la Vienne, toutes aventures arri-

vées à bien d'autres; cependant, il les trouvait uniques. Un coude sur la table, M. Baslèvre revoyait aussi une maison — la sienne — une jeunesse — la sienne — un grand bonheur — toujours le sien... Quarante-huit heures auparavant, la seule pensée d'une telle évocation l'épouvantait : l'évocation était venue, et non seulement il ne ressentait aucun chagrin, mais se trouvait heureux. On eût dit que, parce que le visage était là — ce visage qu'il ne regardait même pas — les heures d'autrefois avaient perdu toute amertume.

Puis une fin de dîner sereine.

— Te rappelles-tu?...

Oui, M. Baslèvre se rappelait. En même temps, telle une éponge dont les pores s'imbibent, son cœur gonflait. A entendre parler de sa jeunesse, il redevenait jeune.

Tout à coup, une note discordante qui rompt le charme. Gustave, s'interrompant, a une exclamation singulière :

— Vois donc! Claire : à quoi pense-t-il pour que je retrouve sur sa bouche le petit pincement de jadis, et encore là, au coin de l'œil, la ride qui surgissait chaque fois qu'il avait envie de se donner en exemple?

Incroyable, en effet, que les années puissent bouffir les lèvres, blanchir les cheveux, saccager une peau, et n'arrivent pas à supprimer le rien qui est la marque d'un caractère : mais pourquoi Gustave a-t-il dit cela? serait-ce que depuis quelque temps le regard de Claire n'a pas quitté M. Baslèvre?

Ensuite un arrêt brusque, la sensation qu'une chose qui était venue s'en va pour ne plus revenir : le passé, peut-être, qui s'éloigne...

— A quoi je pense ? — dit enfin M. Baslèvre, légèrement interloqué, — mais... à toi, au hasard aussi qui nous a rapprochés.

— Il y en a de bons et de mauvais, — réplique Gustave d'un ton incertain, — pour être fixé, on doit attendre la fin de la course.

— Prétends-tu que cette fois...

— Oh ! je parle en général. D'ailleurs, tu ne te doutes pas de ceux auxquels je pense.

Et lâchant une bouffée de cigarette, tandis qu'il achève sa tasse de café :

— En attendant, ce soir, vieux, il faudra m'excuser si je vous laisse quelques instants. Ne pouvant prévoir que tu reviendrais sur tes premiers arrêts, j'avais accepté un rendez-vous... important... Oh ! rassure-toi, je serai de retour avant ton départ : le temps de régler un compte...

— Un compte... de littérature ? — réplique M. Baslèvre avec une involontaire ironie.

— Tout juste !

Et se levant :

— Admets, si tu y tiens, que, ne souhaitant pas ébruiter les services que je lui rends, elle me paye de préférence quand la nuit est venue.

Se moque-t-il ? Mais non, Claire doit être habituée à ces sorties étranges, puisqu'elle murmure :

— Aujourd'hui, cependant, n'aurais-tu pas dû remettre ?

— Aujourd'hui moins que jamais ! D'ailleurs, je suis tranquille !...

Ici une méchanceté à peine marquée, une de ces nuances qu'on ne saisira que plus tard, à la lueur des événements.

— ... Vous vous consolerez du tête-à-tête, en parlant de moi...

Déjà, il a gagné le seuil. Une seconde, M. Baslèvre a le temps encore d'apercevoir que son expression n'est plus la même. Il y a dans ses yeux un mélange indéfinissable d'inquiétude et de convoitise ; où donc M. Baslèvre a-t-il vu jadis des yeux pareils ? Mais à l'entrée, la porte bat, le pas saccadé qui ébranlait l'antichambre s'éteint brusquement, et détournant la tête, M. Baslèvre se rend compte qu'il est seul avec le visage... Le dîner était achevé.

Un long moment s'écoula. Immobiles à leur place, ils avaient l'air d'écouter, bien qu'il n'y eût plus de bruit dans la maison, ni même au dehors. La sortie momentanée de Gustave n'avait en soi rien de choquant : cependant, on eût dit qu'elle avait laissé derrière elle une gêne — la première de la soirée.

— Je crois, — dit Claire enfin, — que nous ferions bien de passer dans son bureau.

— Est-ce utile ?

Elle n'insista pas. Ce fut au tour de M. Baslèvre de demander, mais du bout des lèvres :

— Sort-il ainsi souvent, le soir ?

— Toujours le dimanche, parfois le jeudi... J'avais espéré, pourtant, qu'aujourd'hui...

— Bah ! comme il l'a dit, c'est moi qui ai eu le tort de me raviser trop tard.

De nouveau, ils se turent. Le simple fait d'avoir

prononcé quelques mots insignifiants semblait les avoir allégés. Il faut un certain temps pour passer d'un sentiment pénible à un autre très différent. La paix de la pièce agissait aussi sur eux, mais lentement. Ils étaient comme des dormeurs qui s'éveillent dans une chambre inconnue et dont les yeux vacillent, ne sachant s'ils rêvent.

M. Baslèvre reprit :

— Vos roses sentent bon.

Désireuse d'en offrir, Claire allongea la main vers l'une d'elles. Au contact de son doigt, un pétale tomba.

— Elles se fanent, — murmura-t-elle, sans oser y toucher plus.

Encore le silence... Il devenait très doux ; c'était maintenant une chaleur qui s'insinue dans l'âme.

M. Baslèvre s'appuya contre le dossier de sa chaise et dit soudain :

— Comment peut-on quitter un logis comme le vôtre ?

Il regardait le pétale, la nappe lumineuse, mais il n'osait pas se retourner vers le visage. Claire ne répondant pas, il poursuivit :

— Lui avez-vous dit que vous étiez venue au ministère ?

— Mais... cela va de soi.

— Et que je m'étais décidé seulement sur vos instances ?

Claire ne parut pas entendre. Du coup, il devina qu'elle avait gardé pour elle l'essentiel et, parce qu'il y aurait désormais entre eux une apparence de complicité, il sentit que l'intimité de l'heure venait de s'accroître.

— C'est bien, — fit-il, sans trop savoir pourquoi.

— Ce qui est bien, — répliqua Claire, — c'est que vous ayez compris qu'il a besoin de votre aide.

Elle paraissait ainsi décidée à ne plus parler que de Gustave.

— Où voyez-vous que je l'aie compris? — fit M. Baslèvre avec humeur.

D'un mouvement de tête, Claire désigna la place vide :

— Où va-t-il?

— Sa littérature... Il vient de vous le dire.

— Je ne le vois jamais écrire.

— Vous n'y croyez donc pas?

— Non.

— Alors?

— Alors j'ai peur...

Sans quitter le dossier de sa chaise, M. Baslèvre prit une cuillère à café et jouant avec elle, par contenance :

— Est-ce pour cela que, l'autre jour, vous parliez d'une angoisse... indicible?

Voyant qu'elle se taisait, et toujours avec l'air de s'adresser à quelque autre placé en face de lui :

— Je comprends qu'il vous répugne de montrer à un étranger des choses si secrètes. Cependant, n'avez-vous pas deviné que dès la première heure...

Sa phrase s'interrompit. Une écrasante timidité, d'avance, venait de donner aux mots qu'il voulait prononcer une dimension inusitée : il reculait devant eux, effaré.

Claire baissa la tête et rougit.

— En effet, — dit-elle, — je vous sais désireux de me porter secours, mais d'où vient que depuis ce soir j'ai aussi la certitude que votre secours arrive trop tard ? Ah ! qu'elles sont loin, nos années heureuses ! Que ne l'avez-vous connu alors ! Déjà léger, sans doute, mais si gai, avec des yeux si clairs, une vie transparente et si nette, une joie d'être ensemble qui s'étalait au moindre geste... Et puis, peu à peu, ou plutôt non, presque subitement, quelque chose a terni son regard, nos tête-à-tête, le simple bonheur qui était notre fortune ; et le mensonge a commencé. Quel ? je l'ignore. A certaines minutes, j'ai la conviction d'une tromperie affreuse, d'une seconde vie ailleurs dont je suis exclue. Ce n'est rien ; après tout, moi seule peux en souffrir. Autre chose, et mille fois pire, me fait trembler. Depuis qu'il prétend écrire, la pensée me hante que l'origine de nos ressources est devenue incertaine... Vous le voyez, je dis : incertaine : je n'ose aller au-delà... Mais pourquoi y a-t-il ici, à certains jours, beaucoup d'argent et, à d'autres, d'horribles inquiétudes ? Notre train est pareil, et Gustave semble tantôt prodigue, tantôt harcelé. Parfois, il me revient, mais comme d'un long voyage : on dirait alors qu'il me demande pardon et, en même temps, je sens n'être qu'un refuge momentané. Ensuite, tout recommence, la maison a l'air de se vider ; on y respire plus de solitude, presque une attente tragique... Ne croyez pas, d'ailleurs, que je m'y trompe : sans doute, je ne connais pas les raisons cachées, mais le reste... le reste... comme j'en suis sûre !

Tandis qu'elle parlait, elle n'avait pas cessé de considérer le pétale sur la nappe et, peut-être, par dessus lui, le bureau de Gustave, enseveli dans la pénombre autant que la vie de celui qui l'habitait.

M. Baslèvre, lui, paraissait ne plus écouter et, cependant, à mesure que les phrases tombaient, se demandait s'il éprouvait de la pitié ou du plaisir. Il aurait voulu plaindre Claire et il eût été mécontent qu'elle ne fût pas malheureuse.

— Je vous demande pardon... — acheva Claire, surprise de se livrer ainsi devant un inconnu.

— Il y a des heures, — commença M. Baslèvre, — où se confier à un ami soulage.

Et soudain la cuillère, avec laquelle il n'avait pas cessé de jouer, lui échappant des doigts, tomba entre leurs chaises.

Obéissant au même instinct, l'un et l'autre se penchèrent pour la ramasser. Leurs cheveux se frôlèrent. M. Baslèvre, le premier, trouva ce qu'ils cherchaient et se redressa : il était devenu un peu pâle.

— Pourquoi taire aussi ce que j'éprouve depuis quelques instants, — poursuivit-il avec un léger essoufflement dû sans doute à son geste trop rapide. — Depuis que j'étais entré dans cette salle, je croyais n'être venu que pour vous être agréable : mais, tout à l'heure, en vous écoutant, je regardais la table, et alors — en vérité la vie offre des coïncidences déconcertantes, — alors j'ai découvert que celle de notre salle à manger, quand j'étais enfant, avait le même ovale... Oui, elle était pareille... toute pareille... J'y étais installé à la

même place, au bout du grand axe, et à la vôtre...

— A la mienne? — répéta le visage qui semblait maintenant un pur miroir reflétant le passé.

— Il y avait ma mère...

— Je vous remercie, — dit Claire après une courte pause, — il m'est agréable que vous m'ayez, et en ce moment, associée à son souvenir.

M. Baslèvre secoua les épaules :

— A moi, au contraire, cela paraît étrange.

— Pourquoi?

A son tour, sa voix devint basse.

— Parce que depuis de longues années, je ne pouvais penser à elle sans déchirement, tandis que ce soir et auprès de vous...

— Ce n'est pas moi qui en suis cause, mais les souvenirs que vous avez évoqués.

— Ils ne me touchaient pas quand j'en parlais; il a fallu pour en percevoir la douceur que vous me parliez à votre tour.

— Vous le croyez.

— J'en suis sûr.

Enfin, il venait de tourner la tête, osait vraiment s'adresser au visage ; obéissant à une impulsion irrésistible, il voulut achever :

— Il y a trois jours, je ne vous connaissais pas : et aujourd'hui...

Mais, très doucement, Claire arrêta du geste ce qui allait suivre :

— Et aujourd'hui, — acheva-t-elle, — nous nous entretenons comme des amis... en attendant mon mari.

Elle avait appuyé sur les derniers mots. Bravement ensuite, le fixant avec des yeux limpides où

rien autre absolument ne passait que ce qu'elle avait prétendu dire, elle tendit la main. M. Baslèvre la prit avec simplicité, la serrant à peine. Ce qu'il ressentait était peut-être du bien-être, à moins que ce ne fût un peu de vertige. L'âme peut, parfois, perdre le contrôle d'elle-même, bien que rien ne trahisse à l'extérieur son désarroi et que les apparences restent dans la mesure.

Soudain ils tressaillirent et leurs mains se détachèrent, comme si quelqu'un venait d'entrer pour les surprendre. Dans le bureau de Gustave, la pendule du père Gros s'était mise à sonner.

— Dix heures, — murmura Claire, — il tarde plus que d'habitude. Sans doute, vaudrait-il mieux...

Elle s'arrêta. M. Baslèvre, qui avait compris, parcourut des yeux la table, les roses s'effeuillant, la pièce si paisible, et se leva.

— Soit, — dit-il, — je m'en vais puisque vous le jugez préférable : si vous m'invitiez à revenir, il me semble aussi que je m'efforcerais vraiment de vous être utile.

— Revenir ?...

Une hésitation glissa sur le visage.

— ... Pourquoi non ?... vous me devrez une visite ; c'est l'usage...

Ils passèrent ensuite dans l'antichambre ; Claire aidait M. Baslèvre à mettre son pardessus, lui tendait son chapeau, sa canne, tout cela sans parler. Ils avaient l'allure molle de gens qui ont fait une randonnée : ce qu'ils avaient dit était bien peu de chose et ils sentaient pourtant que de

cette soirée daterait une existence différente, pour chacun d'eux.

Avant de s'en séparer, M. Baslèvre contempla une dernière fois le visage.

— Dès demain, — dit-il, — je tenterai de déchiffrer l'indéchiffrable qui vous tourmente.

Mais elle ne répondit que par un signe d'adieu ; il était possible qu'elle eût peur de le connaître ou qu'elle s'en souciât déjà moins. Et roulant dans sa tête des pensées confuses, M. Baslèvre commença de descendre.

Parvenu au dernier palier, qui était mal éclairé, il heurta sans le vouloir un homme qui venait en sens inverse. Une double exclamation suivit :

— Toi !

— Comment ! tu ne m'as pas attendu ?

Gustave rentrait.

— Ta femme commence à s'inquiéter, — dit M. Baslèvre. — La littérature a donc bien tardé au rendez-vous ?

Un rire sourd fut la seule réponse.

— En tout cas, monte vite, ne serait-ce que pour rassurer.

Toujours pas de réponse.

— Hé bien ! à quoi songes-tu ? — reprit M. Baslèvre impatienté.

Alors, se penchant brusquement vers son camarade :

— A quoi je songe ? mon cher, à une chose prodigieuse et dont je m'avise seulement à ta rencontre : tu es peut-être une mascotte !

« Aurait-il bu ? » songeait tout à coup M. Baslèvre.

Gustave poursuivait :

— Mais j'oublie... tu dois ignorer ce que c'est... raison de plus pour revenir, n'est-ce pas? un tout prochain dimanche... enfin, dès que tu voudras... Et ce jour-là, je rapporterai encore... Veux-tu voir ce que je rapporte?...

D'une main fiévreuse, il s'apprêtait à fouiller dans sa poche.

— Allons ! tu n'as pas l'air dans ton bon sens : laisse-moi passer... Bonsoir...

— A bientôt.

M. Baslèvre acheva sa descente.

La rencontre et les propos incohérents de Gustave lui laissaient une impression de malaise. Mais, à peine dehors, il aperçut des étoiles.

— Comme l'air est encore tiède, — murmura-t-il.

Pareil à mademoiselle Fouille, l'autre soir, il s'enfonça ensuite dans la grande ombre de Paris.

Il croyait ne plus penser à rien, alors qu'il emportait en lui le visage ; il croyait aussi être encore lui-même ; et il avait une marche de fantôme...

IV

Il faut arrêter pour un instant le récit de l'aventure.

Jusqu'alors, il y avait eu des apparences d'événements; la démarche de Gustave, la visite de Claire, le passage de mademoiselle Fouille à l'horizon : brusquement, durant un mois, tout devint refoulé, enterré au fond d'une conscience et qui était celle de M. Baslèvre.

Pour retracer une évolution ainsi dissimulée, il faudrait, avec des mots sans contour, reproduire des mouvements encore plus impalpables. Le voyage d'un cœur ressemble à une croisière : on y passe d'un hémisphère à l'autre sans que l'horizon change...

Donc, durant un mois, le drame devenu souterrain disparut aux yeux de tous. Seuls, deux ou trois faits dessinèrent, comme des rides, le travail intérieur qui couvait sous les apparences normales.

Tout d'abord, deux jours après le dîner chez Gustave, M. Baslèvre eut le plaisir — ou le déplai-

sir, comme on voudra — de trouver dans un couloir son ami, le docteur Michon.

— Tiens, — dit celui-ci, — je songeais à vous.

— A moi! — répliqua M. Baslèvre surpris, — pour quelle raison?

— Probablement parce que j'allais vous rencontrer. Avez-vous remarqué que souvent les gens s'annonçent en projetant à l'avance l'intuition de leur existence?

— Toujours psychologue, ce bon docteur!

— Toujours... et vous?

— Mais je n'ai jamais prétendu l'être, que je sache!

— M. Jourdain ne croyait pas non plus faire de la prose. Voyons le visage?... Le printemps vous tient-il encore en humeur vagabonde?

— Pourquoi voulez-vous...

— Je ne veux rien : je devine, cela suffit.

— Seconde intuition?

— Oui ; retenez mon avis de l'autre jour : l'inconnu vous guette.

M. Baslèvre fit mine de chercher.

— L'inconnu dont je parlais aux Tuileries, l'homme de la crise enfin...

M. Baslèvre, délivré de son apparente incertitude, eut un sourire allègre :

— Cher docteur, laissez-moi vous en faire la confidence ; s'il tentait jamais de me troubler, je me sens de force à l'étrangler en douceur : aussi, le sachant, s'est-il gardé d'insister.

— Ah! Ah! Vous avez donc fait sa rencontre?

Mais bien que l'épaule de Michon se fût pen-

chée avidement sur M. Baslèvre, celui-ci s'échappa :

— Pour l'instant la vôtre me suffit...

Second incident, aussi futile :

Depuis que M. Baslèvre, avait prêté de l'argent à mademoiselle Fouille, celle-ci était devenue à ses yeux une personne réelle qui, à ce titre, méritait des égards.

Un beau soir, — ce fut, je crois, exactement huit jours après le prêt, — M. Baslèvre qui rentrait, s'arrêta par suite au quatrième au lieu de monter d'une traite, et sonna. Il venait inaugurer des relations par une visite de politesse.

Andréa ouvrit en maugréant.

— Mademoiselle Fouille est-elle chez elle? — demanda M. Baslèvre très poli.

— Elle y est, mais ne reçoit pas, — répondit rudement Andréa.

— Ah! — fit M. Baslèvre désappointé, — dans ce cas, vous lui direz...

Au juste qu'avait-il à lui dire?

— ... Enfin, qu'elle sache que je suis venu et que je regrette... oui, je regrette vivement... — et il remit sa carte.

Le même soir, un billet de mademoiselle Fouille apporta des regrets semblables; il ajoutait : « En vous renouvelant l'expression de ma reconnaissance, j'ai le plaisir de vous annoncer que je compte m'acquitter avec une avance notable. »

— Parfait! — dit M. Baslèvre à mi-voix, — mais ce n'est pas pour cela que j'y allais.

Alors, pourquoi?

Pendant la même semaine, il fit aussi l'en-

quête promise à Claire. Il ne s'adressait plus à M. Rabault mais allait lui-même au secrétariat général et au bureau du personnel. On peut résumer en une ligne les résultats qu'il obtint : des hypothèses et des on-dit. Il était probable que les dépenses de l'expéditionnaire Gros excédaient ses ressources. Certains supposaient qu'il avait une maîtresse riche, d'autres qu'il jouait aux courses. Au total, l'inexplicable demeurait entier.

Enfin et surtout, M. Baslèvre fit, à plusieurs reprises, le voyage du boulevard Blanqui. A vrai dire c'était là une modification importante dans sa vie, mais au ministère ou rue de Béarn nul ne pouvait s'en apercevoir.

Il n'est pas inutile d'entrer ici dans le détail : il suffit parfois d'un rayon de lumière projeté plus tard sur de toutes petites choses, pour faire découvrir rétrospectivement combien elles étaient grandes.

Le dîner, on s'en souvient, avait eu lieu le dimanche. Dès le jeudi suivant, M. Baslèvre se présentait mais sans trouver personne. Il repartit disant au concierge qu'il reviendrait à un jour et une heure fixés, et il fit comme il avait annoncé.

Cette fois le visage, l'attendait. A peine entré, M. Baslèvre demanda d'un ton léger :

— Votre mari n'est donc pas là?

Il le savait très bien, puisque Gustave, à ce moment, devait être sous l'aile de M. Rabault.

— Je suppose que vous ne l'ignoriez pas, — répondit le visage désireux qu'on ne se méprît pas sur sa clairvoyance.

M. Baslèvre rougit un peu et prenant son parti :

— En effet, — dit-il, — j'avoue même y avoir un peu compté : je désirais vous mettre au courant.

Il exposa ensuite ses démarches, sans oser préciser qu'il en croyait l'insuccès définitif.

Claire, attentive, hochait la tête.

— Je n'ai jamais attendu la lumière que d'un hasard, — soupira-t-elle enfin. — Il y a aussi des instants où je souhaite garder mon doute : la certitude effraye...

A son tour, elle conta que Gustave, en rentrant le dimanche, avait parlé de réinviter son ami le plus souvent possible.

— Si heureux qu'il ait été de vous revoir, je me demande d'où lui venait pareille ardeur : j'ai cru bon de la retenir.

M. Baslèvre dit simplement :

— Je reviendrai dîner si vous le voulez et quand vous le souhaiterez.

— Merci, mais pas tout de suite... plus tard... il écrira...

Puis une causerie apaisée de vieilles connaissances. C'étaient des questions sur la tâche ministérielle de M. Baslèvre, ses habitudes de vacances, ses promenades, ses lectures... Le sourire ne cessait pas d'interroger, M. Baslèvre de répondre.

En se séparant, ils se prirent la main, mais à peine.

— A bientôt, — dit M. Baslèvre presque à voix basse.

Elle répliqua, le regardant avec franchise :

— Comme il vous plaira, mais de préférence après six heures...

C'était l'heure du retour des bureaux. Il comprit, s'inclina, et se promit d'attendre d'être rappelé.

Une autre semaine s'écoula. Il commençait à s'étonner de rester sans nouvelles.

« Peut-être Gustave m'a-t-il écrit, songeait-il, et la lettre s'est-elle égarée ! on égare tant de choses au ministère... »

Le silence persista. Alors, un soir qu'il sortait de meilleure heure, il se dirigea de nouveau vers la place d'Italie, résolu à se renseigner.

C'était maintenant la fin de mai. Au centre de la place, de petites gens installés sur les bancs, se chauffaient aux rayons du soir. Une échappée laissait voir au loin le Panthéon pareil à une coque légère et qui flottait au sommet d'une vague de pierres. Partout ailleurs, ce n'étaient que maisons hautes, rues grouillantes, une humanité tassée. Cependant, l'air avait une inconcevable légèreté, le ciel était rose et on marchait dans du printemps.

Arrivé au but, M. Baslèvre apprit que « si M. Gros n'était pas rentré, madame était en haut. »

Elle y était. Gustave n'avait pas encore écrit. Il ne parlait plus d'inviter « le directeur ». Il revenait aussi, chaque jour, un peu plus tard.

— Bien... Bien... — répondait M. Baslèvre, écoutant sur le pas de la porte les nouvelles qu'on lui donnait.

— Mais ne voulez-vous pas essayer de l'attendre ?

— Comme il vous plaira.

Ici, dans l'appartement confortable et net, on oubliait le quartier pour ne plus goûter que l'air et la lumière.

M. Baslèvre demeura près d'une heure. Il y a, de loin en loin, des moments de halte dans la vie durant lesquels on a la sensation de poser à terre, comme un sac de touriste, ses pensées habituelles, ses soucis, et sa propre personnalité. On n'est plus alors qu'un passant qui se délasse au pied de la haie. M. Baslèvre était devenu ce passant. Il ne parlait pas de Gustave — à quoi bon, puisque Gustave allait revenir? — Il ne parlait pas non plus de lui-même, ni de rien de ce qui l'intéressait d'ordinaire; cependant, il tremblait que le temps lui manquât pour achever ce qu'il devait dire, et il aurait voulu retenir les aiguilles de la pendule.

Claire écoutait d'un air distrait M. Baslèvre s'extasier sur les arbres découverts depuis la fenêtre. Il y en avait aussi devant la sienne... lui aussi apercevait le soir des gens assis dans un square, des gens de toutes les sortes... Ah! qu'il y a donc de sortes de gens dans Paris!...

— L'autre jour, par exemple, quand vous êtes venue au ministère, vous avez dû croiser dans l'antichambre une dame en brun, l'air très bien... tout à fait bien...

Non, Claire ne se souvenait pas de cette dame : mais, pourquoi M. Baslèvre songeait-il ici à mademoiselle Fouille?

— Comment il tarde! — interrompait Claire. — A quelle heure rentrera-t-il?

Et le roman de mademoiselle Fouille s'envola

vers la grande rumeur de Paris pour faire place à la seule anxiété du visage.

— Alors, croyez-vous encore qu'il m'écrira?

— Je l'espère...

— Et s'il n'écrivait pas?

— Ne voyons pas si loin.

Quand M. Baslèvre s'éloigna, il crut deviner que, penché sur la rampe, le visage, cette fois, suivait sa descente d'un regard indéfinissable.

Nouvelle quinzaine de silence. Enfin la lettre qui arrive un vendredi et prie à dîner « l'ami Baslèvre » pour le lendemain.

M. Baslèvre partit aussitôt pour le boulevard Blanqui : le lendemain, en effet, il y avait agapes officielles présidées par le ministre. Impossible de se soustraire à la corvée.

Ce fut la dernière visite au visage, durant la période dont je parle. Gustave, comme d'habitude, était sorti. Le visage, lui, apparut bouleversé.

— Qu'avez-vous? — s'écria M. Baslèvre dès qu'il l'aperçut.

Il n'y avait rien : Claire, du moins, l'affirmait avec un calme que s'efforçait de ponctuer le sourire coutumier.

— Mais, vous-même?...

Et, quand elle sut, elle eut peine encore à retenir un geste découragé.

— Gustave sera désolé...

Gustave, ou le visage? dans un escalier peu éclairé, on distingue mal la lueur fugitive qui passe dans un regard.

— Désolé... — répéta Claire.

Déjà M. Baslèvre reprenait :

— A la rigueur, du moment que je ne préside pas le banquet, je pourrais m'esquiver assez vite et achever ici ma soirée... Si vous croyez vraiment que je vous sois utile...

Point de réponse.

— C'est entendu ; je viendrai donc vers neuf heures... neuf heures et demie peut-être...

Puis un départ sans adieu, cependant que la porte se refermait doucement comme sur une chambre de malade.

Et c'est tout : oui, boulevard Blanqui, il n'y eut pas d'autres paroles échangées, nul écho même lointain de la douceur du premier soir. Gustave aurait pu tout entendre, un témoin n'aurait rien soupçonné. Un mois avait passé, deux âmes roulaient dans le torrent et l'extérieur ne fut que cela ! Mais voit-on la montée de la sève sur un arbre dépouillé ? N'est-ce pas au plus creux du sillon, sous une terre qui paraît morte, que s'élabore le prodigieux enfantement du blé qui doit lever ?

L'orage nécessaire éclata le lendemain, car seul l'orage ou un grand soleil font sortir les tiges vertes. Pour achever ce récit d'une période où M. Baslèvre avait, en apparence, si peu vécu, il n'y a plus qu'à en donner une rapide esquisse et la voici :

Comme il l'avait promis, M. Baslèvre se présenta vers neuf heures et demie.

Il est rare qu'en pénétrant dans une maison on ne sente pas aussitôt l'accueil qu'elle vous réserve. Dès l'antichambre, M. Baslèvre eut l'impression

insolite d'une sorte d'hostilité générale qui saturait les murs. Son vêtement de soirée qu'il avait dû garder achevait d'accentuer la discordance pressentie avec les aîtres.

Une première désillusion l'attendait : Gustave était seul.

— Etonnant ! — s'écria celui-ci, — tu t'es mis en habit pour rendre auguste le tête-à-tête.

Et craignant sans doute que M. Baslèvre ne comprît pas, il expliqua :

— Car, ce soir, on reste ensemble : Claire est souffrante.

— Pas gravement, je l'espère ?

— Non, malaise d'humeur plutôt que de santé.

Puis offrant un siège :

— Ce que tu es beau ce soir !

Il se mit ensuite à déambuler à travers la pièce. Comme celle-ci n'était pas large, il obligeait à chaque passage M. Baslèvre à dénouer ses jambes ou, tout au moins, à incliner l'une d'elles. Il répétait aussi machinalement : « Ce que tu es beau ! » sans paraître s'apercevoir combien son accueil était court et marquait peu de politesse.

— Je t'en prie, — dit enfin M. Baslèvre, un peu agacé, — laisse mon costume de côté.

— Quand j'affirme que tu es beau, — répartit soudain Gustave, — j'entends que c'est moralement, car ton habit, lui...

Il le couvrit d'un regard connaisseur et M. Baslèvre ne put s'empêcher de rougir. S'il portait par économie un habit de forme vieillie, il lui était désagréable qu'on s'avisât de le remarquer.

— Je constate, — répliqua-t-il à son tour, —

que ton humeur n'est plus celle de l'escalier. Qu'as-tu donc aujourd'hui?

— Rien.

— La littérature ne va plus?

Mais Gustave venait de s'arrêter brusquement :

— Écoute, vieux, tu as tenu à venir *me voir*, ce qui est très gentil. Si tu en profitais pour renoncer à la petite guerre d'allusions qui ne rime à rien? Pour ma part, justement, j'avais l'intention, non seulement de m'en abstenir, mais de m'expliquer... tout à fait.

Stupéfait, M. Baslèvre balbutia :

— S'expliquer... à quel propos?

— Tu es d'accord?... dans ce cas...

Tirant à lui un siège, Gustave s'installa devant M. Baslèvre, tout près. Il ne riait plus; il avait pris une face rude qui le rendait méconnaissable.

— Dans ce cas, parlons peu et bien. Je n'ignore pas, cela va de soi, à la suite de quelle démarche tu m'as fait l'honneur de revenir sur un premier refus, opposé d'ailleurs sans politesse. J'ignore moins encore que depuis le premier soir la maison t'attire, et que si tu échoues en ce moment dans un entretien qui te paraît manquer de gaieté, ce n'est pas faute d'avoir espéré mieux. Un autre penserait que pour avoir cédé avec un tel entrain aux instances de ma femme, tu souhaitais lui faire une cour assidue : mais moi...

Il eut un haussement d'épaules dédaigneux :

— Moi, te connaissant depuis toujours, je ne m'y suis pas trompé : tu n'as pas changé d'un pouce et, je le sais, tu es bien réellement là pour moi, je veux dire pour la morale. Aujourd'hui

comme jadis, la morale et toi ne faites qu'un. La morale est ton collage et, probablement, l'unique... C'est incroyable quoique certain !

M. Baslèvre, dont les mains avaient eu, au début, un léger tremblement, haussa les épaules à son tour, sans répondre.

Gustave poursuivait :

— Ceci rappelé, il est arrivé que tu as cru, ou qu'on t'a dit que je pourrais bien ne pas être le modèle des maris, que mon ménage, comme toutes choses qui vieillissent, a perdu de la fleur du début, enfin que je me permettrais de gérer moi-même une part de mes affaires sans éprouver le besoin d'en aviser l'univers. De là à prétendre rétablir l'ordre auquel la Providence t'a préposé, il y avait pour toi tout au plus l'espace d'une ou deux indiscrétions. Tant que tu t'es borné à exprimer tes condoléances à l'intéressée, mon Dieu! je n'y voyais que demi-mal : à peine en éprouvais-je un peu d'agacement — naturel, tu en conviendras; — mais depuis peu les indiscrétions commencent, et cela... cela, vieux, je tenais à t'en aviser sans délai, je ne le supporterai pas.

M. Baslèvre interrompit cette fois :

— Où prends-tu...

Mais Gustave l'arrêta d'un geste :

— Où je le prends? Comme si je n'étais pas au courant de ta petite enquête aux Beaux-Arts! Quoi! en serais-tu, après tant d'années d'expérience, à ne pas soupçonner que dans une boîte d'État, si mal tenue soit-elle, le fretin s'unit pour se défendre et qu'au total l'expéditionnaire est renseigné avant le directeur, si ce n'est mieux?

Donc, je sais... je sais même que tu as fait buisson creux. Dans cette forêt-là, c'était fatal ; le gibier qu'on y court n'est pas pour les chasseurs de ton grade. Mais il reste possible que, mis en goût, tu aies le désir de recommencer ailleurs : et c'est cela précisément que je désirais apprendre quand, averti de ton arrivée, j'ai prié ma femme de nous laisser au plaisir d'un entretien cordial. Encore une fois, ce n'est pas mon secret que je défends — admettons que j'en aie un, ce qui est douteux — mais un droit élémentaire et qui appartient à tous, celui de vivre à ma guise, chez moi et sans témoin, dès lors que cela me plaît.

A mesure qu'il avançait, sa voix d'abord sèche et simplement ironique, s'était altérée. Tandis qu'il parlait d'un secret possible, une étrange dureté la traversa. Aux derniers mots, cette dureté était déjà devenue de la colère.

En même temps, devant M. Baslèvre interdit, un Gustave inconnu apparaissait, n'ayant plus rien des légèretés coutumières, mais dressé devant le mystère de sa propre vie comme un molosse défend une porte.

— Hé bien — reprit Gustave, — n'as-tu pas entendu? Que la réponse soit aussi nette que la demande.

— La réponse?... — répliqua enfin M. Baslèvre, — quelle réponse? Tu déclares vouloir vivre à ta guise, chez toi : qui t'en empêche et où vois-tu que je cherche à m'y opposer? Que j'aie pris certains renseignements sur ton existence, tes occupations... extra-ministérielles, je ne songe pas à le nier et j'ajoute que c'était naturel. Si bien

qu'on se soit connu jadis, la séparation fait des trous qu'on tâche à combler comme on peut. Tu ne m'y avais pas aidé. J'ai pris, sans m'en cacher, une autre voie. Reconnais qu'à ma place et occupant ma situation, tu aurais obéi au même souci. Quant à me mêler à ton ménage, il faudrait pour cela y être autorisé et je ne devine pas comment je pourrais me mettre en tiers entre ta femme que je connais à peine et toi... que je ne reconnais plus du tout.

Un silence suivit durant lequel ils continuaient de se regarder au fond des yeux ; ils se sentaient, l'un et l'autre, au bord de paroles qu'ils souhaitaient dire et s'efforçaient pourtant de retenir, de peur de les regretter à jamais.

Tout à coup, Gustave se leva et recommença de marcher; le front barré, il devait débattre en lui-même s'il franchirait ou non la limite assignée à ses premières intentions.

Ce fut la colère qui l'emporta :

— A quoi bon, — dit-il, — tant de finesses? Elles sont excellentes peut-être dans ton métier, mais ici, elles n'empêcheront pas l'essentiel de se préciser. Tu as très bien compris l'alternative : ou continuer de venir sans jamais plus t'aviser de ce qui ne te regarde pas, ou nous priver d'une présence que, si flatteuse soit-elle, je ne supporterai pas. A toi de choisir.

Le visage de M. Baslèvre s'était figé.

— Pourrais-tu désormais ne pas supposer que j'envahis une terre interdite, même si ce n'était pas? — répondit-il d'une voix sans timbre.

Il avait cessé de regarder Gustave : celui-ci, en

revanche, ne le perdait toujours pas des yeux, comme s'il prétendait le fouiller jusqu'à l'âme.

— Ta parole suffira, reprit-il après un instant.

— Y croiras-tu plus que tout à l'heure?

Il y eut encore un intervalle durant lequel les mots parurent s'évanouir dans l'air après une chute lente. Tous deux avaient ainsi le loisir de mesurer leur importance. Puis une contraction bizarre plissa les lèvres de Gustave.

— Au fait, — reprit-il, — je ne demande plus rien. L'avertissement donné, ta parole est inutile.

M. Baslèvre, cette fois, redressa la tête :

— Pourquoi?

— Parce que, ne t'étant pas levé tout de suite, la maison te plaît : tu feras donc le nécessaire pour y rester.

Il parut, à ce moment, que M. Baslèvre allait, au contraire, se lever, mais ce ne fut qu'une apparence fugitive et il resta sur son fauteuil.

Les yeux de Gustave, qui ne l'avaient pas quitté jusque-là, l'abandonnèrent.

— Parfait, — conclut-il, — j'avais toujours pensé qu'on s'entendrait : quand on est intelligent comme toi... et même comme moi, on se résigne à faire la part du feu. Pour le surplus, la vie s'en charge...

Puis, tendant une boîte :

— Veux-tu un cigare?

— Merci, je ne fume jamais.

Voluptueusement, Gustave en choisit un, vérifia s'il était sec.

— Et maintenant, si l'on parlait d'autre chose?... As-tu au moins prononcé ce soir un beau discours?

Il affectait d'être très loin désormais de ce qui venait de se passer. Il avait aussi repris sa faconde, blagua tour à tour Rabault, les fêtes administratives, la manne violette qui en corse le menu.

M. Baslèvre, lui, écoutait sans dire mot. S'il demeurait, ce n'était que pour affirmer son droit de retour.

Une demi-heure s'écoula, traînante, avant qu'il ne partît.

Rentré enfin chez lui, toujours en habit, il se mit aussitôt à sa table et commença d'écrire.

Ici, s'arrête l'extérieur : grâce à l'orage, l'intérieur allait paraître, si différent de ce que le monde avait pu voir qu'on doutera qu'il s'agisse du même être, si pareil cependant au Baslèvre de la dix-huitième année, que l'on doit reconnaître combien Michon avait vu clair.

Mais à quoi bon insister? La lettre suit : il suffira de lire...

V

« Madame,

» Je ne vous ai pas vue ce soir. Vous étiez pourtant présente dans la pièce où tout parlait de vous, même votre absence. Vous soupçonniez aussi peut-être ce qui m'attendait. De toutes manières, il me semble que je vous dois le compte exact des paroles que j'ai entendues et de l'accueil que j'y ai fait.

» En deux mots, j'ai été mis en demeure de ne plus m'occuper de votre mari ou de vider les lieux. Un autre, à ma place, se serait levé pour ne pas revenir; mais en renonçant au droit de vous aider, je gardais celui de vous revoir, j'ai promis ce qu'on a voulu et je suis resté.

» Madame, il faut excuser la fièvre dans laquelle j'écris ces lignes; si elle n'est pas propice à mesurer des expressions, elle illumine ma vie intérieure. Sans elle, aurai-je découvert qu'il faut vaincre une timidité que je croyais invincible? Tandis qu'on me parlait de vous perdre, au vertige ressenti j'ai mesuré ce que vous êtes pour

moi. Plus de silence, mais une fois au moins desserrer le bâillon qui a torturé ma jeunesse, mon âge mûr et presque ma vieillesse! Après avoir eu le courage d'être lâche, oser celui de ne plus me taire!...

» Surtout, ne m'arrêtez pas! A cet instant, j'ai l'illusion que tout est facile et demain, qui le sait? tout redeviendrait impossible. Demain je pourrais de nouveau me retrouver les lèvres closes, le cœur serré, ivre du désir de parler et crucifié par l'impuissance à le satisfaire!... De grâce, que je ne voie pas non plus votre sourire se fermer, vos yeux formuler un étonnement ou des reproches : je le répète, l'heure est unique et j'exige qu'on me la laisse. Que vous importera ensuite de savoir que je vous aime, si vous ne devez pas en être touchée et si vous ne m'accordez en retour que de la pitié?

» Voyez aussi combien je m'épouvantais à tort, puisque la chose est déjà dite, puisque, même si vous rejetiez maintenant ce feuillet, vous sauriez ce que je vais uniquement répéter pour contenter ma folie : je vous aime!...

» Plus d'équivoque : le faux air de mensonge qui accablait nos rencontres s'évanouit. Enfin! à mon tour, j'ose vous regarder vraiment et vous oserez, vous aussi, lire sur mon visage. Avais-je tort de parler de lumière? elle nous inonde... Lumière divine, lumière d'allégresse que je voudrais saisir à deux mains et presser sur ma poitrine, comme fait, pour son hostie, je ne sais quel saint au Luxembourg... Je vous aime, je vous ai toujours aimée..

» Car il ne s'agit pas ici d'une fantaisie, d'un sentiment prostitué aux hasards d'autres aventures, d'un désir violent dont la nouveauté suffirait à m'aveugler sur moi-même et sur vous : ce qui se passe est étranger au temps et supérieur à nous. Osez nier qu'en nous apercevant pour la première fois, avant que d'entendre le son de nos voix, nous n'ayons ressenti l'émotion d'un passionné revoir? Nous ne nous étions jamais rencontrés et il nous semblait, nous étions sûrs de n'avoir jamais cessé de nous connaître! Ecrivant que je vous aime, je m'étonne même de le faire, tant je vous l'ai dit déjà, je ne sais où, je ne sais quand, ailleurs, dans le cours d'existences périmées, dans l'espace, dans un songe... C'est parce que je vous ai toujours aimée que j'oublie être un vieil homme, à cause de cela encore que, vous découvrant, j'ai eu l'impression d'un retour et non d'une destinée qui s'offre à l'improviste. Chaque fois que je vous appelle, des échos lointains sonnent dans mon âme. Vous l'habitiez jadis : le cœur qui a longtemps battu en moi, n'était pas le mien : j'ai retrouvé le véritable, je revis, je vous aime...

» Etrange chose, en vérité, de ne disposer que d'un mot, toujours pareil, pour exprimer l'émoi qui me soulève! Ce qu'on ressent est divers comme la mer; il y a autant d'amours que de formes de branches dans les arbres, sous ma fenêtre, que de paysages à la surface d'un continent : il y a des amours de plaine et d'autres sur la cime... Faut-il appeler de même la fantaisie née d'une rencontre et une passion, telle que la

mienne, qui participe de l'éternité? Je vous aime...

» Depuis que je vous avais perdue, savez-vous ce que j'étais devenu? un mort... C'est cela : je ne vous avais plus et j'avais cessé de vivre. Quand je regarde mon passé, il me semble qu'à partir de ma dix-neuvième année, *un autre* s'est établi dans mon corps à la place que j'avais laissée vacante. Avant, j'étais gai, confiant, sensible : je livrais mon impression au premier venu : je trouvais l'univers magnifique : tantôt je courais comme un jeune chien, et tantôt je m'enfermais pour savourer le bonheur d'être choyé, car je l'étais... Et puis, soudain, les yeux qui me gardaient se sont fermés... Encore à cette heure où le souhait de votre tendresse fait de mon être une poussière sur laquelle il vous est libre de souffler, je ne pardonne pas à Dieu de m'avoir imposé pareille douleur... Alors, l'*autre* dont je parlais, profitant du désastre, s'est installé... Il est resté trente ans!

» Ce qu il était, je m'en souviens avec stupeur. Égoïste et rude, il ne désirait rien et prétendait à tout. Quel dédain de l'amour qui lui semblait niais! Quelle impuissance à ressentir le plus médiocre émoi! Un vagabond qui va en ligne droite, le grand chemin, le vent qui souffle, la pluie qu'on reçoit, toujours marcher, voilà où j'en étais. Avez-vous remarqué que, dans la campagne, les paysans n'ont jamais d'âge? On hésite à y distinguer un vieillard d'un jeune homme. Pareillement, tout être exposé aux intempéries de la vie devient indéchiffrable... et moi aussi! je l'étais

devenu pour moi-même ! Jeune, j'avais des gestes étriqués, la gravité imbécile de celui qui croit savoir ; je ne m'occupais de personne sauf de moi. Je ne me confiais jamais. A force de me taire, j'avais désappris de parler : et cependant, le soir, que de fois m'a-t-on vu accoudé à ma fenêtre, et y songer ! On imaginait, sans doute, que je rêvais de soucis administratifs : je me demandais simplement pourquoi j'étais devenu l'*autre* et si je continuerais toujours à ne garder que l'apparence d'un vivant.

» Tout à coup, vous avez reparu...

» Il faut ici avouer tout, oui, tout ! On ne jette pas en une seconde et sans hésiter une défroque de trente années : je vous ai vue, écoutée et je n'ai pas voulu reconnaître *tout de suite* que vous étiez l'attendue.

» Ah ! pardonnez-moi de m'être ainsi débattu ! Je me disais : « C'est une folie passagère ! on n'aime pas un être qu'on ignore. » Ai-je même prononcé le mot aimer ? Je ne le crois pas. S'il est difficile d'être clairvoyant pour les autres, combien plus ardue la tâche pour soi-même !

» Ce n'est que le dimanche que la lumière a commencé... Claire, rappelez-vous maintenant la fin du repas, les roses qui s'effeuillaient en même temps qu'avec chaque phrase mon passé de Limoges, lui aussi, tombait sur la nappe, comme les pétales d'un autre bouquet. De temps à autre, du silence nous enveloppait. J'imaginais que, partis pour un beau voyage, nous regardions aux vitres avec recueillement. Et savez-vous ce que je voyais ? Ce n'étaient ni ma jeunesse, ni les prés

de la Vienne, mais un temps bien autrement lointain, enfoui par delà ma naissance et où j'avais conscience irrésistiblement de vous avoir connue. Savez-vous aussi ce que j'entendais? une voix impérieuse, presque tragique, qui criait au fond de moi : « Pourquoi n'est-ce pas toi qui es en face d'elle? Pourquoi ne vous êtes-vous rejoints qu'à l'heure où le définitif paraît vous séparer? »

» Mais y a-t-il du définitif dans la vie? Claire!... rappelez-vous encore : une seconde, nous nous sommes baissés, j'ai rencontré vos cheveux. En nous relevant, vous n'avez rien dit et je me suis tu : cependant, comme vous étiez devenue pâle! comme ma chair tremblait! Claire! Claire! à ce moment n'avez-vous pas senti l'aile d'un grand bonheur frôler votre âme? Claire! il était là! il m'a suivi; il ne m'a plus quitté! C'est lui qui exige que je vous écrive. Depuis un mois, pas une fois je ne vous ai approchée sans qu'il n'ait prétendu vous emporter, et pas une fois je ne suis reparti sans qu'il ne m'ait reproché mon hésitation!

» Délices et souffrances : j'arrive à vous, les lèvres fleuries par les mots que ma tendresse escompte, mais à peine ai-je aperçu vos yeux graves, votre sourire pur, que je laisse tomber ma gerbe et recule devant l'aveu. Alors nous parlons... Est-ce parler que jeter des syllabes vides de sens dans l'air sonore? Il vaut mieux écouter nos cœurs battre. On ne bavarde pas au seuil de l'infini... Donc, nous parlons et je ne vous ai jamais rien dit! Vous ne savez pas que je suis redevenu un vivant et que l'inconnu a

chassé *l'autre*... Vous ignorez que, si je semble être le même, mon âme, pourtant, a découvert un monde, des mots pour l'exprimer, des ivresses neuves pour le sentir... Depuis que je vous aime, j'aime l'amour. Le soir, parfois, des couples furtifs rôdent sous ma fenêtre : je ne les méprise plus, je les plains. Si j'avouais qu'à cause de vous, moi qui ne me souciais de personne, je suis venu en aide à une pauvre fille en quête d'argent, cela pour qu'elle pût payer un amant qui la gruge, mais qu'elle aime? Bien mieux, un soir de détresse, j'ai tenté de la revoir; j'avais l'espoir de relire sur son visage l'inexprimable qui la rend pareille à moi!

» Claire! Claire! c'est l'homme nouveau que vous avez fait, qui s'adresse à vous. Il est temps de quitter nos silences, de ne plus nous satisfaire d'entrevues toujours moins longues et où, chaque fois, pris de frayeur devant nos sentiments, nous avons l'air de songer à des adieux. Claire! je répète, j'affirme qu'il n'y a pas de définitif dans l'existence et que l'amour peut vous rendre le bonheur auquel vous avez droit. Je répète, j'affirme qu'à cette heure unique où je n'ai plus le pouvoir de vous secourir dans votre ménage, il me reste celui de vous arracher à lui et de vous abriter ailleurs en vous donnant ma vie!

» Ne croyez pas à une parole vaine : c'est bien toute ma vie, où vous voudrez, quand vous voudrez, qui s'offre à vous. Ne vous révoltez pas non plus : la fidélité doit être réciproque et le foyer que l'un des deux déserte, n'existe plus. N'ai-je pas, d'ailleurs, des droits sur vous, tous

les droits que crée une passion ressuscitée et la nécessité de se rejoindre, après s'être si longtemps perdus? Ne redoutez pas enfin de retours, de regrets, rien de la moisissure qu'on a coutume d'imaginer comme la rançon des situations que l'amour dresse contre la loi. Si je vous supplie d'être à moi, totalement, à jamais, c'est que je sens dans mon appel un caractère d'éternité et d'absolu, c'est que dans vingt ans comme demain, ma tendresse et mon désir auront la même flamme.

» Claire! j'avais rêvé d'être pour vous l'ami des mauvais jours. Je m'étais trompé ; je rêvais de vous uniquement, passionnément, puisque à la seule menace de ne plus vous voir, j'ai pu écrire ceci et risquer d'être chassé de votre pensée... Mais non, vous allez accepter : sur les ruines présentes, vous tolérerez que s'érige le palais où nous vivrons. A cette pensée, ma main défaille, mon cœur est soulevé, j'ai envie de crier...

» Claire! j'attends le oui libérateur. J'ai eu le courage de parler : auriez-vous celui de ne pas répondre que vous aussi m'avez reconnu? La nuit s'achève; le jour paraît; j'ai conscience que le monde commence parce que vous êtes; je tremble qu'il ne finisse, si vous disparaissiez; et de toute mon âme j'agonise, j'espère, et j'aime! »

VI

Il n'existe pas d'homme, si médiocre soit-il, qui n'ait connu, au moins durant une heure, le vertige d'être au-dessus de lui-même. La passion, comme les cyclones, fait voler indistinctement les branches saines et les feuilles sèches...

Ayant achevé d'écrire la lettre qui précède, M. Baslèvre la relut avec l'attention qu'il aurait apportée à un dossier important; son corps continuait ainsi d'agir par habitude, mais son âme, partie pour un voyage féerique, planait.

Il ne s'étonna pas d'avoir exprimé de telles pensées et avec un tel accent : on ne s'étonne pas non plus, quand on est sur la hauteur, que l'horizon soit immense et nouveau. Ce qu'il avait dit était la traduction d'une réalité qui s'imposait.

Sa lecture achevée, il cacheta l'enveloppe, mit l'adresse, et partit pour la poste, car il n'aurait pas supporté l'idée d'un retard quelconque dans son envoi. Or, il était trois heures du matin ou environ.

Une aube blafarde colorait le ciel en mauve. Çà et là des chiffonniers, accroupis sur la chaussée vide, crochetaient les ordures en agitant leur lanterne. On avait l'impression d'un Paris livré aux seules rôdes solitaires et mornes.

Arrivé devant la boîte, M. Baslèvre laissa tomber le pli qui disparut avec un petit floc, tel qu'en fait une pierre jetée au fond d'un puits.

— Voilà... — dit M. Baslèvre à haute voix, — maintenant, je n'ai plus qu'à attendre la réponse.

Et il revint sur ses pas. Il continuait de se sentir parfaitement calme, très lucide. Il avait l'air d'un noctambule qui réintègre le domicile après une nuit de moyenne fatigue : toutefois, sa démarche était un peu saccadée : on aurait pu croire qu'à chaque foulée, il devait surveiller son équilibre.

Arrivé devant le 16, au lieu de rentrer, il passa sous le pavillon du Roi, atteignit la place des Vosges et se mit à longer la grille qui entoure le square. Il n'y avait aucune raison à cela, sinon que l'air du matin lui semblait agréable et qu'il souhaitait le sentir sur tout son corps. Aussitôt, une impression bizarre commença. Il imaginait que ce n'était pas le square mais lui-même qui était enfermé par les barreaux et, obstinément, il cherchait une issue par où s'évader. Recherche douloureuse, qui ressemblait à l'obsession de la fièvre...

Puis, il aperçut la fenêtre de sa chambre, et celle-ci lui parut comme un lieu provisoire où il cesserait d'aller dès que la réponse serait venue. Au fait, combien de temps s'écoulerait d'ici là?

Vingt-quatre heures, sans doute; moins peut-être si Claire la déposait elle-même au ministère...

Soudain, il frissonna. Délicieuse au début, la fraîcheur du matin le glaçait. A voir se succéder les barreaux de la grille, on gagnait le vertige.

Il dut rebrousser chemin et, décidé à se coucher enfin, rentra. Mais que de peine maintenant, pour retirer ses vêtements! Pourquoi les draps étaient-ils plus froids que l'air du dehors? Et tout, à l'entour, dansait, même ses pensées! Une seule demeurait nette : il faudrait attendre vingt-quatre heures avant de pénétrer dans un nouveau destin.

— Voilà... — voulut encore répéter M. Baslèvre, — il n'y a plus...

Il ne put achever. Tout d'un coup, il se sentait glisser, comme la lettre, au fond d'un puits et il n'y avait même pas de floc pour accompagner sa chute. Il cessa ensuite de percevoir le monde, ne remua plus...

Définitivement terrassé, M. Baslèvre venait de s'évanouir : et ceci, comme on l'a vu, se passait dans la nuit du samedi au dimanche.

Quand il revint à lui, il eut la surprise de découvrir près de son lit la concierge et un inconnu qui guettaient son réveil. Le visage de madame Gerbois exprimait une joie sincère, celui de l'inconnu, un intérêt de commande.

— Hé bien, monsieur, cela va donc mieux? — dit celle-ci avec un visible soulagement.

— Ce n'est plus désormais qu'une question de repos, — déclara l'inconnu, — je ne reviendrai que si l'on m'appelle.

Il ajouta des prescriptions pour la nourriture et s'éloigna, l'allure pressée.

« Aurais-je donc été malade? » songeait M. Baslèvre, tandis que madame Gerbois escortait vers le seuil le médecin qu'elle avait fait venir, faute de connaître qui soignait M. Justin.

D'un geste lent, M. Baslèvre se passa les deux mains sur le front. Non seulement, il tentait de rentrer dans le réel, mais, dès le premier effort, sa pensée se soudait à celles que l'évanouissement avait interrompues; il avait perdu conscience en pensant à l'attente, il la retrouvait en y pensant encore.

— Le courrier... — murmura-t-il enfin.

— Ciel! — s'écria madame Gerbois, — le pauvre homme qui voudrait déjà travailler! Monsieur voit bien pourtant qu'il n'est pas au bureau? Ici je ne pourrais lui donner que des prospectus et des journaux!

M. Baslèvre parut se recueillir. La notion du temps achevait de s'éveiller en lui.

— Quel jour sommes-nous donc?

— C'est vrai, monsieur ignore : aujourd'hui mercredi...

— Mercredi!...

On eût dit que le mot déchirait les brumes où se débattait encore le cerveau de M. Baslèvre. Brusquement, l'idée que l'attente — la longue attente redoutée — était franchie, fusa en lui. Et se redressant avec violence :

— Vite! au ministère!...

— Seigneur! va-t-il se remettre à délirer?

— Je ne délire pas : téléphonez! Je veux mon

courrier personnel, tout de suite! Le *personnel*, entendez-vous? pas l'autre!... mais allez donc!...

Effrayée par une telle reprise d'agitation, madame Gerbois reculait à mesure :

— Soit, on va vous obéir... De grâce! ne vous excitez pas! ne bougez plus!...

Un instant encore, on l'entendit qui continuait dans le couloir :

— Surtout ne vous découvrez pas... je reviens...

Puis tous les bruits s'éteignirent.

« Quelle chose étrange! songeait de nouveau M. Baslèvre, je vais savoir! »

Il avait souhaité d'oublier le temps : par miracle, le temps avait coulé sans qu'il le soupçonnât. Oh! l'immense bien-être qui s'insinuait maintenant dans ses veines! Ainsi, après une longue course, rentré au gîte, on se délasse en jouissant de son corps assoupli.

Autre chose aussi et merveilleuse. A ce moment, la fièvre tombée, il avait l'impression d'un retour au complet équilibre, et jamais il n'avait mieux compris combien ce qu'il avait décidé répondait à une nécessité positive. Il ne doutait pas non plus du consentement de Claire. Puisqu'il l'aimait irrésistiblement, il jugeait impossible qu'elle ne fît pas de même. Il y avait dans sa conviction une sorte d'égoïsme supérieur, comme si, le bonheur d'un Baslèvre faisant partie intégrante de l'ordre du monde, aucun être n'avait plus le pouvoir de se refuser à le réaliser, que d'échapper aux lois universelles.

Un toc discret...

— Entrez!

La porte s'entr'ouvrit, laissant voir une robe brune, puis une main blanche qui tenait une tasse, enfin un visage calme dont l'expression, encore que très douce, semblait embarrassée : mademoiselle Fouille venait de paraître.

Si extraordinaire que cela fût, M. Baslèvre n'en éprouva presque pas de surprise. D'ailleurs, déjà, elle s'excusait :

— Je vous demande pardon... vous étiez juste au-dessus de mon étage et c'était plus commode pour les boissons chaudes... aussi, je me suis permis... j'ai accepté de les apporter...

Sans laisser ensuite à M. Baslèvre le loisir de remercier :

— Prenez d'abord...

Elle tendait la tasse. Ses yeux clairs posés sur lui semblaient en même temps chercher à mesurer les progrès incroyables qu'on avait dû lui annoncer.

— Je suis contente, — conclut-elle, — vous paraissez vraiment mieux.

— Oh ! — dit M. Baslèvre, — ai-je même été malade ? Je me sens remis. Mais d'où vient...

Elle l'interrompit avec une autorité tranquille où perçait l'habitude déjà prise de se trouver là :

— Je vous en prie, buvez...

Soumis, M. Baslèvre commença de déguster à petites gorgées.

— En vérité, — soupira-t-il, — qui aurait prévu que la première visite que nous échangerions serait celle-ci !

— Prévoit-on jamais ce qui se passera une heure après ? — répartit mademoiselle Fouille.

Et lui retirant la tasse vide :

— Il paraît en tout cas que vous ne devez pas beaucoup parler. C'est pourquoi je ne vous apporterai que demain l'enveloppe qui vous est destinée.

Déjà dressé à demi, M. Baslèvre eut une interrogation angoissée :

— Quelle enveloppe? Auriez-vous donc une lettre pour moi?

Mais, tout de suite, mademoiselle Fouille rectifiait :

— Non, il s'agit du montant de ma dette.

Elle ajouta :

— Je mets mon point d'honneur à prouver que je rends avec fidélité et parfois même avec un peu d'avance.

— Ah! — dit M. Baslèvre retombé sur l'oreiller, — ce n'est que cela!...

Puis, sentant qu'il avait tort d'accueillir ainsi ce qui était peut-être le prix d'un grand effort :

— Alors, votre parent?...

Une lueur rapide éclaira le regard de mademoiselle Fouille.

— Sauvé.

— Et vous êtes heureuse?

— J'attends d'en être sûre avant de l'affirmer, — dit-elle après une brève hésitation.

— Tant pis! Attendre doit être une chose si douloureuse!...

— C'est le lot de presque tous.

— Croyez-vous?

Et M. Baslèvre tourna vers la porte un visage illuminé, car, escorté par madame Gerbois, le secrétaire en personne venait d'entrer.

— Je m'en vais, — dit précipitamment mademoiselle Fouille, — d'ailleurs, je ne suis libre de monter qu'entre les leçons.

— Vous reviendrez?

— Oui... oui...

Sans faire accueil aux arrivants, M. Baslèvre la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparût il éprouvait pour elle la pitié du riche pour le pauvre entrevu de loin : hélas ! pouvait-il empêcher mademoiselle Fouille d'attendre? tout le monde attendait ici-bas, sauf lui auquel on apportait sa lettre...

Une brève agitation succéda.

Madame Gerbois expliquait qu'elle avait eu M. le secrétaire lui-même au téléphone, celui-ci qu'il avait pris une auto. Madame Gerbois disait aussi à M. le secrétaire ce qui était arrivé à M. le directeur, et M. le secrétaire, entre temps, parcourait des yeux, avec une surprise à peine dissimulée, la singulière installation que lui révélait sa visite. Etourdi par le bruit, M. Baslèvre se contentait de regarder la serviette du secrétaire.

Celui-ci comprit enfin.

— J'apporte ce que monsieur le directeur a demandé, c'est-à-dire le seul courrier personnel...

Il tendit le paquet. Toujours muet, M. Baslèvre s'en saisit d'un geste farouche. Un silence respectueux s'établit ensuite. Inconscients de la gravité de ce qui survenait, le secrétaire et madame Gerbois avaient cependant l'intuition que des paroles auraient gêné. Et voilà ce qu'ils virent : M. Baslèvre prenait les lettres une à une, en examinait

la suscription, puis les jetait sans les ouvrir, au hasard, sur le drap... A mesure que le nombre en diminuait dans sa main, sa face devenait aussi plus pâle, sa respiration moins visible. La dernière ayant volé comme les autres, M. Baslèvre demanda d'une voix si faible qu'on l'entendit à peine :

— Et... personne n'est venu me demander au bureau?

— Il va de soi que beaucoup de ces messieurs...

— Je parle de personnes étrangères à l'administration.

— Non... Je ne crois pas... On ne m'a pas prévenu...

— C'est bien : envoyez le gardien de bureau à chaque nouveau courrier et si, malgré tout, on était venu... mais non, vous le sauriez...

Et M. Baslèvre, s'arrêtant, regarda le plafond : on eût dit qu'arraché à son rêve durant ces brèves répliques, il venait de repartir pour un autre voyage.

— Monsieur le directeur a l'air bien faible, — soupira le secrétaire, — ne veut-il pas que je lui envoie monsieur Michon?

— Ah! non! pas de Michon surtout! je vais très bien... j'ai seulement besoin de repos et qu'on me laisse...

Alors encore des chuchotements. Madame Gerbois qui fait des signes entendus au secrétaire, celui-ci partagé entre le désir de présenter mieux ses devoirs et la crainte qu'ils ne soient repoussés; après quoi les voix s'éloignent, la chambre

se vide... Anéanti, M. Baslèvre sent de nouveau la vie lui échapper : c'était mademoiselle Fouille qui avait raison, Claire n'avait pas écrit et pour lui aussi l'attente recommençait !...

Des jours qui passent. Montée lente vers le mieux. Tour à tour, M. Baslèvre put se lever une heure, puis deux, puis une partie de la journée. Encore un peu de patience et il irait au ministère. Il est rare que de pareils retours à la santé ne s'accompagnent pas d'une renaissance intérieure, tant l'être, repris d'un appétit de vivre, se précipite sur les choses comme si elles étaient nouvelles. A mesure que M. Baslèvre se rétablissait cependant, son visage, jusqu'alors impassible, laissait filtrer un accablement grandissant.

Autour de lui, très vite, l'existence avait pris une allure réglée, car c'est surtout dans les périodes de crise que les habitudes tendent à se fixer. Il semble qu'on y tienne d'autant plus qu'on les sait éphémères. Venaient ainsi la femme de ménage, madame Gerbois aux heures des repas, et trois fois par jour, le gardien de bureau avec des papiers toujours insignifiants et que M. Baslèvre s'obstinait à ne pas lire.

Chacun, en arrivant, se croyait obligé de poser la même question :

— Êtes-vous mieux ? Cela va-t-il ?

M. Baslèvre aussi croyait nécessaire de répondre :

— Merci, je vais bien, tout est parfait...

On parlait encore du temps, du journal, de n'importe quoi, car tout doit intéresser les malades, et M. Baslèvre approuvait, en apparence redevenu lui-même : mais, le gêneur à peine sorti,

il reprenait son immobilité et semblait guetter on ne sait quoi de tragique qui peut-être flottait dans le silence : c'est qu'habitué à se garder des illusions pour lui comme pour les autres, en réalité il avait cessé d'*attendre* et *savait*.

Il savait que Claire, n'ayant pas répondu *tout de suite*, ne répondrait jamais ; il savait que, sans un appel de Claire, il n'oserait plus la revoir et que cet appel ne viendrait pas ; il savait surtout que son amour dédaigné s'exaspérait et qu'il en souffrirait demain plus qu'aujourd'hui, toujours atrocement...

On ne change jamais que pour connaître une forme supérieure de souffrance. Avant la secousse, il avait vécu des années sans soupçonner que sa vie pût devenir différente et, à cause de cela, cette vie ne lui avait pas pesé. Après, ayant compris quels bonheurs elle aurait dû lui donner et ne lui donnerait pas, il avait envie de crier de douleur, de dépit et de regret... Seulement, qui s'en serait douté, sauf peut-être une âme bouleversée par la même tourmente, sauf peut-être mademoiselle Fouille?... Celle-ci n'avait point cessé de venir : au contraire et, à mesure que la convalescence de M. Baslèvre aurait dû rendre pourtant son aide moins nécessaire, ses visites étaient devenues plus fréquentes. Arrivée à une heure incertaine pour un temps également incertain, elle ne s'asseyait pas, restait à peine, ne prononçait que des mots insignifiants comme son visage, et pourtant, après sa courte apparition, seule entre tous, laissait M. Baslèvre en présence d'une souffrance moins rude.

Etait-ce donc mademoiselle Fouille qui, discrètement et sans paraître s'en douter, pansait le cœur blessé, ou bien M. Baslèvre, satisfait d'interroger un chagrin pareil au sien, se laissait-il distraire par sa propre curiosité?

Les deux, sans doute, et peu importe! dès lors que, sans le savoir, presque sans le vouloir, une intimité s'établissait entre eux, chaque jour devenant plus douce... Cela se marquait à des nuances. M. Baslèvre, à l'entrée de mademoiselle Fouille, faisait moins de cérémonies, et mademoiselle Fouille, quand elle frappait à la porte, n'attendait plus la réponse avant de tourner la clé. Il survenait aussi que M. Baslèvre se plaignît d'avoir été trop longtemps délaissé : d'autres fois, c'était mademoiselle Fouille qui le plaisantait sur son peu d'entrain à reprendre le collier ministériel : toutes paroles qui ne comptaient guère — mais dans les paroles que l'on prononce, n'est-ce pas ce que l'on tait qui frappe le plus?

Il va de soi que presque dès le début mademoiselle Fouille avait apporté la fameuse enveloppe.

Un soir enfin, comme mademoiselle Fouille allait quitter M. Baslèvre, celui-ci dit d'un air détaché :

— A propos, j'ai une nouvelle à vous annoncer : demain, je redeviens un homme bien portant.

— Vraiment, — répondit-elle, — j'en suis contente. Du coup, vous voici délivré de vos gardes-malades.

— Oh! — fit M. Baslèvre — n'est-ce pas aller un peu bien vite? je puis avoir une rechute.

— J'en doute; le grand air et surtout le travail

y pourvoiront. Sans mes leçons, il est probable que, moi aussi, je deviendrais comme vous.

M. Baslèvre resta rêveur : on aurait dit qu'il s'efforçait de scruter des mots si simples.

— Permettez-moi d'en douter à mon tour, — dit-il après un temps.

— L'expérience des autres...

— ... Est une sagesse qui ne profite à personne.

— Il est possible, — concéda mademoiselle Fouille.

Elle reprit, voyant que M. Baslèvre retombait dans ses pensées :

— Alors, demain vous retournerez au ministère?

— Demain, — répondit M. Baslèvre, — je me contente d'une promenade dans notre square et d'une visite. A quelle heure peut-on se présenter chez vous, pour vous remercier, sans se heurter à l'une de vos éternelles petites?

Mademoiselle Fouille fit un geste vague.

— Pourquoi des remercîments? tant d'autres à ma place auraient agi de même...

M. Baslèvre haussa les épaules :

— Vous savez bien... — commença-t-il.

Mais il n'acheva pas.

— Enfin, j'y tiens.

— Dans ce cas...

Tirant son calepin, mademoiselle Fouille en parcourut un feuillet avec attention :

— Dans ce cas, vers trois heures... ce sera mon tour de vous attendre.

— Une attente qui vous sera légère, je le voudrais du moins.

— Presque toutes doivent l'être, répliqua mademoiselle Fouille d'une voix douce, — attendre, c'est espérer encore...

De nouveau, ils avaient l'air d'écouter, au delà des phrases ainsi jetées du bout des lèvres, d'autres phrases dont le sens était perceptible pour eux seuls.

Un pâle sourire éclaira M. Baslèvre.

— Grâce à vous, j'aurai donc jusqu'à demain l'agrément d'espérer quelque chose : il y a longtemps que cela ne m'arrivait plus...

Mademoiselle Fouille partit sans répondre. Chacun d'eux se sentait triste à la pensée que leurs entretiens étaient finis. Après avoir eu l'illusion de se rapprocher, ils éprouvaient un serrement de cœur, comme s'ils se séparaient pour très longtemps.

Dès deux heures, le lendemain, ainsi qu'il l'avait annoncé, M. Baslèvre revêtit la redingote sans laquelle, de mémoire d'employé, on ne l'avait jamais aperçu dans la rue. Avant de se rendre chez mademoiselle Fouille, il comptait prendre l'air dans le square. Mais, ces apprêts terminés, repris par l'habitude, il ne put se tenir d'approcher de la fenêtre, ce qu'il n'avait plus fait depuis sa maladie.

Il reçut un choc au cœur.

En bas, fusaient des rires d'enfants, des cris d'oiseaux. Sur les bancs, presque tous occupés, des indifférents bâillaient au soleil. La place rose avait un air de fête insolente.

Tant de joie étalée devant le deuil d'une âme accablait. M. Baslèvre, oubliant qu'il avait voulu

sortir, enfouit sa tête dans ses mains et revit les jours affreux qu'il venait de vivre. Quelle lassitude il en ramenait! Quel effroi à reprendre la route ancienne, escortée désormais par la vision lancinante d'une félicité perdue !... Rien qu'une lueur dans la nuit, mais si faible! et c'était la sympathie d'une pauvre fille dont il ne savait rien, comme elle ignorait tout de lui...

Ainsi, par un jeu imprévu du destin, le seul être dans l'univers auprès duquel se reposât la pensée de M. Baslèvre, directeur au ministère du Commerce, décoré, membre du Volney et connu de milliers de gens, était devenu mademoiselle Fouille ! Quand il s'éveilla de sa douloureuse rêverie, ce fut également pour se rappeler que le moment était venu d'aller remercier cette providence inattendue.

Les jambes un peu molles, le cerveau encore un peu las, il prit alors son chapeau, des gants neufs, sourit au maigre répit qui l'attendait et quitta enfin sa chambre.

A mi-chemin, sur l'escalier, madame Gerbois, qui montait, eut une exclamation :

— Dieu merci! voilà donc monsieur comme avant! Toutefois, monsieur n'y songe pas, sortir une première fois sans pardessus, et par le temps qu'il fait!

— Rassurez-vous, madame Gerbois : je ne quitte pas la maison, j'ai rendez-vous avec mademoiselle Fouille.

— Mademoiselle Fouille ou sa sœur?

— Que voulez-vous dire? je ne comprends pas.

— C'est que mademoiselle Fouille est partie ce matin.

— Partie !

— Oui, en voyage ! et pour une fois qu'elle s'absente depuis qu'elle est ici, si vous aviez vu quel air heureux !

Atterré, M. Baslèvre continuait d'écouter. Il paraissait ne pas saisir ce qui arrivait.

— C'est bien, — dit-il enfin — dans ce cas, je n'ai plus qu'à remonter...

Avant de s'accrocher à la rampe, il se retourna encore :

— Et vous dites qu'elle avait l'air heureux ?... tant mieux... tant mieux...

Tout à coup, il se figurait découvrir pourquoi mademoiselle Fouille trouvait que l'attente est souvent un espoir.

Puis, rentré chez lui, il se laissa tomber sur un fauteuil : il avait envie de pleurer.

Les moyens qu'emploie la destinée sont toujours simples. Jusqu'à cette minute, M. Baslèvre, après avoir perdu le visage, avait encore mademoiselle Fouille ; à son tour, mademoiselle Fouille, qui ne partait jamais, venait de partir. Après cela, M. Baslèvre se retrouvait seul comme au début de ce récit : mais jadis il ignorait sa solitude et aujourd'hui il la goûtait. Oh ! comme il la goûtait vraiment ! et à quoi bon l'envol sublime d'une heure passionnée, si l'on doit le payer ensuite du reste de sa vie ?

VII

La rentrée de M. Baslèvre au ministère s'effectua le matin suivant. Elle ne fut marquée par aucun incident spécial. De même qu'on avait trouvé naturel et même agréable d'être momentanément débarrassé du directeur, on accepta sans se plaindre que reparussent en marge des rédactions les petites notes désagréables et le « m'en parler » directorial. Quoique pâli, M. Baslèvre semblait revenir de villégiature plutôt que d'une indisposition grave. A peine installé à son bureau, il fit aussi preuve d'une ardeur au travail que justifiait l'abondance des cas litigieux accumulés en son absence : un instant, il put se croire utile.

Après une nuit agitée de rêves fiévreux où passaient mademoiselle Fouille, le visage et des dossiers, le lendemain recommença tout pareil. De temps à autre, cependant, M. Baslèvre levait les yeux, regardait le fauteuil où pour la première fois il avait vraiment aperçu Claire et retombait dans une rêverie. Parce qu'il sentait que la vie reprise

serait désormais intolérable, il avait l'intuition d'une insécurité dans le présent. Il n'y a jamais de véritable fin aux aventures humaines et toutes s'achèvent pourtant. A ce titre, il jugeait impossible d'en rester où il était.

Or le hasard qu'appelait ainsi une logique intérieure que nous nommons après coup pressentiment, ne devait pas attendre pour paraître.

En revenant du cercle, M. Baslèvre trouva en effet, sur son bureau trois lettres dont une, tout de suite, le fit tressaillir d'anxiété, car elle était sans timbre et d'écriture inconnue. Sans même retirer son chapeau, il la prit, la palpa comme pour soupeser à l'avance l'imprévu qu'elle contenait, puis, décidé enfin, l'ouvrit et lut.

La réponse qui semblait ne plus devoir venir était sous ses yeux. En voici la teneur :

« Cher Monsieur, pardonnez-moi de ne me souvenir de votre bienveillance qu'aux heures de détresse. Depuis deux jours, celles que je pressentais, ont paru. Elles me laissent la force de souffrir, mais non celle de me diriger. Vos conseils m'y aideraient peut-être et je souhaite ardemment vous rencontrer. Où le puis-je et quand, sans abuser de votre temps? »

Un peu plus bas, tracés d'une main fiévreuse, ces mots :

» Votre amie. — CLAIRE GROS. »

Un moment de stupeur suivit. M. Baslèvre, après avoir erré dans l'obscurité, avait l'impression de recevoir dans les yeux une lueur de phare.

Ebloui et aveugle, il doutait d'être vivant : le billet était bien là pourtant, avec la signature, et l'appelait... mais pourquoi cet appel? Et encore, que penser de phrases qui, tour à tour, « souhaitent ardemment une rencontre » et « craignent d'abuser de votre temps ». Oh! ne jamais pouvoir arracher aux mots — fussent-ils les plus simples — le sens profond de la pensée qui les dicta!...

— Monsieur le directeur a sonné? — dit l'huissier apparaissant.

— Au fait, oui... je voulais vous demander... Quand a-t-on apporté cela?

— Mais... je l'ignore... Après le déjeuner sans doute.

— On ignore toujours tout, dès que je ne suis plus au bureau... soit, allez me chercher un taxi...

— Monsieur le directeur repart?

— Vous le voyez bien.

Et repliant le feuillet, M. Baslèvre le glissa, ainsi que l'enveloppe, dans la poche intérieure de sa redingote. Ses doigts tremblaient comme sous l'onglée. Sa pensée aussi oscillait entre un immense découragement et un espoir démesuré. Encore une fois, appel à l'aide ou consentement déguisé après un long débat de conscience? comment le savoir, si on ne le demandait pas. Il allait le demander, voilà tout.

Dix minutes plus tard, installé dans le taxi, il roulait vers le boulevard Blanqui.

Il ne faut pas chercher à préciser les pensées de M. Baslèvre durant son trajet. Suivant le cas, aux heures de crise, ou l'être intime, demeuré aux aguets, note avec une rigueur implacable les

moindres velléités dont se compose la trame des faits, ou bien il subit une véritable anesthésie et devient la substance plastique offerte aux aventures. M. Baslèvre, lui, était resté passif, c'est-à-dire qu'il avait oublié où il allait et encore ce qu'il prétendait faire.

Arrivé à destination, il demanda aussi, comme d'habitude, au concierge :

— Monsieur Gros?

Il n'attendit pas non plus la réponse pour continuer :

— Et madame?

Une voix, au fond de la loge, répliqua aigrement :

— Monsieur est en voyage et madame est sortie.

— Vous en êtes sûr?

— Si vous ne vouliez pas me croire, il n'y avait qu'à ne rien me demander.

Toujours passif, M. Baslèvre ressortit sans éprouver de déception ni de surprise. Gustave était absent? parfait! on n'aurait pas à redouter d'être troublés. Claire était sortie? Hé bien! quoi de plus facile que de guetter son retour en faisant les cent pas. Mais le ministère? Plaisanterie : le ministère qui avait marché quinze jours sans M. Baslèvre, suivrait son train aujourd'hui sans plus de dommage.

Et il fit comme il avait décidé, rôda sur le trottoir. L'attente qui recommençait ne lui était pas pénible. Il se sentait de nouveau engagé sur la vraie route et ne se souciait plus ni du paysage ni de la durée de l'étape. Lorsque Claire parut enfin, ce fut d'un air parfaitement calme qu'il l'aborda.

— J'ai cru meilleur de venir, pour gagner du temps, — dit-il. — Je n'ai trouvé votre billet qu'à mon retour au ministère.

— Moi-même je reviens de l'y porter et j'arrive après vous... — répondit-elle. — Voulez-vous monter?

— A votre gré.

Ainsi auraient parlé sans doute deux êtres quelconques venus avec exactitude à un rendez-vous quelconque. Leurs voix ne trahissaient rien. Leurs gestes n'appelaient aucune curiosité.

Parvenus dans l'escalier, Claire monta la première, M. Baslèvre suivit. Toutefois, à chaque palier, Claire marquait un arrêt léger, comme si elle avait craint d'arriver et M. Baslèvre, un peu plus bas, s'appuyait alors à la rampe. Peut-être, pareils à des grimpeurs qui approchent d'un sommet et par peur du vertige, n'osaient-ils déjà plus regarder à leurs pieds?...

Qand il fut dans la salle à manger, M. Baslèvre eut l'espoir que Claire s'y arrêterait ainsi que jadis, mais elle passa dans le cabinet de travail, prit la place de Gustave, derrière la table, et du geste désigna le fauteuil près de la cheminée. Le seul fait d'être accueilli là marquait l'irréparable qui était venu.

— Vous aviez à me demander conseil? — dit M. Baslèvre toujours très calme et s'asseyant à la place indiquée.

Seules, ses mains tremblaient un peu.

Claire, les bras croisés sur la table, parut sortir d'un songe.

— Un conseil?... je ne sais plus. Depuis qua-

rante-huit heures, il me semble avoir tout pensé et je ne suis pas plus avancée. Il y a deux jours que Gustave est parti... Il s'en est allé...

— En effet, murmura M. Baslèvre, on m'a raconté en bas qu'il était en voyage.

— Il s'en est allé... — répéta Claire dont la voix était à peine distincte, — peut-être pour toujours.

— Que voulez-vous dire? — fit encore M. Baslèvre du même ton calme, cependant qu'au contraire une subite allégresse le soulevait.

— C'est vrai, — reprit Claire, — je me figure que chacun doit être au courant... Voici...

Elle eut un soupir de fatigue; elle avait l'air de remonter une côte déjà maintes fois gravie.

— Dimanche il était revenu tard, très tard, avec sa figure des mauvais jours... des jours d'argent... Il ne parlait de rien moins que de changer d'appartement, de prendre une domestique à demeure, de lâcher le ministère, enfin des folies et une fièvre que je ne lui avais jamais vue à ce degré. Lundi, rentrée plus tardive encore. « D'où viens-tu? — De régler des affaires. — Mais lesquelles? — Celles qui nous font vivre. » Et pour la première fois, la discussion qui dégénère, des mots qu'on voudrait de toute son âme effacer et qui restent... passons : cela ne compte plus. Mardi, enfin... oui, c'était avant-hier, je me perds dans les jours... mardi, je le surprends en train de garnir une valise. « Tu le vois, dit-il, je compte m'absenter, j'ai, non sans peine, décroché mon congé. » Il n'en avait jamais parlé. Alors, malgré moi, perdant toute prudence, je prétends savoir. J'exige des réponses : « Pourquoi pars-tu sans moi? Où vas-

tu? Quand te reverrai-je?... » Pas d'éclaircissement, mais la dispute qui se rallume, épuisante, vaine... A dix heures, il s'en allait, sans même un geste de regret! Je laisse de côté les pensées qui ont suivi. Dans ces cas-là, on imagine tout. Cependant, une chose, au moins, semblait certaine. Il avait pris un congé et un congé est limité; cela commence et cela finit à jours donnés. Quelle naïveté! Ce matin, un médecin s'est présenté de la part du ministère. Au bureau on le croyait malade : il n'a pas pris de congé, il a menti, il ne reviendra plus...

La voix de Claire acheva de s'éteindre. Ses yeux disparurent cachés derrière ses mains : sans doute, se refusait-elle à laisser voir qu'elle pleurait.

— Comme je vous plains! — s'efforça de soupirer M. Baslèvre, mais l'allégresse qui l'avait pris, tout à l'heure, l'étranglait, l'empêchant de parler.

Au terme d'un tel désastre, n'était-ce pas son bonheur qui paraissait?

— Et maintenant, que faire?...

De nouveau, Claire venait de se redresser. Visiblement, elle avait dû, pendant son récit, oublier qu'un autre l'écoutait.

M. Baslèvre ne répondit pas; en revanche son regard se perdit au plafond comme s'il espérait y découvrir une solution. Découragée, Claire s'inclina vers la table :

— Ainsi, vous non plus, ne voyez pas?...

— Au contraire, je vois très bien, — répliqua vivement M. Baslèvre.

Mais ce qu'il voyait, pouvait-il déjà le dire? Et,

parce que le regard anxieux du visage pesait sur lui, il poursuivit :

— Tout d'abord, attendre...

Renversement des rôles : c'était à lui d'offrir l'attente comme un salut!

— Attendre... après quoi, s'il revient...

Claire eut un cri sourd :

— En doutez-vous?

— Autant que vous-même, pas plus...

Puis, poursuivant :

— Donc, s'il revient, vous serez maîtresse de dissiper toute équivoque et de régler l'avenir en connaissance de cause. Qui sait même si vous ne pardonnerez pas encore? La place perdue ne comptera guère dans ce cas... et d'ailleurs est-il excessif de penser que je pourrai lui en trouver une autre?

Il n'avait su effacer de l'accent des derniers mots un peu d'amertume ironique.

— S'il ne revient pas...

Cette fois, M. Baslèvre laissa passer un temps : une douceur infinie amollit sa voix.

— ... Si définitivement vous restiez sans nouvelles... eh bien, alors aussi, oui, alors vous ne seriez pas seule... je suis là...

Il vit Claire faire un geste de la main, comme pour écarter la fin de la phrase, mais, lassitude ou prudence, elle s'abstint de répondre.

— Je suis là... — répéta M. Baslèvre, imaginant qu'elle n'avait pas entendu.

Et il mit dans ces trois mots si simples un tel accent qu'il eût été impossible de persister à ne pas comprendre.

Claire leva les yeux et le regarda. Il n'y avait dans ce regard aucun trouble, rien que la même lassitude et du reproche.

— De grâce, ne pensez-vous pas qu'un autre moment eût mieux valu pour rappeler ce que je désire voir oublié de tous les deux?

M. Baslèvre frissonna :

— Oublier ! c'est bientôt dit ! Vous, peut-être !... mais moi, comment le pourrais-je et me l'avez-vous demandé? Quant à l'heure, je ne choisis pas : celle-ci se présente, je m'en saisis.

Toujours les yeux sur lui, elle répliqua :

— Je viens de vous affirmer que je n'avais aujourd'hui qu'une pensée et une souffrance : mon mari.

— Sa trahison !

— Son retour que j'attends.

— A moins qu'auparavant ne sonne la délivrance.

— Taisez-vous !

Mais soulevé de nouveau par la force inconnue, M. Baslèvre venait de se dresser :

— Ah ! trêve de détours subtils ! Dès lors que vous avez reçu ma lettre et que je suis venu, supposiez-vous que je continuerais à me taire? Il est bien vrai qu'en vous écrivant je m'étais figuré tout prévoir, vos scrupules, vos révoltes, un refus, tout, vous dis-je, y compris d'être chassé, tout, sauf le silence que vous avez choisi et que vous espériez indéfini ! Mais voyez comme la vie est plus forte. La torture dans le vide que vous avez imaginée, doit cesser. Le silence n'est plus un refuge. Et nous voici encore réunis, vous m'ayant

appelé, sachant que je vous aime, et moi, n'ayant plus qu'un désir...

— Taisez-vous! je vous défends d'ajouter rien! — jeta Claire, en même temps qu'appuyée à la table elle semblait demander au meuble inerte protection contre le nouveau débat qui surgissait.

M. Baslèvre fit un geste égaré :

— Allons donc! même si je n'ajoutais rien, pourrions-nous encore nous mentir et ignorer ce que nous avons lu dans nos cœurs? Assez d'attente; l'heure a sonné des actes qui décident. En balance d'un passé de détresse qui persiste à vous retenir par je ne sais quelles racines de convenances périmées, osez mettre l'amour profond, total, d'un homme qui n'avait jamais aimé, mais qui, ayant fait le rêve de vous emporter à son bras, prétend effacer ce passé à force de tendresse et s'offre à devenir votre ombre. Oh! vous ne le croyez pas... On ne croit jamais à un bonheur qui vient. Plus il est grand, et plus on le redoute comme une aventure anormale. Seulement, ici, l'anormal est le présent! Claire! regardez mieux autour de vous : quels souvenirs y pourrez-vous regretter? Pas un qui n'évoque la faillite de votre effort ou le mépris de vos dévoûments. Ce ne sont que pièces vides, murs résonnant de l'écho de votre désespoir!... Et puis, regardez aussi l'humble amoureux que je suis, si vraiment humble et maladroit peut-être, mais si passionnément épris que, sur un désir de vous, il sacrifiera tout ce pour quoi il avait cru vivre et qui, en vérité, n'en valait pas la peine. Hésiteriez-vous?... La route est là, une route à deux, où,

les yeux pleins de vous, je suis prêt à devenir votre soutien, votre amant, ce qu'il vous plaira que je sois, pourvu que je reste à vos côtés : quand on est où j'en suis, on n'y regarde plus de si près et les miettes ramassées sont encore un festin !

A mesure, il n'avait pas cessé d'approcher d'elle, tendait les bras pour la saisir. Encore un peu, et son visage frôlerait le visage.

Touchée, sans doute, par la sincérité de la passion qui s'offrait ainsi, ou même en subissant malgré tout l'attirance merveilleuse, Claire avait écouté immobile, les yeux perdus dans le vide. Soudain, au contact de la main de M. Baslèvre qui cherchait la sienne, elle eut un frisson. Très simplement ensuite, elle s'empara de cette main venue pour une étreinte et la ramenant vers le bord de la table :

— Mon pauvre ami, — murmura-t-elle, — comme vous aurez de la peine plus tard, parce que vous m'avez dit cela.

Il recula, désarmé par une telle douceur plus que par des violences.

— Mais, tout cela, ne le saviez-vous pas déjà, puisque je vous l'avais écrit !

— Je pouvais l'ignorer si, devinant aux premières lignes, j'ai préféré m'arrêter sans lire le reste.

M. Baslèvre eut un cri de stupeur :

— Vous auriez fait cela ! ah ! pourquoi ?... pourquoi ?...

— Probablement parce que je tenais beaucoup à vous.

— Etrange manière en vérité !

— La meilleure, qui sait...

Un rictus douloureux crispa la bouche de M. Baslèvre ; il tourna sur lui-même et retombant sur le fauteuil :

— Dire que, tandis que j'agonisais de votre silence, paisible, vous vous contentiez d'envoyer ma lettre rejoindre dans un tiroir la note du boulanger !

— Vous vous trompez, — dit encore Claire, — votre lettre... n'existe plus.

Farouche, M. Baslèvre eut un nouveau cri :

— Cela aussi !... En détruisant mes feuilles, n'avoir même pas senti que vous alliez tuer une âme !

— J'ai senti que je sauvais notre amitié !

Mais il secoua les épaules, désespéré :

— Notre amitié !... hélas ! elle est loin, puisque *même après cela* je ne parviendrais pas à ne plus vous aimer !

Toujours du même ton implacable, Claire répliqua :

— Vous ne m'aimez pas. Vous avez cru m'aimer : vous vous trompiez.

— Je le crois encore assez pour risquer d'en mourir !

Elle hocha la tête gravement. Sa voix, plus assourdie, ne cessait pas de rester une musique, mais combien douloureuse !

— Non, — dit-elle,— si vous m'aviez aimée, vous auriez découvert, avant de parler, que le bonheur qui vous attire était le vôtre avant d'être le mien. L'oubli du passé, proposez-vous : soit. Ce passé, le connaissez-vous? Qui vous assure

qu'il ne tienne pas au plus profond de mon être et que m'en séparer ne soit pas un déchirement intolérable ? Admettons pourtant ce premier sacrifice : quelle force éteindra ensuite, au fond de moi, la voix qui me reprochera d'avoir trahi le devoir auquel j'ai tenu jusqu'ici, quelles que fussent les difficultés de ma vie? Cette vie était douloureuse? Le sera-t-elle moins, dans une situation louche, avec des lendemains qu'on ne peut s'interdire de supposer incertains, et une conscience désorientée? Quel cœur vous donnerais-je enfin, où passerait tour à tour le désespoir de n'être plus honnête, le regret d'avoir déserté ma tâche et la certitude d'avoir consommé la perte de ceux que j'aurais pu sauver?

Les yeux de Claire s'abaissèrent. On pouvait croire maintenant qu'elle rêvait tout haut, pour elle-même.

— Voilà, mon ami, ce que vous auriez pensé si vous m'aviez aimée *vraiment*. Vous avez ressenti un désir, un goût, peut-être même un émoi assez violent pour prendre le courage de passer outre à des commodités : ce n'était pas de l'amour! L'amour est bien autre chose! S'il fabrique du bonheur, ce n'est jamais pour lui, mais seulement pour l'autre. Il ne prend rien : il donne tout. J'ai souvent imaginé qu'on pouvait aimer un être désespérément, sans presque l'approcher, sans parfois qu'il le soupçonne. Qui sait si un grand amour muet n'est pas la plus belle fleur qui ait jamais paré une âme humaine? Qui sait aussi quelle ivresse intime peut sortir d'un tel sacrifice où rien n'a été sacrifié que soi-même ?

M. Baslèvre, qui avait écouté sans bouger, dit simplement :

— A mon tour, laissez-moi vous répondre que vous n'avez jamais aimé.

Claire eut une hésitation à peine perceptible, puis, dans un soupir :

— Si *aimer vraiment* signifie mettre toute son énergie à ne donner à l'autre que ce qui lui est le meilleur — fût-ce son propre effacement — il me semble bien... je suis sûre, au contraire d'aimer encore...

— Ah! — conclut M. Baslèvre d'une voix sourde, — il fallait commencer par cet aveu : le reste était inutile...

— Le reste... qui sait?... contenait l'essentiel.

Et le silence enfin s'abattit sur eux, un silence qui avait l'air de vouloir prolonger les paroles dites, pour les remettre tout de suite à la place lointaine où tout s'éclaire : mais on ne comprend jamais sur le moment et il semblait à M. Baslèvre qu'une dalle funèbre achevait d'écraser la merveille dont la seule approche le laissait encore pantelant.

Ce fut Claire qui reprit :

— Donnez-moi maintenant votre parole que nous ne parlerons plus jamais de... cela.

M. Baslèvre se tut. De nouveau le silence planait, chargé de volontés indécises, lourd des deux souffrances qu'il recouvrait.

— Je vous le demande, — insista Claire.

— A quoi bon? — répondit M. Baslèvre.

— A m'assurer que je garde une amitié... qui m'est devenue chère.

— L'amitié ! quel mensonge !

— Quelle douceur, parfois !

M. Baslèvre avait baissé la tête.

— Je ne puis rien promettre, — dit-il brusquement, — j'essayerai.

— Merci.

Et d'un commun accord ils se levèrent. Devant le drame qui se jouait dans leurs cœurs, l'autre réalité s'était effacée. La disparition de Gustave paraissait n'avoir été qu'une occasion pour amener l'essentiel : s'étant expliqués, ils n'éprouvaient pas le désir d'y revenir.

— Pardonnez-moi de repartir, — déclara M. Baslèvre du bout des lèvres, — mais il faut bien que je rentre au ministère.

Sans attendre qu'elle répondît, il se dirigea vers l'antichambre. C'était lui, maintenant, qui passait le premier. Claire, marchant derrière lui, apercevait ses épaules. Elles étaient courbées comme si des années venaient de tomber sur elles.

— Ne restez plus aussi longtemps sans reparaître, — dit Claire à la porte d'entrée.

Il répliqua d'un ton absent :

— J'y tâcherai. J'avais omis de vous dire que, durant la dernière quinzaine, j'ai été malade.

— Pas gravement, je l'espère?

— Assez pour ne pouvoir quitter mon lit.

— Aviez-vous au moins quelqu'un pour vous soigner?

— Oui, une voisine charitable.

— Qui s'appelle?...

— Mademoiselle Fouille.

— Hé bien, dites-lui, quand vous la verrez, que je lui suis reconnaissante.

— Impossible, elle est partie.

— Pas depuis longtemps, alors?

— En effet, depuis avant-hier, comme...

Ce fut Claire qui acheva pour M. Baslèvre qui s'arrêtait :

— Comme Gustave.

Subitement, parce que ces deux noms venaient d'être liés, M. Baslèvre avait éprouvé une gêne.

— Beaucoup de gens, — murmura-t-il, — quittent Paris chaque jour. Adieu.

— Au revoir.

M. Baslèvre eut un dernier tressaillement.

— Vous croyez donc...

— Je crois qu'il suffit d'avoir beaucoup souffert pour découvrir que le renoncement peut devenir une forme du bonheur.

— Alors... je ne suis pas sur le chemin!

Puis M. Baslèvre descendit. Il regagnait à pied le ministère. En marchant, il ne voyait ni le sol, ni le ciel, ni les passants, ni son chagrin. Il ne songeait pas non plus au visage, ignorant encore s'il le reverrait ou essayerait de l'oublier. Un instant seulement, il sentit descendre sur lui une paix voisine de la mort, mais douce comme le début d'une autre vie. C'est qu'un instant aussi, rien qu'un instant, il avait compris que plutôt que de ne jamais approcher Claire, il accepterait même de se taire...

Sans le savoir encore, il commençait d'*aimer vraiment*.

TROISIÈME PARTIE

I

Après cet entretien, l'âme de M. Baslèvre parut d'abord cesser de vivre : désormais, conscient de l'abîme qui le séparait de Claire, il ne se demandait même plus :

« La reverrai-je? »

Un abîme, en effet : c'était bien cela que résumaient les seules phrases que M. Baslèvre crut avoir retenues. « Vous ne m'aimez pas, avait dit Claire, vous avez cru m'aimer. » Et sur la réponse : « Vous n'avez jamais aimé », elle avait repris : « Je suis sûre d'aimer encore! »

M. Baslèvre, aussi, en était sûr : mais, arrivée là, sa pensée s'arrêtait et toutes voix se taisaient en lui.

Extérieurement, il faisait les choses d'autrefois, allait au cercle, au bureau, ou, accoudé à sa fenêtre, contemplait le square. Cependant, quel changement! Les mots qu'on lui disait semblaient

ne pas l'atteindre. Agir lui était une fatigue. L'exercice de sa fonction l'accablait. En réalité sa vie, bouleversée par l'aventure, tendait en vain à reprendre une apparence d'équilibre. Il en était à la période confuse où l'eau trouble tourne encore après un arrêt de l'essoreuse. Le temps passe et tandis que les boues se déposent, achevant de rendre opaques les flancs du vase, un liquide dépouillé apparaît, prêt à recéler une chimie nouvelle ou à refléter du ciel.

Une telle léthargie ne pouvait durer. Quand le réveil commença, ce fut pour aller au bout du chemin ; entre Claire et lui, M. Baslèvre osait enfin apercevoir l'obstacle : le mari.

Jusqu'à ce jour on peut dire que celui-ci avait été supprimé du drame : il n'y avait paru que de loin, et plutôt comme un passant. Tout à coup, il s'imposait ; impossible d'ignorer que Claire l'aimât toujours, impossible aussi de l'atteindre puisque Claire eût été atteinte à travers lui. Disparu, tué, il serait resté : on peut supprimer un être, on n'abolit pas les images par lesquelles il règne. Et devant ce constat imprévu, M. Baslèvre n'aurait pu dire s'il éprouvait de l'étonnement ou de la colère, mais une douleur inconnue lui tordit le cœur : il était jaloux.

Entre toutes les passions, la jalousie échappe le mieux à l'analyse consciente : ses plus sûres victimes l'ignorent, tant elle aborde de biais. Haïssant désormais Gustave, M. Baslèvre ne soupçonna pas une seconde la vraie cause de sa haine : simplement il croyait s'indigner d'une escroquerie sentimentale dont Claire était victime.

Claire n'ignorait rien de son mari et le jugeait. Elle savait que la littérature n'avait probablement jamais existé, que les ressources étaient suspectes ou pires; pouvait-elle même douter de la trahison? Cependant, pour son mari, elle s'était décidée à venir trouver M. Baslèvre; le mari toujours apparaissait à la limite de ses actes : « Je n'ai qu'une pensée et qu'une souffrance », avait-elle résumé à leur dernier adieu. Alors, à l'évocation d'un tel aveuglement, M. Baslèvre sentait une révolte le soulever : de toute son âme, il eût souhaité dissiper l'équivoque et garer Claire d'une exploitation indigne autant que certaine. Hélas! le pouvait-il? C'était Gustave qu'elle aimait!...

Des pensées louches le dévoraient ensuite. Où s'étaient-ils connus? Gustave avait-il eu seulement pour Claire autre chose qu'un caprice? Peut-être ne l'avait-il épousée qu'un jour de dèche, et pour toucher une dot!

M. Baslèvre revoyait aussi la jeunesse de Gustave où tout réussissait sans qu'il le méritât. Ah! pourquoi, dès le début, était-ce déjà lui qui était riche et joyeux, lui qui gardait ses parents? pourquoi la vie ouvre-t-elle ses corbeilles toujours aux mêmes?

Ainsi, peu à peu, la douleur de M. Baslèvre devenait plus âpre, envenimant jusqu'aux temps étrangers à Claire. Il s'y mêlait on ne savait quoi d'envieux et d'inutilement bas dont il avait conscience sans parvenir à l'écarter. Son amour en était obscurci. Entre un passé devenu supplice et des lendemains qui accablaient, sa pensée voletait comme un oiseau de nuit égaré dans une pièce.

Tout sombrait. Que la mort aurait été plus douce!

De pareilles crises, du reste, ne sauraient subsister longtemps. Moins de quarante-huit heures après l'entretien, une crise nouvelle apporta le coup de grâce.

C'était le soir. Rentré chez lui, M. Baslèvre était alors à sa fenêtre. En bas, le square s'obstinait à rester bruyant, la lumière à rôder sous les arcades basses. Une odeur fade montait des pavés et l'on aurait dit que, pareille à celui qui la contemplait, la place était devenue vieillotte, ridée, sans même la grandeur qui s'attache à des ruines.

Soudain, la certitude que Gustave allait revenir s'empara de l'esprit de M. Baslèvre avec une netteté aveuglante. A la pensée de ce retour et du pardon de Claire, une lumière jaillit aussi. Jusqu'à cette minute, M. Baslèvre avait pu se demander encore : « La reverrai-je? » Cette fois et pour ainsi dire en dehors de lui, la décision s'imposait : il ne serait pas le témoin de cela! fermer le livre et effacer!

Une fatigue suivit, accablante. Maintenant que tout était fini, il se rappelait tant d'années où il n'avait souffert ni de vivre dans sa mansarde, ni d'être sans amis : parce qu'un hasard avait passé, qui aurait pu aussi bien ne point venir, ce temps ne recommencerait jamais et il resterait sur le chemin, dépouillé, grelottant, avec une âme de pauvre... S'il avait oublié seulement! A aucune minute, au contraire, il n'avait plus désiré Claire. On peut donc aimer dans le vide et avec l'assurance d'être toujours exclu!...

En bas le jour achevait de s'éteindre, morne et

chargé de la tristesse qui noyait M. Baslèvre. A l'appel du garde, les gens sortaient du square. Sur le trottoir une femme passa en clopinant... Andréa... Au fait, mademoiselle Fouille était-elle toujours absente? Comme elle avait eu raison de voyager! Lui-même ne devrait-il pas suivre son exemple et partir?

Hélas! sans doute parce qu'il venait d'écarter enfin l'image de Gustave, il découvrait au même moment combien il concevait peu de n'être plus mêlé à la vie de Claire. Résigné pour son compte, il ne parvenait pas à le devenir pour elle; il la voulait heureuse, mais comment? puisque sans Gustave...

Un rire nerveux arrêta net la conclusion : ce qu'il avait entrevu était si loin de toute possibilité qu'il craignit de délirer.

« Allons! je deviens fou : en revanche, demain j'imiterai mademoiselle Fouille... oui, demain, partir pour être bien sûr de ne plus aller là-bas! »

Et revenu à sa table, il tomba dans une sorte d'hébétude : il avait envie de pleurer sur tant de douleurs inutiles, car même son amour sacrifié ne servirait pas à bâtir du bonheur. Il éprouvait aussi la sensation d'apaisement qui succède aux décisions difficiles. Quel étonnement pour lui, si on lui avait montré qu'un pareil désespoir inaugurait une vie souveraine, destinée à laisser bien loin le passé auquel s'attardaient ses regrets!

Le lendemain, qui était le dimanche, M. Baslèvre comprit, en se levant, que sa volonté de la veille était définitive. Non seulement, il ne se rendrait plus boulevard Blanqui, mais, afin de

s'épargner l'occasion de tentations dangereuses, il quitterait Paris dès le soir.

Un directeur est à la fois beaucoup plus libre et beaucoup moins que le dernier des expéditionnaires. Il ne possède qu'un moyen d'obtenir sur l'heure le congé qu'il désire : la maladie, réelle ou simulée. M. Baslèvre se rendit donc à la plus prochaine cabine téléphonique et demanda le numéro du docteur Michon.

Il y avait mille chances contre une pour que Michon ne fût pas au bout du fil : il s'y trouvait.

— Allo ! qui est à l'appareil?

— C'est moi, Baslèvre, le directeur.

— Fichtre ! corvée de service, alors... Vous savez que c'est dimanche?

— Je le sais. D'ailleurs, je ne prétends pas vous déranger. Il s'agit de moi.

— Vous êtes malade?

— Besoin de repos.

— Ah !... Hé bien, prenez-le.

— Justement, je compte annoncer, tout à l'heure, au ministre que vous exigez une quinzaine de vacances immédiates. Vous ferez ensuite, s'il y a lieu, les petits papiers utiles, mais dès que j'aurai sorti votre nom, je suis bien tranquille, il ne me demandera rien.

— C'est si pressé?

— Oui et non... Venant de décider la chose, j'aimerais autant l'exécuter dans la journée.

— Très bien... très bien...

— Merci, docteur, c'est tout.

— Holà ! pas si vite ! une question encore...

Il n'y a rien de plus égal qu'une voix au télé-

phone. L'anxiété, s'il y en a, s'arrête au seuil des appareils. L'auditeur, lui, manque de la vraie lumière, celle des gestes et du visage.

Aux deux extrémités de la ligne, se trouvaient ainsi, d'un côté un homme appuyé contre une paroi de cabine, et bouleversé parce qu'il mettait l'insurmontable entre le bonheur et lui, de l'autre, un personnage socratique, confortablement établi dans son fauteuil et qui, désœuvré parce que c'était dimanche, avait le désir de bavarder : mais les phrases couraient le long des fils, gardant le ton des affaires et une allure indifférente.

— Une question? laquelle?

— Pour quelle maladie suis-je en train de vous soigner, et si l'on me demande de vos nouvelles que dois-je répondre : estomac, cœur ou vessie?

— Renvoyez les indiscrets : à quoi sert le secret professionnel?

— Facile à dire. Ces temps derniers j'ai déjà dû faire face aux questions de qui de droit à propos de votre indisposition et répondre... de travers, car, sans vous le reprocher, vous ne m'avez pas appelé.

— Soit, mettons que le diagnostic n'a pas changé.

— Alors, troubles du cœur?

M. Baslèvre pâlit un peu dans son réduit obscur.

— Vous ne répondez pas?

— Je songe que si tous les certificats que vous m'envoyez pour mes commis sont établis de la même manière...

— Rassurez-vous : je ne consens à couvrir que

les fugues de directeur. Etes-vous au moins fixé sur l'endroit où vous comptez vous rendre?

— Il est probable.

— Peut-on connaître?

De nouveau, la réponse ne vint pas.

— Avouez que je suis, décidément, de bonne composition! je vous oblige, pour une maladie que j'ignore, à faire une cure dans une station que je ne soupçonne pas.

— Mon secrétaire aura l'adresse, cela suffit.

On entendit, mais à peine, le rire de Michon à l'autre extrémité.

— Etes-vous au terme du questionnaire? — dit brusquement M. Baslèvre.

— Oui, j'ai désormais les éléments : c'est bien le cœur qui ne va plus.

— Merci, docteur.

Un choc bref : M. Baslèvre venait de raccrocher les récepteurs. Il s'éloigna. Il avait envie de secouer les épaules comme si l'interrogatoire de Michon avait déposé sur elles une humidité de cave. Cependant, tout ce qu'avait dit celui-ci en plaisantant, d'autres ne le diraient-ils pas, à leur tour, sérieusement? Deux indispositions subites et venues ainsi coup sur coup, ne pouvaient manquer de laisser sceptique un personnel témoin de la rigide ponctualité d'antan. Avec quelle curiosité on interrogerait le secrétaire . « Qu'a-t-il donc? Est-il reparti pour longtemps?... » Le secrétaire répondrait : « Il a été se soigner, mais il se refuse à nommer sa maladie... » On insisterait : « Enfin, où est-il allé? » Et le secrétaire encore hocherait la tête : « Je ne sais pas... »

M. Baslèvre non plus ne savait pas : pourtant, résolu à partir le soir même, il aurait dû savoir... En attendant, marcher d'abord, n'être plus qu'un atome qui flotte sur l'océan de Paris, au gré de forces anonymes, et puis ne s'éveiller qu'à l'heure du départ... Mais encore, par quelle gare et pour quelle destination?

Avançant au hasard devant lui, M. Baslèvre commença de chercher où réfugier son isolement. Les villes d'eaux étaient fermées. A la campagne on devait grelotter de tristesse. Soudain un nom qui paraît : Limoges... Pourquoi pas? Si depuis trente ans il n'avait pu se décider à y revenir, aujourd'hui tout était changé : même le passé se chargeait de douceur. C'est au lendemain des morts qu'on découvre la vraie valeur des choses : avant, on les regardait avec indifférence, après on se console en les touchant.

M. Baslèvre, sans cesser de marcher, soupira :

— Limoges... en effet...

Et il imagina son arrivée là-bas, la descente à l'hôtel au petit jour, les maisons qu'il reconnaîtrait peut-être, les passants qui, tous, seraient des inconnus. Absorbé par ses pensées, il ne s'apercevait pas qu'il avait suivi un trottoir après l'autre, ni qu'il entrait dans un autre Paris, quand une voix, près de lui, le fit tressaillir.

— Mon bon monsieur, du porte-bonheur, du vrai, et ça sent bon!... Achetez-le pour votre dame.

En même temps, son panier au bras et emboîtant le pas de M. Baslèvre, l'homme tendait une botte de muguet.

C'était un petit vieux en tablier bleu, rasé de frais et méticuleusement propre. Il s'exprimait sur un ton de politesse où perçait moins le désir d'une aumône que celui de rendre service.

— Merci, — fit M. Baslèvre sèchement.

Le vieux, sans se déconcerter, continua de l'escorter :

— Si ce n'est pas pour votre dame, ce sera pour votre amie. On en a toujours, bien sûr...

— Je vous ai déjà dit... — recommença M. Baslèvre.

Tenace, le vieux choisit une autre botte dans son panier :

— Celle-là vous irait mieux, peut-être ?... Regardez ça... du printemps dans la main ! On sera content, allez ! car je vous connais, monsieur, c'est vous, n'est-ce pas, qui, tous les jours en semaine, passez vers midi rue de Grenelle? Et vous avez un air si pressé ! On voit bien que vous allez la retrouver !

M. Baslèvre eut un sursaut :

— Retrouver qui? vous déraillez, mon brave. A mon âge...

— Oh ! à votre âge ou au mien, c'est tout comme : si vous croyez que ce ne sont pas encore les vieux qui aiment toujours le mieux !

Sans répondre M. Baslèvre prit brusquement le bouquet.

— C'est dix sous.

— En voilà vingt.

— Ce que monsieur va être accueilli ! — poursuivit le vieux qui cherchait sa monnaie.

— Mais qui vous dit qu'on m'attende? répartit

M. Baslèvre, en même temps que du geste il repoussait l'argent.

Pensif, ne sachant que faire des fleurs qu'il tenait gauchement dans sa main, il poursuivit sa marche. A quoi songeait-il donc, avant que le vieux ne l'interrompît? Drôle de bonhomme, avec sa phrase : « C'est à nos âges qu'on aime le mieux. » Claire avait dit aussi : « Si vous m'aimiez vraiment... »

Balançant le bouquet comme s'il s'apprêtait à le jeter, M. Baslèvre fit un grand geste las :

— Tout donner, ne rien prendre... je sais...

Hé bien! n'était-ce pas ce qu'il faisait en s'apprêtant à disparaître? Il cesserait d'encombrer : cependant Claire en serait-elle plus heureuse? Et la pensée du retour de Gustave une fois de plus lui tordit le cœur. Il n'imaginait plus seulement le pardon mais la vie reprise, Gustave *sans place*, et l'oisiveté totale s'ajoutant aux autres sources de dissentiments profonds. Avant cela déjà, l'angoisse de Claire avait été « indicible ». Que serait-ce après? Si *l'on avait pu* au moins...

M. Baslèvre blêmit : *on pouvait*, puisqu'il suffirait sans doute que lui, Baslèvre, intervînt aux Beaux-Arts pour limiter la catastrophe... Enfin, la lueur, la grande lueur du sacrifice apparaissait! Mais on en supporte difficilement le premier éclat : tout de suite, on referme les yeux, avec l'espoir qu'elle ne luira plus quand on les rouvrira.

— Allons donc! vais-je oublier sans cesse que, ce soir, je serai ailleurs!...

En même temps, stupéfait, il jeta les yeux

autour de lui et se crut victime d'un mirage. Tandis que suivant la pente de ses rêveries il ne s'occupait que de se détacher des lieux où son amour avait fleuri, mû par l'instinct, il était revenu les chercher : c'était l'avenue des Gobelins qu'il remontait. Quelques pas et il verrait la maison! Quelques autres, il serait libre de revoir le visage!... Mais, devant le destin, qui donc est jamais libre?... Songe ou réalité, déjà le visage lui-même était présent : et cloué au sol, prêt de crouler sous le choc d'une telle joie, M. Baslèvre contempla Claire qui venait à lui!

Elle approcha, les mains tendues, sans hésiter. Le sourire, comme un rayon, parut sous la voilette.

— Serait-ce par hasard chez moi que vous alliez?

Il ne répondit pas : il ne pouvait encore que la regarder. Elle reprit :

— Voulez-vous m'accompagner ou préférez-vous que nous rentrions?

Il fit un signe vague :

— Que je n'entrave pas vos projets... je ne comptais pas...

Sa langue s'embarrassait. Qu'ajouter, puisqu'il avait suffi qu'elle reparût pour effacer jusqu'à l'idée de départ, puisque décidément, plutôt que de perdre le visage, M. Baslèvre était sûr désormais de garder le silence promis?

— Bref, — acheva-t-il, — c'est dimanche, vous comprenez? et j'étais libre de mon temps...

— Hélas, — murmura-t-elle, — moi aussi... Toujours pas de nouvelles...

Il réprima un malaise fugitif.

— Je pensais bien que si vous en aviez reçu, vous me l'auriez écrit.

— Evidemment.

Ils se remirent en marche, elle l'entraînant du côté du Panthéon, mais d'un pas ralenti de promeneurs.

S'apercevant qu'il tenait à la main un bouquet, M. Baslèvre le tendit, après un court silence.

— Du printemps, — dit-il doucement, — ainsi, du moins, le vieux qui le vendait appelait-il ce muguet.

Elle prit les fleurs.

— Merci.

Parvenu au carrefour Port-Royal, M. Baslèvre aperçut un banc vide :

— N'auriez-vous pas envie de vous asseoir, pour *me* reposer un peu? J'ai beaucoup marché...

Elle acquiesça d'un signe de tête. Ils s'installèrent. Ironie des choses, les deux promeneurs ressemblaient maintenant à un ménage arrêté pour une pause sur la route.

— ... J'ai beaucoup réfléchi aussi...

Elle fit un geste bref comme pour l'arrêter, mais il hocha la tête :

— Ne craignez rien!...

Il se recueillit ensuite. Sensation étrange : depuis qu'il l'avait quittée, il n'avait pas cessé d'errer à travers un dédale de volontés confuses : il la retrouvait et aussitôt il découvrait l'énormité du chemin parcouru. Il lui semblait aussi que ce qu'il allait dire lui était dicté par une puissance intérieure et il poursuivit :

— Je souhaitais vous demander une chose... une seule.. Est-ce bien *lui* que vous aimez?

Elle fit un nouveau geste pour l'arrêter : une seconde fois il hocha la tête, cependant que sa voix s'éteignait presque :

— Je le répète, ne craignez rien : c'est pour ne pas me tromper au cas ou j'aurais à m'occuper... de vous deux.

Il avait prononcé « vous deux », mais il était évident qu'il ne parlait que de Gustave.

Une émotion bouleversa le visage. Claire approcha d'elle le bouquet et parut en respirer le parfum. Si M. Baslèvre avait été moins ému, peut-être aurait-il vu que les lèvres, à travers la voilette, touchaient les fleurs.

— Vous ne répondez pas? reprit M. Baslèvre.

— Vous savez bien, mon ami, que, dans le présent comme dans le passé, je ne pourrais changer.

Il baissa la tête :

— Oui, je sais... seulement j'avais besoin de vous l'entendre dire.

— Pourquoi?

— Je l'ignore, vraiment.

M. Baslèvre reprit après une courte pause :

— Figurez-vous que, depuis ma dernière visite, j'ai eu la tentation de me rendre à Limoges.

Claire murmura :

— Vos affaires vous y rappelaient?

— Non... simple désir de revoir du passé... mon passé...

Le visage prit une expression de douceur attendrie.

— Vous avez eu raison de ne pas vous en aller.

— En effet, — dit M. Baslèvre, — nous avons l'illusion que le passé est une chose rare et nous en laissons, tous les jours, tomber un morceau derrière nous, sans daigner tourner la tête.

— Même sur ce banc... — soupira Claire.

Il leva les yeux vers elle, surpris de ce qu'il entendait. Elle le regardait.

— Mon pauvre ami, est-ce donc à moi de vous consoler? — reprit-elle à mi-voix. — Il m'a toujours semblé que le passé était en nous-mêmes. Il n'est jamais non plus que ce que nous voulons qu'il soit. Plus tard, vous vous rappellerez ainsi qu'un dimanche vous étiez là et qu'avec trois mots vous m'avez touchée jusqu'à l'âme. Surtout retenez que je ne demande rien, n'attends rien... sinon votre visite.

Il écoutait bouleversé.

— J'ai peur, — balbutia-t-il, — que vous ne me jugiez meilleur que je ne suis.

— Taisez-vous, — répliqua-t-elle, — ce que vous pourriez ajouter gâterait notre banc.

Puis elle se leva :

— D'ailleurs, maintenant, que je *sais* que vous reviendrez bientôt, je ne veux plus m'attarder.

M. Baslèvre eut envie de la retenir : mais, à lui aussi il semblait préférable de demeurer sous l'impression mystérieuse qui l'enveloppait.

— Je ne vous demande pas non plus de m'accompagner, — poursuivit Claire, — j'étais presque à destination.

Il fit signe qu'il avait compris et, toujours sur le banc, la vit s'éloigner. Il sombrait dans une

ivresse de douceur et de fatigue. Il éprouvait aussi un désir singulier : sans bien savoir comment, invisible et présent à la manière d'un Dieu, il aurait voulu bâtir un grand bonheur pour Claire.

II

Un temps suivit, inexprimable : trois jours de halte, d'allégresse à fleur d'âme, tels qu'on se demande, quand ils passent : « Par quoi les payerai-je? » Après une semaine ou presque de tortures intérieures, M. Baslèvre était libre de se croire tout à coup transporté dans une prairie verte où aucun bruit n'arrive sauf celui des oiseaux qui volent ou de l'eau qui s'écoule. Il avait conscience qu'il suffirait d'ouvrir les bras d'une certaine façon pour voler en plein ciel ; le monde était changé parce qu'il le voyait à travers d'autres pensées ; son cœur débordait, pareil à une coupe pleine, et il était heureux.

Il suffit d'une secousse légère pour détacher la scorie du lingot et découvrir le métal pur.

Subitement, sur le banc, au voisinage de Claire, le sacrifice de soi était apparu à M. Baslèvre comme la forme possible d'une tendresse supérieure. A dater de là, ses yeux, auparavant fermés par le désir, avaient commencé de s'ouvrir. Il n'avait pas cessé d'aimer mais déjà il aimait autre-

ment, avec une plénitude, un élan et une douceur que la passion — il s'en apercevait — ne peut atteindre. Parce qu'il ne voulait plus que le bonheur de Claire, il en retrouvait un autre, le plus inattendu, et qui était le sien.

Trois jours! si peu! mais qu'importe la durée? Devant la mémoire, la durée ne compte pas et tel émoi d'un instant nous suit jusqu'à la mort, cependant que des années s'effacent sans laisser de trace... Trois jours que marquèrent seules des visites à Claire, très longues, où les silences parlaient plus que la causerie et dont il revenait l'âme enchantée.

La première eut lieu le soir de leur rencontre. Il la renouvela le lundi et encore le mardi. Toutes avaient le même prétexte :

— Avez-vous des nouvelles?

Toutes aussi reçurent le même accueil. Le prétexte sorti, Gustave disparaïssait. Ils causaient. et désireux d'éviter jusqu'aux apparences d'une intimité que justifiaient les circonstances, jamais peut-être ils ne s'étaient moins exprimés; jamais non plus ils ne s'étaient mieux pénétrés. A un certain degré de profondeur, le sentiment rayonne et tous les mots le découvrent : de même, au grand vent, un vêtement, quel qu'il soit, dévêt le corps qu'il prétendait cacher.

M. Baslèvre disait :

— Qu'il fait lourd, aujourd'hui! Depuis longtemps, je n'avais eu autant de peine à marcher,

Et à l'accent, au ton, Claire devinait derrière la phrase que, découragé, il était venu implorer de l'aide. Une lumière éclairait le visage qui répondait :

— Moi aussi, j'ai erré dans l'appartement. On ne sait pourquoi la solitude devient pénible à certaines heures, pour se dissiper tout à coup...

M. Baslèvre reprenait :

— Jamais cependant votre logis ne m'a paru plus lui-même. Il a beau n'être plus fleuri, il exprime l'ordre, presque du recueillement.

Et sans doute demandait-il par là : « Qu'avez-vous fait de mon muguet? je voudrais être sûr qu'il est près de vous... » Sur quoi le visage répondait sans répondre :

— Une maison sans fleurs serait une maison sans âme.

Mais à quoi bon détailler l'extérieur, puisque, je le répète, l'essentiel était le travail sourd, continu, profond, qui labourant l'âme de M. Baslèvre en faisait, peu à peu, une terre neuve où ne jaillissait plus que la joie de l'aimée. Pour en arriver là, d'ailleurs, peu de raisonnements et pas d'effort. Il suffisait que de loin en loin le sourire réapparût pour comprendre quelle merveille ce serait de l'obliger à rester. S'il fallait renoncer à Claire, n'était-ce pas aussi un sûr moyen de la posséder encore que de s'installer dans sa vie, en y installant du bonheur? Lequel? évidemment celui de son choix. Alors marcher sur son propre cœur, et secourir même l'autre... s'il revenait? Même cela!... Au surplus, à distance l'héroïsme paraît aisé et Gustave était loin.

Miracle des amours véritables : à ce moment, comme M. Baslèvre sentait à lui déjà, toutes à lui, les heures présentes où visiblement il aidait Claire à supporter l'attente! Encore une fois, jours de

halte et jours d'espoir. De loin en loin, on les rencontre sur la route, fleurs qu'un destin distrait a laissé choir de son panier pour montrer sa richesse : mais qui peut se vanter d'en récolter de quoi faire un bouquet?

Le mercredi, M. Baslèvre qui s'apprêtait à retourner boulevard Blanqui reçut une carte-télégramme annonçant le retour de Gustave : le songe radieux était achevé, la réalité rentrait en scène.

La feuille bleue à la main — si légère et lourde pourtant de l'avenir de trois êtres — M. Baslèvre en relut une seule phrase :

« J'ai suivi vos conseils : je m'efforce d'oublier et je pardonne. »

Puis une douleur aiguë le contraignit de fermer les yeux pour ne plus voir ce qui arrivait et accablé, il murmura :

— C'est la fin.

Cependant, même s'il ne devait plus revoir le visage, ne devait-il pas au moins exécuter sa promesse en rouvrant à *l'autre* la porte du bureau? Ah! il s'agissait bien de cela! Un vent de tempête emportait maintenant les rêves de sacrifice : seul, le désastre reparaissait, concret, palpable. Avant, on était obligé de l'imaginer pour en souffrir : il n'était qu'un péril théorique, et avec quelle aisance on se figurait l'accueillir! Hélas! lui venu, tout s'effaçait, sauf la seule douleur de l'amour trahi.

Un long moment s'écoula, tragique. M. Baslèvre songea encore :

« Le renoncement, un mot! »

En même temps, il tenta d'imaginer le sourire après le pardon : moins heureux que douloureux,

à qui s'adresserait-il désormais, à l'ami qui avait promis de le faire vivre ou à l'infidèle enfin de retour?

— Une affaire urgente, — dit le secrétaire entré sans bruit et qui déposait un dossier devant M. Baslèvre. — Est-ce que monsieur le directeur serait de nouveau souffrant?

M. Baslèvre rouvrit les yeux.

— Souffrant?... pas du tout... vous disiez, une affaire urgente?

L'air absent, il tirait à lui la chemise et l'ouvrait. Le secrétaire reprit :

— Je voulais demander aussi à monsieur le directeur la permission de partir ce soir un peu plus tôt. Ma femme absente depuis quelque temps, rentre...

M. Baslèvre, qui autrefois affectait d'ignorer les incidents de famille de ses subordonnés, se contenta de hausser les épaules :

— C'est que moi-même... enfin, il est possible que je ne reste pas.

— J'avais espéré... — balbutia le secrétaire désolé.

— Mais qui vous dit que je refuse? — reprit M. Baslèvre d'un ton rude. — On se passera bien de nous deux, s'il y a lieu. Y a-t-il jamais quelqu'un de nécessaire?

Le secrétaire s'évada, mâchonnant un vague merci. Déjà M. Baslèvre commençait de lire :

« Le Ministre du Commerce à Monsieur le Ministre des Beaux-Arts. »

« Vous avez bien voulu me prier d'intervenir auprès de mon collègue des Finances... »

Effort vain : derrière la prose administrative urgente, le sourire venait de reparaître, malgré le retour de *l'autre*. Alors, désespéré, M. Baslèvre se remit à songer. Pourquoi certaines choses s'imposent-elles de la sorte? Pourquoi, sous prétexte qu'il avait eu l'idée d'intervenir aux Beaux-Arts, supposer que le bonheur de Claire tenait à cette démarche? La rentrée de Gustave au bureau ne garantirait pas le ménage de nouvelles aventures : ainsi aucune délivrance en perspective et Claire, victime volontaire, s'obstinerait à souffrir. En se sacrifiant, il n'y aurait qu'un peu plus de douleur partout, de la douleur inutile comme l'existence, sans excuse puisqu'on pouvait l'éviter!

Machinalement, au cours de sa rêverie, la main de M. Baslèvre venait d'écarter la lettre du ministre du Commerce au ministre des Beaux-Arts. Sur une fiche, un nom parut — M. Rabault — 3e Bureau des Beaux-Arts — et cette fois M. Baslèvre eut l'impression d'être pris au collet par un agresseur résolu à lui faire rebrousser chemin...

M. Rabault, en effet, s'était spécialement intéressé à l'affaire : toutefois, les bureaux répondaient par un refus catégorique.

Rabault... l'occasion d'obtenir la grâce de Gustave, à condition de revenir sur le refus des bureaux, chose facile puisque toute loi possède une contre-partie non moins légale et qui autorise à la tourner.

Dans la conscience de M. Baslèvre, une voix s'éleva :

— A quoi bon, même si tu réussissais?

Une autre répondit :

— Oublieras-tu que tu l'as promis?

Encore le conflit qui renaît, l'âme de M. Baslèvre redevenue une pauvre chose que des lutteurs se disputent dans la nuit. Puis, soudain, l'éclair qui déchire la nue : fou, triple fou! qui n'a plus désormais que le sourire à lui et qui hésite à le garder! Quand on en est là, va-t-on s'inquiéter des moyens ou peser des résultats? Qu'est-ce que cela faisait que *l'autre* en profitât si son amour à lui, même dédaigné, parvenait à survivre, en prouvant qu'il protège?

Éperdu, M. Baslèvre se leva, sonna l'huissier :

— Prévenez le secrétaire que je pars pour régler sur place l'affaire qu'il m'a remise.

— Monsieur le directeur, alors, va revenir?

— Probablement... je verrai... Ah! dites aussi que, comme il l'a demandé, si je ne rentrais pas, il est libre... tout à fait libre!

Et gagnant la porte, il disparut sur ces mots, les mêmes — ironie des recommencements — qu'il avait prononcés le matin de la visite de Gustave, quand débutait l'aventure. Tout recommençait d'ailleurs, même chemin à suivre, même but à l'arrivée : seul Michon ne serait pas là, mais pour escorter M. Baslèvre n'y aurait-il pas l'inconnu prédit par le médecin? Simplement le temps avait coulé, et le soir remplacé le matin.

C'était un soir de Paris, drapé dans du ciel pourpre, où les verdures gagnées par la fête de la ville s'embrasent, où l'air pris de fièvre agite ses poussières, où l'on est accablé à la fois par la splendeur du décor et la vaine excitation des hommes.

Serrant sous son bras la serviette où étaient ensevelis côte à côte le dossier — c'est-à-dire sa vie ancienne — et la carte de Claire — unique pensée dont il vécût désormais — M. Baslèvre regarda le banc sur lequel il s'était assis jadis après avoir quitté Michon. « Où est le marchand de bonheur? » se demandait-il alors. Depuis ce temps, le marchand avait passé, mais sans tourner la tête. Eût-il mieux valu cependant ne pas l'apercevoir?

M. Baslèvre soupira. Tant d'êtres ont couru toute leur vie à la recherche d'une passion vraie. Il y a jusque dans le désastre d'un grand amour une part de félicité inégalable. Non, même sur la voie douloureuse, M. Baslèvre n'aurait pas accepté de revenir sur ses pas : et uniquement, passionnément, il ne vit plus que le bonheur de Claire qu'il allait tenter de réédifier. A la fatigue du sacrifice accepté se substituait la douceur d'une immense tendresse sans espoir de retour. Ce fut ensuite comme un silence recueilli au fond de l'âme tourmentée. Arrivé devant la porte de M. Rabault, M. Baslèvre venait de reprendre son impassibilité coutumière et frappait...

— Entrez, — fit une voix rogue à l'intérieur.

L'air détaché, l'allure sereine, M. Baslèvre commença dès le seuil :

— C'est moi qui, passant près d'ici, en profite pour venir régler une affaire.

Tout en parlant, il ouvrait sa serviette, y prenait le dossier.

— Une affaire que voici et qui vous intéresse.

A son tour, M. Rabault, après une courte hésitation — juste le temps de reconnaître M. Bas-

lèvre — se dressait avec un empressement amène.

— Quoi, monsieur le directeur, vous déranger ainsi!...

Et l'on aurait pu supposer à les voir s'installer, M. Baslèvre le dossier en main et déjà ouvert, M. Rabault, attentif, l'oreille tendue, que chacun n'avait d'autre pensée que la chose administrative urgente tombée aux confins de deux services autonomes . pourtant à l'attitude un peu narquoise du chef, à la hâte même de M. Baslèvre, un témoin coutumier de ce genre d'entretiens ne s'y serait pas trompé : personne ici n'était dupe du prétexte.

M. Baslèvre tendit la lettre des bureaux soumise à sa signature :

— Ayant trouvé à propos de cela une fiche à votre nom, — déclara-t-il, — j'ai jugé qu'avant de donner suite à un refus motivé en droit, il serait bon de vous consulter. A mon avis, rien n'empêche absolument de faire exception à des règles habituelles : mais seulement, bien entendu, si vous y tenez.

M. Rabault qui lisait la lettre parut d'abord avoir peine à se souvenir de quoi il s'agissait, puis rendit le papier :

— Oh!... Monsieur le directeur, — murmura-t-il, — il en sera exactement comme vous voudrez. Vous n'ignorez pas plus que moi qu'on est obligé parfois de signaler certains cas... particuliers. Toutefois, ceci fait, il arrive ce qui arrive. En administration...

M. Baslèvre interrompit, l'air pressé :

— Enfin, si cela vous est agréable... ou utile...

— Agréable, certes... utile, non.

M. Rabault conclut avec un sourire averti :

— Les choses utiles se traitent de préférence de vive voix, n'est-il pas vrai? En tout cas, je suis touché... tout à fait touché...

Il y eut un petit silence. Déçu, M. Baslèvre se demandait comment reprendre, quand M. Rabault, de lui-même, vint à son secours.

— Je regrette à mon tour, — reprit-il, — de n'être plus en mesure de vous entretenir de votre protégé.

Il affecta de chercher un nom :

— Au fait, comment s'appelait-il?... Ah! oui, Gros... Gustave Gros... Savez-vous qu'il est parti? Bon débarras.

— En effet, — dit Baslèvre d'un ton paisible, — je sais : je crois aussi qu'il ne demanderait qu'à revenir.

M. Rabault se carra dans son fauteuil.

— C'est d'un certain aplomb.

— Il y a des circonstances atténuantes, — répartit M. Baslèvre qui fermait sa serviette, mais sans paraître pour cela disposé à prendre congé.

— Lesquelles?

— Des incidents de famille. Je pensais que, peut-être, instruit de la situation, vous pourriez...

Il s'attendait à une interruption indignée ; il n'en vint aucune et il dut poursuivre :

— Croyez-vous que s'il se représentait... En somme il n'a disparu que huit jours, le temps du congé qu'il ne prendra plus cette année : son absence a-t-elle réellement troublé le service?

M. Rabault persistait à se taire. Certain que son

jeu était découvert et qu'il faudrait s'expliquer jusqu'au bout, M. Baslèvre haussa les épaules et conclut :

— Bref, vous me feriez plaisir en arrangeant l'affaire... s'il est possible, cela va de soi.

— Peuh ! — dit enfin M. Rabault avec un soupir indulgent qui cette fois en disait long, — on peut toujours arranger n'importe quoi et du moment que vous vous intéressez au ménage...

Une involontaire rougeur mordit les joues de M. Baslèvre.

— Hé bien, voilà qui est entendu : j'avertirai mon homme dès ce soir et je vous rends grâce d'avance, si vous vous abstenez de trop le secouer : il y a des cas où les reproches sont plus nocifs que les maux auquels ils désirent remédier.

— Oui, — dit encore M. Rabault, — on provoque une humeur qui se déverse ensuite sur les innocents.

Décidément, il tenait à revenir au « ménage ». Du coup M. Baslèvre plongea ses yeux aigus dans ceux du chef :

— Vous faites fausse route, — dit-il sèchement, — si je tiens à la chose, ce n'est *pas du tout* pour la raison que vous pensez.

— Oh ! Monsieur le directeur, — voulut reprendre M. Rabault décontenancé, — je ne me permettrais pas...

Mais sachant par expérience que rien ne vaut l'attaque directe dans la petite guerre administrative, M. Baslèvre, qui s'était levé, l'arrêta :

— Notez que je regrette votre erreur : cela me

prouverait que j'ai encore votre âge. Chaque grade a ses plaisirs.

L'ironie de M. Rabault acheva de s'effacer : la route ouverte risquait d'être dangereuse.

— Quant au dossier... — poursuivait M. Baslèvre.

Ravi d'abandonner un terrain brûlant, M. Rabault sauta sur la traverse offerte :

— Je vous en prie, — interrompit-il, — agissez à votre guise. Comme je le disais, au cas où plus tard j'aurais à cœur d'aboutir pour quelque chose, soyez sûr, mon cher directeur, que je suivrais votre exemple en allant au plus court.

— Parfait.

Et M. Baslèvre, sans ajouter d'autres remercîments, se dirigea vers la porte. Frappé de la nuance, M. Rabault courut ouvrir.

— Quand reviendra... l'intéressé?

— Demain, sans doute... enfin dès que ma lettre l'aura prévenu de vos bonnes dispositions.

Ils se regardèrent encore à la dérobée. Ils avaient conscience d'avoir failli devenir deux adversaires. Il était évident aussi que, tout compte fait, M. Rabault décidait de préférer, au plaisir passager de se montrer désagréable, l'amitié de M. Baslèvre. Celui-ci, repris par le métier, jouissait aussi de sa victoire.

— Au revoir.

Et l'étreinte de leurs mains eut l'air de sceller une complicité.

« En somme, songea M. Baslèvre, descendant l'escalier, j'aurais cru la chose moins facile... »

On pouvait se demander s'il parlait de la

démarche en elle-même ou du fait de l'accomplir.

Il se dit ensuite :

« Il faut maintenant prévenir Claire. »

Et il se dirigea vers un bureau de poste. La pensée que le mot qu'il écrirait serait lu par *l'autre*, l'étreignit. Après une longue hésitation, il s'arrêta au billet suivant :

« Ma chère amie, votre mari est attendu rue de Valois comme d'habitude. Y aller demain serait le mieux. Pour vous deux.

» BASLÈVRE. »

Après quoi, il lui sembla que sa vie était achevée. Le temps s'étalait devant lui comme une page blanche sur laquelle il ne savait que mettre. Un incroyable désœuvrement accablait ses épaules. Le ministère, son bureau, sa chambre, tout se confondait pêle-mêle dans une pareille indifférence.

Hésitant, ne sachant que faire, il gagna la rue de Rivoli, commença de longer le Louvre.

Il marchait depuis quelques minutes à peine, quand le choc d'un regard le tira de sa torpeur. Rêvait-il? La femme qui approchait en manteau noir et robe brune, n'était-ce pas...

— Comment! vous, de retour?

Découverte, mademoiselle Fouille — c'était bien elle — sourit à peine derrière sa voilette épaisse.

— Oui, — dit-elle, — vous me voyez déjà en courses, déjà en retard.

— Savez-vous quel chagrin vous m'avez fait en

plantant là le rendez-vous promis? mais partie remise n'est pas perdue et dès ce soir...

— Demain plutôt, vers une heure. Je suis si peu libre!

— Soit. Êtes-vous au moins contente du voyage?

Le regard de mademoiselle Fouille parut se perdre au loin.

— Je suis toujours contente... même quand je vais donner une leçon comme en ce moment.

— Alors convenu pour demain... sauf si vous vous amusiez à disparaître encore, sans crier gare.

— Oh! vous n'y songez pas : je ne suis rentrée que ce matin!

Rapide, elle fit un signe de tête et s'évada.

Cloué au sol, M. Baslèvre la regardait s'éloigner. Tout à coup, cette chose folle venait de traverser sa pensée que, partie le même jour que Gustave, mademoiselle Fouille revenait encore le même jour, et qu'ainsi le mystère de l'un se confondait peut-être avec celui de l'autre...

Une onde frémissante parcourut sa chair. Ah! il savait de quoi maintenant remplir la page blanche puisque, très loin, si c'était vrai, la libération de Claire se levait, tel un mirage!...

III

C'est la position d'un problème qui est difficile et non sa solution. L'idée d'associer les noms de Gustave et de mademoiselle Fouille était, par exemple, de celles qu'on peut ne jamais rencontrer : une fois venue, elle éclairait d'avance la route.

Entre la rencontre de mademoiselle Fouille et le moment où il se présenta pour lui rendre visite, sans procéder à aucune enquête, uniquement par un travail de réflexion, M. Baslèvre avait ainsi déjà franchi la moitié de l'étape et deviné l'essentiel.

Un fait, en apparence sans lien avec sa préoccupation, acheva d'ailleurs de l'aiguiller. Dans la matinée, M. Rabault s'enquit par téléphone du sieur Gros toujours absent de la rue de Valois. Gustave renonçait donc au ministère et prétendait vivre de sa « littérature ». Après ceci, aucun terme ne manquait plus à l'équation : il n'y avait qu'à cheminer droit, l'inconnue se dégageait d'elle-même.

Pour M. Baslèvre comme pour Claire, en effet, la littérature de Gustave n'existait pas : simple prétexte destiné à couvrir d'autres gains très réels, dont l'origine inquiétait plus que leur irrégularité. Or, admettons un instant la théorie Gustave-mademoiselle Fouille. S'il était avéré que mademoiselle Fouille secourût son amant, son aide représentait au plus de quoi combler des vides de caisse momentanés : on n'y pouvait reconnaître une ressource normale. D'autre part, quelqu'un du ministère avait suggéré que Gustave jouait aux courses assez gros jeu. Hypothèse, soit : mais comme elle conciliait les alternatives d'opulence et de besoins immédiats signalées par Claire ! Supposons, dès lors, Gustave joueur et emmenant en voyage sa maîtresse, mademoiselle Fouille : où la conduira-t-il sinon là encore où l'on joue beaucoup mieux qu'à Paris, c'est-à-dire à Ostende ou Monaco?

On voit que pour vérifier si Gustave et mademoiselle Fouille ne faisaient qu'un, il suffisait de savoir où était allée mademoiselle Fouille. Suivant la réponse, la concordance des voyages, point de départ du premier soupçon, donnerait une certitude, ou tout le roman se dissiperait en fumée.

Ce ne sont là aussi que les conclusions. Tracer le détail de tâtonnements inévitables, les pistes essayées, prises et aussitôt abandonnées, serait oiseux, dès lors qu'à l'heure de sa visite, M. Baslèvre en était venu, guidé par la seule logique, à décider que pour sortir de son doute il devait forcer les confidences de sa nouvelle amie. Au surplus, au cours de ces méditations

aiguës, le but lointain avait fini par s'effacer. On aurait pu croire que M. Baslèvre ne travaillait pas pour Claire mais pour le plaisir. Cela donnait même à son visage une expression de fièvre joyeuse telle que mademoiselle Fouille ne put s'abstenir de la remarquer, et c'est pourquoi, dès le seuil, elle l'accueillit par une exclamation :

— Quel air content! Auriez-vous reçu par hasard une nouvelle heureuse?

Il répondit :

— Aucune, hélas! Ce doit être la certitude de vous rencontrer enfin qui me donne une mine ressuscitée.

Gentiment, il conclut :

— Je prétends faire honneur à ma garde-malade.

— A merveille. Entrez donc : vous connaissez les aîtres, y étant déjà venu... un peu malgré vous.

— Mais heureusement pour tous les deux.

— Heureusement, oui, répéta mademoiselle Fouille avec une imperceptible hésitation.

Deux minutes plus tard, ils s'installaient dans le salon comme au matin qu'ils évoquaient : il y avait pourtant cette différence que M. Baslèvre avait pris, par mégarde, le fauteuil placé à contre-jour et que mademoiselle Fouille dut, bien malgré elle, s'asseoir face à la lumière.

— Ainsi, — reprit M. Baslèvre, — vous ne regrettez pas de m'avoir introduit dans ce temple du savoir?

En même temps, il regardait, auprès de la fenêtre, la table chargée de livres scolaires et qui semblait, comme mademoiselle Fouille, attendre une « petite » en retard.

— Il est vrai, — poursuivit-il, — que j'aurais bon besoin de me mettre à votre école. Du temps que j'étais là-haut, plus d'une fois j'ai admiré son enseignement.

Mademoiselle Fouille ouvrit des yeux candides :

— En toute sincérité, je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire.

— Mettons donc que, sans y toucher, vous apprenez la philosophie aux vieilles gens qui ont du chagrin — ce qui leur arrive parfois.

— Ce qui semble aujourd'hui ne plus être.

— Peuh ! les heures ne gardent jamais longtemps même visage. Vous-même avez ramené de votre absence on ne sait quoi de reposé qui fait plaisir. Avez-vous au moins parcouru de beaux pays et serait-il indiscret de demander lesquels?

Mademoiselle Fouille parut surprise.

— Mon Dieu ! — dit-elle, — j'ai vu surtout des arbres, des fleurs et des champs, tout ce qui me manque ici.

— Alors, fugue à la campagne?

— Pas tout à fait.

— Retraite au village?

— Moins encore : mais en parler ne sert qu'à faire regretter le retour : à quoi bon?

M. Baslèvre rit avec bonhomie.

— Allons ! je vois que j'en suis pour ma curiosité. Moi qui avais décidé de m'évader à mon tour et espérais m'aiguiller d'après vos dires !...

— Ils ne vous conduiraient pas dans un endroit suffisamment propice à votre repos : vous aviez tort de compter sur ma géographie.

Les phrases tombaient aériennes, à fleur de

mots. On se serait cru à mille lieues de choses sérieuses, et c'était pourtant leur destinée, à tous les deux, qui se jouait!

Surpris de la muette résistance qu'il rencontrait, M. Baslèvre se redressa tout à coup sur son fauteuil.

— Il y a souvent dans la vie des coïncidences bizarres et le monde est petit à en frémir, — dit-il d'un ton encore léger quoique un peu moins. — Croiriez-vous que je suis persuadé qu'un de mes amis a dû voyager avec vous, à l'aller et au retour?

Toujours paisible, mademoiselle Fouille concéda :

— Il se peut. J'ai croisé beaucoup d'inconnus sur ma route.

— Celui-ci se remarquait aisément : grand, barbe et cheveux abondants, brun de peau, voix sonore, air d'insouciance qui gagne jusqu'à son costume. Détail complétaire qui, naturellement, échappe aux regards : il est joueur...

A mesure que, laissant passer un temps entre chaque incise, M. Baslèvre détaillait le signalement de Gustave, il ne quittait pas des yeux mademoiselle Fouille. Impassible d'abord, celle-ci peu à peu venait de séparer ses mains croisées, comme pour repousser une vision qui ne cessait de devenir plus précise. Au dernier trait, ses lèvres s'entr'ouvrirent; toutefois aucun son n'en sortit. Une allégresse balaya le cœur de M. Baslèvre. Il poursuivit :

— Joueur... comme votre parent... votre ami... enfin celui auquel nous devons de nous être connus.

Une prière, murmurée plutôt que dite, l'interrompit :

— De grâce, ne rappelez pas des heures douloureuses et qui sont oubliées !

Et ceci encore apparut, qu'elle ne protestait pas contre l'épithète de joueur. Il n'y avait qu'à poursuivre : hardiment, M. Baslèvre conclut :

— En tout cas, il est amusant de penser que Gustave... vous ai-je dit qu'il s'appelait Gustave ?... que Gustave et vous, ayez pris en même temps la direction du même casino.

Mais à peine achevait-il qu'une gaîté de mademoiselle Fouille bouleversait son attente, comme si, avec la précision du nom, l'immense danger pressenti fuyait à tire-d'aile, comme si, après avoir tout craint, elle n'avait plus qu'à reprendre possession de son secret resté intact !

— En effet, — répondit-elle, — mais savez-vous une chose plus amusante encore ? C'est que votre ami Gustave, si tant est qu'il existe, se soit avisé de me remarquer ! Je ne suis pas une femme qu'on regarde, et pour cause.

Elle riait si franchement qu'il dut faire de même, cependant que, tout à coup, une sueur légère lui perlait sur le front et que, désemparé devant l'énigme redevenue entière, il se demandait : « N'aurais-je bâti qu'un roman ? »

Des phrases encore qui vont et viennent, comme devant. Il est prodigieux qu'on puisse avec une telle aisance interroger, répondre, tandis que l'âme, partie ailleurs, suit son chemin.

« Un roman, songeait M. Baslèvre. Le nom lui est inconnu... à moins que Gustave n'ait eu

recours à la ruse classique qui consiste à cacher le sien. Quant au signalement, on décrit un être, celui qui écoute en voit un autre et la vérité fuit entre les deux. » En même temps sa voix disait :

— En effet, je me suis remis au travail ; j'ai retrouvé avec plaisir mes habitudes.

Ainsi, les apparences à mille lieues du voyage. Le frisson mystérieux du début a pris figure d'accident qui ne reviendra plus. Quelle sottise que d'avoir voulu courir ! Il fallait s'en tenir au seul point solide : mademoiselle Fouille s'est-elle rendue, oui ou non, dans une ville de jeux, la même que Gustave? Mais, mise en défiance, elle ne l'avouera plus...

Par bonheur, la demie sonne, et presque aussitôt le timbre suit, à l'entrée.

— La petite... — dit mademoiselle Fouille.

— Déjà ?

— Que voulez-vous? Il faut gagner ma vie.

Et se levant, elle semble inviter M. Baslèvre à se hâter de prendre congé. Allons ! partie perdue, à moins d'un hasard que rien ne présage...

Soudain, introduite par Andréa que ravit la pensée d'interrompre le tête-à-tête de sa sœur avec « le locataire du dessus », la petite pénètre en trombe, se jette au cou de mademoiselle Fouille :

— Ah ! Mademoiselle ! est-il vrai que vous soyez là? Si vous aviez vu la tête de maman, quand elle a reçu votre carte de Nice annonçant que ma leçon était remise !

C'est fait : le hasard appelé à l'aide vient de répondre : M. Baslèvre peut maintenant dire adieu, s'en aller à pas feutrés :

— Ne vous dérangez pas... je connais la route... à bientôt !

Puisque mademoiselle Fouille était à Nice, le point solide est retrouvé ; l'ami de mademoiselle Fouille et Gustave ne font qu'un, le salut de Claire a reparu et l'avenir s'est rouvert !

Une minute ineffable suivit. Descendu dans la rue, M. Baslèvre prétendait peut-être retourner au ministère dont l'heure avait sonné, mais comment l'aurait-il pu ? Voilée depuis la veille par les affres de la recherche, l'image de Claire venait de se lever en lui, si forte qu'il craignit d'en délirer. Dans une crise d'allégresse, il aurait voulu tout de suite courir à elle et, criant la vérité, du même coup la délivrer, la reprendre ! Ah ! cette fois, plus de pardon à redouter ! on parvient à jeter l'oubli sur une trahison momentanée, on passe sur l'entraînement d'un jour : ici, la trahison avait été à demeure, des motifs inavouables, de l'argent, de la boue !...

Puis, tout à coup, un voile succédant à la grande lueur et, toujours immobile sur le trottoir, M. Baslèvre roule de nouveau dans la nuit.

C'est qu'en effet, à mesurer exactement les faits acquis, il ne sait rien. Mademoiselle Fouille a un amant et s'est rendue à Nice : Gustave est parti et revenu le même jour qu'elle : cela suffit-il pour affirmer devant Claire, au risque de la tuer, ce que M. Baslèvre croit la vérité, ce qui peut être une erreur ? Des inductions habiles, des concordances troublantes, des probabilités même servent à créer une conviction : on n'a pas le droit, il est inique d'en user comme de certitudes.

M. Baslèvre passa la main sur son front, avec le geste de l'homme qui tente d'écarter l'image d'un désastre :

« Soit, la passion m'égare, il est possible que je me trompe : pour me tirer du doute et en découvrir plus, où aller, cependant, sinon encore boulevard Blanqui? »

Il héla un fiacre. Ce n'était plus Claire qu'il voulait rencontrer mais Gustave. La veille, à la perspective de rencontrer le mari, il eût reculé d'effroi : en ce moment, il ne tremblait plus que d'une crainte, ne pas le joindre! Désormais, mené par une puissance souveraine et libératrice, il se sentait devenu une force du destin. Les événements, lui semblait-il, devaient se plier d'eux-mêmes aux exigences de son désir et il doutait aussi peu d'arracher à Gustave les aveux nécessaires que de rendre à Claire la liberté de vivre!

A l'arrivée, ce fut la femme de ménage qui le reçut.

— Monsieur et madame sont là, — dit-elle.

— Bien, — répondit-il, — c'est à monsieur que je souhaiterais dire un mot.

Sans attendre d'être annoncé, il se dirigeait déjà vers le bureau de Gustave, quand celui-ci parut, le chapeau sur la tête, prêt à sortir.

A la vue de Baslèvre, il retint mal un geste de surprise désagréable, suivi presque aussitôt d'un accueil de commande :

— Voilà qui s'appelle manquer de chance, vieux! — fit-il d'une voix qu'il s'efforçait, en vain, de faire cordiale. — Je partais, mais ma femme me remplacera. Le temps de te remercier

pour ta nouvelle intervention là-bas, et je m'esquive.

— C'est à toi que j'en veux, — riposta sèchement M. Baslèvre, — ne peux-tu m'accorder une minute ?

— Deux, si tu y tiens, pas beaucoup plus...

— J'aurais voulu savoir... commença M. Baslèvre.

Gustave acheva :

— Si je rentre chez Rabault?... Oh ! pour cela, impossible ! Comprends donc une bonne fois que j'ai résolu de mener seul ma barque.

Et se tournant vers la femme de ménage qui était demeurée près d'eux :

— Prévenez madame que monsieur vient *la* voir.

La pensée tendue vers le but mystérieux qui l'avait amené, M. Baslèvre haussa les épaules :

— Il va de soi que tu restais libre... je n'avais préparé les voies qu'à tout hasard.

Une ombre passa encore sur le front de Gustave :

— Quand je prétendais que tu étais très intelligent !... Vrai, je n'attendais pas moins de toi. Il paraît aussi qu'en mon absence, tu t'es abstenu de me chiner ici. J'y comptais un peu, mais enfin...

Il eut un claquement de lèvres significatif, puis changeant de ton soudain :

— Enfin tout est bien qui finit bien : tu es raisonnable, je suis de retour et, comme tu le vois, l'univers n'a pas cessé de tourner.

— En effet, — continua délibérément M. Baslèvre, — je constate que les voyages te réussissent.

Il est vrai que le soleil est un fameux compagnon. La promenade des Anglais est-elle au moins toujours à la même place?

Il n'avait pas l'air de regarder Gustave : cependant, pas un mouvement ne lui échappait.

— Comment sais-tu?...

— Oh! — interrompit M. Baslèvre d'un ton bonhomme, — ce n'est pas difficile à deviner! Dès lors que tu m'as pris un dimanche pour mascotte, il y a des chances pour que tu adores le jeu, et Nice, à cette époque, est aussi adorable.

Le visage subitement durci, Gustave approcha de lui :

— Toujours curieux, décidément... — murmura-t-il.

Mais comment lire dans les yeux de M. Baslèvre autre chose qu'une indifférence parfaite?

— Curieux?... pas du tout. Tu sens bien que maintenant — surtout maintenant — je me désintéresse de tes faits et gestes, autant que tu le désires, c'est-à-dire au delà de toute mesure.

— Admettons, dit Gustave impuissant à dominer une inquiétude devant cette ironie.

Puis brusquement :

— J'entends Claire qui vient. Était-ce tout ce que tu avais à me demander? Alors je regrette... C'est un fait que je dois toujours filer quand tu arrives : ne crois pas que cela m'amuse. A bientôt.

Par habitude, il avait tendu la main et par habitude aussi M. Baslèvre la prit. Cela encore, que M. Baslèvre n'aurait pas cru possible, arrivait, comme toutes choses dans la vie, sans qu'il y parût

rien d'extraordinaire. Le geste des heures tragiques ne diffère pas d'un autre.

— Que je suis heureuse que vous soyez revenu! — fit une voix douce.

Sans plus s'occuper de Gustave qui s'en allait, M. Baslèvre se retourna, frémissant. Claire était devant lui.

D'abord, il ne la vit pas : devant elle, comme un écran, se dressait la certitude, acquise désormais, que le passé n'avait plus de mystère et que quelques phrases à peine les séparaient encore de l'avenir ineffable. Puis il s'aperçut qu'elle parlait encore et disait :

— J'espérais ce retour... je n'en étais pas sûre...

Enfin, il reprit conscience, mais pour trembler :

— Qu'avez-vous! — s'écria-t-il, — il semble... vous paraissez malade...

Malade, n'était-ce que cela? Le visage n'était plus le visage! En quarante-huit heures, quelque chose avait passé qui avait creusé les traits, cerné les yeux, et quelle fatigue sur les lèvres! quel harassement dans la voix! La douleur du dernier pardon, après avoir ravagé l'âme, allait-elle aussi menacer la vie?

— Malade? Non... fatiguée tout au plus... Depuis notre dernière rencontre, il est survenu tant d'événements!...

Et Claire s'assit. On devinait sa peine à s'exprimer. Quoique la tempête fût calmée, elle continuait de vaciller : on se demandait si elle ne tomberait pas.

Bouleversé, M. Baslèvre l'enveloppa d'un long regard :

— Tant d'événements, en effet... beaucoup plus même que vous ne le supposez, répliqua-t-il, les lèvres tremblantes.

— Que voulez-vous dire? — reprit Claire avec une anxiété soudaine.

Mais il luttait contre sa propre hâte, voulait au moins redevenir maître de ses mots :

— Tout à l'heure. Remettez-vous auparavant. Vous voir dans cet état m'est une peine intolérable!

— Ce n'est rien : c'est du chagrin qui passe. Ne soyez pas inquiet, — répondit-elle encore presque tout bas.

Ils se turent. Combien de silences pareils à celui-ci les avaient enveloppés de douceur! Aujourd'hui, en revanche, une inquiétude sournoise persistait à rôder dans l'espace.

— Claire... — reprit M. Baslèvre.

Elle tressaillit : elle n'était pas choquée qu'il l'appelât, pour la première fois, par son nom; elle s'en effrayait plutôt.

M. Baslèvre dessina un vague geste d'excuse.

— Oh! — dit-il, — ne vous étonnez pas : n'est-ce pas toujours ainsi que je vous appelle quand je pense à vous et ce que je viens vous annoncer est une chose si grave...

Effrayée, elle joignit les mains :

— Les choses graves me font peur, — répondit-elle.

Elle avait l'air de supplier M. Baslèvre de ne pas poursuivre : résolu d'aller au bout, il ne s'en aperçut pas :

— Toutes ne sont pas redoutables : il en est

aussi qui peuvent faire du bonheur. Claire, avez-vous senti que depuis quelques jours je ne travaille que pour le vôtre? Hier, en recevant le mot que j'avais été contraint de faire si bref, n'avez vous pas deviné ce qu'il représentait, et d'effort sur moi-même, et de tendresse pour vous?

Elle baissa la tête. Elle semblait absente et peut-être n'était-ce que pour mieux goûter la fraîcheur de pareils mots tombant sur sa détresse présente.

Se rapprochant un peu plus, M. Baslèvre saisit une de ses mains.

— Claire, aujourd'hui, c'est la même tendresse qui vient à vous, certaine d'être, quoi qu'elle annonce, une messagère de délivrance : mais avant de l'écouter, oubliez qui vous parle, oubliez que j'ai pu vous souhaiter, même de loin, et rappelez-vous que je ne suis qu'un témoin, une âme morte, le ramasseur de vérités rencontrées sur la route...

Pour tout acquiescement, M. Baslèvre sentit que la main qu'il tenait était devenue glacée.

— Depuis ce matin, je crois connaître ce que vous avez si longtemps souhaité découvrir.

Encore la même immobilité de Claire. Était-ce l'attente, la crainte? on n'aurait su. Mais pourquoi M. Baslèvre, de son côté, s'était-il arrêté? Pourquoi, au moment de prononcer l'essentiel, sa conviction que les mots ne sortiraient pas et qu'il n'irait jamais plus loin?

Ah! c'est que tout à coup, aussi, il voyait que la vérité peut être un assassin, comme le mensonge! C'est qu'à son tour, pris à la gorge par la

tendresse au nom de laquelle il parlait, il reculait devant la misère des mobiles et le crime qui allait suivre! Hésitation tragique : avoir vécu ce qu'il vivait depuis la veille, pas à pas, comme un chasseur, avoir traqué le gibier, arriver enfin les mains pleines; puis, devant le visage épouvanté, s'apercevoir qu'au-dessus de l'amour qui profite, il y a l'amour qui donne, au-dessus de sa propre joie, l'illusion bénie qui laisse intacte la joie de la bien-aimée! On n'arrache pas à un cœur qui croit la foi dont il se repaît : on se détourne ou l'on se tait!

Se taire! hélas! le pouvait-il, maintenant qu'étonnés de l'arrêt, les yeux de Claire se levaient vers lui, l'interrogeant? Puisque grâce à lui une angoisse a commencé, il faut poursuivre encore, rebâtir une confiance qui n'aurait jamais dû être atteinte, effacer...

Alors, d'une voix blanche, aussi lointaine qu'avait été auparavant celle de Claire :

— De grâce, ne tremblez pas ainsi : si j'avais à vous faire de la peine, serais-je venu? Je ne vous ai annoncé au contraire que de la joie et la voici : du passé, de tout le passé qui vous troublait, je vous apporte une garantie... oh! bien inattendue... mais qui doit vous suffire — la mienne!

Après cela, de nouveau le silence. Le suprême sacrifice est accompli, l'avenir est fermé, mais le bonheur de l'aimée — maigre bonheur en vérité! — reste sauf.

Claire, elle, continuait de se taire. On pouvait croire qu'elle n'avait pas entendu. Cependant, une lumière éclairait le visage, comme si par delà

l'heure présente, il en apercevait d'autres, merveilleuses et sereines.

M. Baslèvre crut aussi deviner on ne sait quelle hésitation à accepter ce qu'il affirmait : son accent aurait-il donc trahi quelque chose du désespoir qui le submerge ? Soulevant la main qu'il tenait, il y appuya ses lèvres. Premier baiser : baiser de pauvre, si loin du baiser d'amour que toute sa chair a attendu !

— Je mérite d'être cru, — dit-il, — puisque je vous aime... mieux que jamais !

La tête inclinée vers la main, il ne put voir l'inexprimable douceur qui, une seconde fois, transfigurait le visage.

— Adieu, — acheva-t-il, — ayant rempli ma mission, je ne vous suis plus utile.

Se décidant enfin à parler à son tour, Claire hocha la tête :

— Non, pas adieu... mais, vous avez raison, séparons-nous ainsi, jusqu'au revoir peut-être proche, peut-être très lointain. Vous ne pouvez soupçonner ce que j'éprouve : vous le saurez plus tard... bientôt, qui sait ?

Quand M. Baslèvre se retrouva dehors, il ressemblait positivement à un vieillard ivre ; en même temps, il aurait juré qu'un agresseur le guettait, on ne sait où, et certain de ne pouvoir ni résister ni se débattre, d'avance, il attendait le coup suprême !

IV

Une semaine, cette impression dura, irrésistible et absurde ; une semaine, M. Baslèvre continua ainsi d'avoir peur...

On ignore l'origine de tels pressentiments. Qui n'a connu, à certains jours, l'obsession d'un tragique invisible qui plane ? On marche, et l'ombre noire du désastre vous précède sur le chemin : on parle et l'on découvre que les mots les plus simples prennent un double sens comme l'arrêt de la Pythie : on raisonne, et les raisons s'effritent sans rassurer.

Si l'on avait alors demandé à M. Baslèvre pourquoi il avait peur, sans doute aurait-il répondu : « Je l'ignore. » Son sacrifice était consommé. Ayant tout perdu, il semblait ne pouvoir plus rien perdre. Tout au plus devait-il compter que l'aventure, demeurée toujours un travail intérieur sans péripéties visibles, allait s'achever de même, et dans le secret de l'âme : cependant la hantise d'une force violente tapie au creux de l'heure prochaine et prête à le rouler comme une épave

vers une rive inconnue ne le quittait pas. Encore une fois, c'était de la peur, une peur qui fait qu'on tressaille au moindre bruit, qu'on blêmit à la vue d'une lettre, qu'à chaque minute on regrette celle qui s'en va par effroi de celle qui vient. Jour à jour cela aurait dû s'user, parce que les impressions nerveuses s'émoussent d'elles-mêmes et, jour à jour, cela ne cessa de croître. Quand le destin entra, on peut donc dire qu'averti par un instinct profond, M. Baslèvre n'ignorait rien de lui : hélas ! quel abîme encore entre l'attente et ce qui vint ! La vie, comme les torrents, a des alternatives de nonchalance et de furie : ce fut le jeudi, exactement une semaine après l'adieu de Claire, que la furie commença...

Cette fois encore, le matin avait passé sans incidents. L'après-midi à demi écoulée s'allégeait. A mesure qu'une journée avance, nous imaginons d'instinct que sa capacité de nuire diminue et que l'imprévu, comme nous, remettra son œuvre au lendemain.

Assis à sa table, M. Baslèvre travaillait donc, presque paisible, quand le secrétaire vint annoncer une demande de communication personnelle au téléphone.

— De la part de qui ?

— Je n'ai pas cru nécessaire de m'en informer, tant cela paraît pressé.

— Vous auriez dû : donnez.

Deux secondes après, M. Baslèvre frémissant reconnaissait la voix de Gustave au bout du fil.

— C'est toi, vieux ?

— Moi-même. Qu'y a-t-il ?

— Peux-tu venir ?

— Où et pour quoi faire ?

— Chez moi : ma femme désire te visite.

— Ta femme ?

— Prends une voiture : le plus tôt sera le mieux.

— Mais, mon cher, en ce moment... ne puis-je attendre au moins jusqu'à six heures ?

— Non, le temps presse, Claire est malade.

— Tu dis...

— Malade... Sans cela, me serais-je plié à son caprice? D'ailleurs, quand tu la verras, tu en sauras autant que nous.

— C'est bien ; je pars.

M. Baslèvre raccrocha les écouteurs et se leva. Il était blême. La même double vue qu'auparavant venait de lui révéler la possibilité de la disparition de Claire, et avec elle de l'univers vivant. On croit prévoir la douleur : une fois de plus il découvrait que sa limite excède la conception humaine.

Un quart d'heure lui suffit pour arriver chez Gustave. Durant cet intervalle, il avait eu le temps d'imaginer tous les possibles, de se refuser à choisir parmi eux et de souffrir comme si tous s'étaient déjà réalisés. Il continuait d'être mortellement pâle, sans que le tremblement intérieur qui le secouait affleurât sur son masque.

Il n'eut pas besoin de sonner. La porte de l'appartement était entr'ouverte. Gustave, occupé dans l'antichambre avec la femme de ménage, tourna vers lui une tête creusée par la fatigue : il avait l'aspect jaune des gens qui manquent de sommeil.

— Te voilà? — dit-il, — tu arrives à temps. J'ai craint qu'elle ne pût te recevoir, mais depuis ce matin il y a du mieux.

M. Baslèvre sur qui chaque mot tombait comme un corrosif ne sourcilla pas : sa voix aussi resta la même : il s'attendait à tout.

— Ce qu'elle a est donc si grave?

— Tout à l'heure, je t'expliquerai... allons d'abord, répondit Gustave.

Et le précédant, il se dirigea vers une chambre — *sa chambre!*... Il était en pantoufles. Au contraire, les talons de M. Baslèvre claquaient. De toute son âme celui-ci aurait voulu ne pas entendre ce bruit absurde qui avait l'air de mettre dans la maison silencieuse une irruption d'indifférence.

— Entre, — dit Gustave.

— Claire, — continua-t-il, — le voici : je vous laisse, *puisque tu y tiens*.

M. Baslèvre ne se rappela que le soir l'accent de contrainte irritée avec lequel les derniers mots étaient prononcés. A ce moment, sa faculté de voir était ailleurs. Il avait le sentiment que tout d'un coup son être venait de se concentrer en un point de l'espace. Devant lui, dans une pénombre où flottaient des odeurs de pharmacie et encore le relent fade que sème la fièvre, les fenêtres fussent-elles ouvertes, un lit se détachait très blanc, paré pour la visite. Ce ne fut qu'après, un peu plus tard, que sur l'oreiller également blanc — d'un blanc que la pénombre rendait aveuglant — il aperçut aussi une chose encore plus blanche — le visage!

Ah ! le choc de la réalité ! se heurter à un rêve d'épouvante et se dire : « Je ne rêve pas, cela est ! » Quoi ! il y a huit jours à peine, les mêmes lèvres souriaient, la même bouche exprimait la certitude de vivre, les mêmes yeux parlaient de revoir : sourire, espoirs, lumière du regard, tout est parti. Seuls, la majesté et le frémissement du grand départ animent encore ce qui fut le visage : s'il a gardé sa beauté, il semble déjà devenu inaccessible. Entre lui et les vivants, le rideau tombe...

Mais j'ai dit que le destin ne devait plus laisser à M. Baslèvre même le temps de haleter. Dès le seuil, le visage l'avait appelé rien qu'en cessant d'être anxieux et M. Baslèvre avança vers le lit. Toujours le tapotis horrible des talons s'obstinait à l'escorter. Par contre, au cours de ces derniers pas, un raidissement intérieur bandait sa volonté contre le désespoir et lui enlevait la notion du présent. C'est une chose heureuse que nos plus grands émois s'accompagnent de réactions instinctives qui permettent d'y parer. Quand il fut près du lit, M. Baslèvre sans doute n'aurait pu parler, mais il était déjà parvenu à sourire.

Ce fut elle qui murmura :

— Enfin !

Et elle leva, puis laissa retomber sa main avec un tel air apaisé qu'il permettait de deviner combien cette suprême entrevue lui apportait de joie inespérée.

Dans un élan passionné, M. Baslèvre se pencha vers le visage :

— Ah ! — murmura-t-il, — vous retrouver

ainsi !... Heureusement que ce ne sera rien et que vous allez mieux...

Une ombre sans illusion effleura les traits douloureux : elle révélait une telle certitude que M. Baslèvre, se jetant sur la main qui brûlait, la couvrit de baisers violents comme des morsures.

— Allons donc ! vous ne devez pas... vous n'avez pas le droit de vous abandonner, en me laissant tout seul !

Encore un léger ressaut de la main qui se lève et s'abat : « Non, semble-t-elle dire, je ne vous laisserai pas seul. » Hélas ! le visage, lui, halète sous l'effort, simplement pour prononcer l'essentiel et, séparés chacun par une aspiration rauque, les mots qui sortent sont les suivants :

— J'avais... préparé... là...

M. Baslèvre suivit la direction des yeux.

— L'armoire... allez !...

Abandonnant la main qu'il tenait, M. Baslèvre obéit.

— Au milieu... à droite...

M. Baslèvre obéissait toujours.

— Une enveloppe... — acheva Claire défaillante.

— Celle-ci ?

— Oui...

Une suffocation arrêta la suite.

M. Baslèvre lut la suscription : « Monsieur Baslèvre — pour ouvrir après mon décès », et de nouveau tenta de sourire ; ses lèvres ne lui obéissaient plus.

— Est-ce à emporter aujourd'hui ? — demanda-t-il.

Le visage acquiesça d'un mouvement de paupières.

— A votre gré : je vous le rendrai intact... bientôt... voilà tout.

Et il glissa le paquet dans son portefeuille, revint près d'elle.

— Merci, — dit Claire avec un soupir où passait l'allégement d'avoir réalisé ce qu'elle souhaitait.

— Je ne veux pas non plus vous fatiguer, reprit M. Baslèvre : je reviendrai ce soir encore.

Il avait ressaisi la main pour l'embrasser : seulement ses baisers n'étaient plus comme avant. La certitude de l'adieu les glaçait.

— Mon ami!... — soupira le visage, si bas que cela se confondit avec le souffle dur de la respiration.

Et les yeux se fermèrent. M. Baslèvre, après une brève attente, comprit qu'un repos commençait. Alors, doucement, parvenu enfin à ne plus faire de bruit avec ses talons, il recula jusqu'à l'entrée et s'évada...

S'évader est bien le mot : on s'évade toujours d'un tête-à-tête avec la mort. Devant la catastrophe en marche, la vie, prise de panique, s'enfuit. Ne plus apercevoir le visage était atroce et pourtant soulageait. D'ailleurs, à peine sorti de la chambre, M. Baslèvre redevint tout de suite une pensée qui décide. A Gustave qui l'attendait dans la salle et qui commençait d'un ton acerbe :

— Hé bien? tu as vu...

Il répondit aussitôt :

— J'ai vu : qu'est-il arrivé et qu'a-t-elle?

— Est-ce que je sais? elle a pris froid. On a cru

d'abord à un rhume, puis on a parlé de congestion...

— Qui ?

— Le médecin qui la soigne.

— Quel homme est-ce ?

— Un de mes amis.

— Il faut en voir un autre.

— Qu'y fera-t-il de plus ?

M. Baslèvre ne put retenir un mouvement de colère :

— Tu parles comme si tu ne tenais pas à la sauver !

La face de Gustave prit une expression mauvaise :

— J'en parle en principal intéressé, je pense?

Regrettant déjà des instants dont aucun ne devait être perdu, M. Baslèvre se contenta de hausser les épaules :

— Deux avis valent mieux qu'un, — dit-il, se dirigeant vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Chercher un second médecin.

— Quand me feras-tu la grâce de me laisser maître chez moi ? — répliqua Gustave avec violence.

— Quand le péril sera passé !

Et sans se soucier de cette défense, M. Baslèvre partit : il allait chercher Michon. On voit que le destin continuait de le rouler dans son torrent !...

Dehors, M. Baslèvre tira sa montre. Cinq heures à peine : il n'y avait pas cinquante minutes que la nouvelle de la maladie de Claire lui était venue et il croyait avoir vécu vingt ans ! Cinq heures... le

moment des visites de Michon... mais non, Michon devait assister à une conférence qui se tenait au ministère. Il suffirait de regagner en hâte la rue de Grenelle pour le rejoindre...

A la conférence, Michon n'avait pas paru.

— Peu importe ! — dit M. Baslèvre au secrétaire, — arrangez-vous comme il vous plaira, mais qu'on l'atteigne !

Au bout d'un quart d'heure, par fortune, ce ne fut pas le secrétaire qui se présenta dans le cabinet directorial, mais Michon en personne.

— Ah ! c'est vous ? — dit rudement M. Baslèvre. — Pourquoi n'étiez-vous pas en séance ?

— J'y allais et c'est vous qui m'empêchez de m'y rendre, — riposta celui-ci, déjà en quête d'un siège pour bavarder.

— Inutile de vous asseoir, — reprit M. Baslèvre, — nous repartons.

— Pour la commission ?

— Voir un malade. On m'a demandé un médecin intelligent, je vous ai sous la main, je vous prends.

Michon qui s'apprêtait à suivre, recula :

— Merci du compliment : toutefois, je ne prends pas la clientèle des confrères. Qui soigne l'intéressé ?

— Je m'en moque ! Il y a danger de mort : tant pis pour les protocoles.

— Je vous affirme... — recommença Michon.

M. Baslèvre interrompit :

— J'affirme que vous allez me suivre ou sinon...

Une telle menace avait passé dans ses yeux que Michon céda :

— Holà ! du calme ! dès lors que c'est un ordre...

— Si cela vous convient, oui.

Sans rien ajouter, suivi du médecin, il regagna l'auto qu'il avait gardée afin d'éviter les retards inutiles. Ils s'installèrent, Michon regardant en dessous son compagnon et M. Baslèvre, le visage à la vitre, comme s'il traversait pour la première fois une ville inconnue.

Agacé et d'autant plus curieux qu'on voulait moins lui en dire, Michon demanda soudain résolument :

— Où me conduisez-vous ?

— Chez de petites gens : rassurez-vous, je me charge des honoraires.

— Ne dites donc pas de sottises ! — répartit Michon. — Dès lors qu'il s'agit d'amis à vous...

— Des relations d'autrefois, — rectifia M. Baslèvre décidé à ne rien livrer de son secret.

— Auxquelles vous tenez encore... naturellement ?

— Hé, mon cher, ne cherchez pas si loin : on voulait du secours, j'en apporte, cela suffit.

Michon se mordit les lèvres : le ton de la réplique coupait court aux insistances. Il attendit un instant avant de reprendre :

— A propos, je vous croyais en traitement, je ne sais où et je ne sais pour quelle maladie ?

— Il paraît que non.

— Pourtant, après avoir douté que ce fût nécessaire, je change d'avis. Je vous trouve changé.

— Croyez-vous ?

Et presque sans le vouloir, M. Baslèvre pré-

senta cette fois sa face au médecin. Michon poursuivit :

— Vous avez la mine d'un homme qui se dérange. J'avais toujours supposé que tôt ou tard cela viendrait. J'espérais en revanche que vous le feriez en gaîté, et pas du tout... vous prenez l'air sombre, une humeur médiocre. Contrairement à mon idée, ce n'est pas le cœur qui est atteint, mais le foie. Retournez à Vichy.

— Merci : réservez votre science pour tout à l'heure : je lui souhaite d'être plus perspicace que maintenant.

Ces paroles superflues, l'ironie de Michon, sa tranquillité quand la vie de Claire allait dépendre de lui, donnaient à M. Baslèvre envie de crier. Ah! la prédiction des Tuileries était bien réalisée! Malgré sa finesse et ses bons yeux, Michon en était à l'heure où, faute de comprendre, on exaspère au lieu de calmer.

Heureusement, on arrivait. M. Baslèvre descendu le premier se mit en mesure de régler le chauffeur. Au même instant un prêtre entrait dans la maison.

— Bigre, — dit Michon, repris par l'instinct professionnel, — serions nous déja inutiles, qu'on appelle aussi le curé?

— Non, répliqua M. Baslèvre, ce ne peut être ce que vous pensez. Il n'y a pas une heure, la malade me recevait encore.

— Ah! c'est *une* malade?

M. Baslèvre ne répondit pas; il était déjà dans l'escalier, guettant à mesure la montée du prêtre en avance d'un étage. Soudain, son cœur se glaça : le prêtre s'arrêtait au troisième.

Des chuchotements suivirent et le va-et-vient de gens qui vont sur la pointe du pied. Parvenus à leur tour sur le palier, M. Baslèvre et Michon aperçurent le prêtre en conférence avec Gustave et la femme de ménage. Sans se soucier de les interrompre, M. Baslèvre dit vivement :

— Voici le médecin.

Et il obligea Michon à passer le premier. Aussitôt le prêtre salua :

— Monsieur le docteur est sans doute pressé : dans ce cas, je pourrais céder mon tour...

— A votre gré, — répondait Michon très courtois.

Ils s'inclinaient l'un après l'autre, en confrères habitués à ce genre de rencontres et aux égards qu'elles impliquent.

Interdit, Gustave, lui, semblait étranger à ce qui se décidait.

— Alors, c'est entendu, monsieur le docteur, j'entrerai quand vous aurez fini, — déclara le prêtre.

— Où est la malade?

M. Baslèvre allait répondre : mais un regard de Gustave l'arrêta net :

— Suivez-moi, monsieur...

— Je vous remercie, monsieur l'abbé, — dit M. Baslèvre, d'une voix que l'émotion étranglait. — Maintenant il n'y a plus qu'à attendre le verdict : excusez-moi, j'ai besoin de m'asseoir...

Tous deux alors pénétrèrent dans la salle à manger pour s'installer : mais le hasard voulut que M. Baslèvre, ayant repris sa place habituelle, le prêtre choisît celle de Claire. M. Baslèvre en

éprouva un saisissement : il lui semblait assister à la profanation d'un lieu sacré.

— Si vous le voulez bien, monsieur l'abbé, mettez-vous donc ici, — dit-il désignant un autre siège.

Etonné et bienveillant, le prêtre sourit :

— Comme il vous plaira, monsieur.

Sans âge, l'air modeste, le dos voûté, il portait une soutane usée et en guise de signet avait glissé deux doigts entre les pages de son bréviaire : bien que ses lèvres parussent réciter l'office, ses yeux ne regardaient pas le livre, demeurant attachés à M. Baslèvre. Celui-ci, maintenant, ne s'occupait que d'écouter les bruits de la maison. Le moindre craquement le faisait tressaillir. Il imaginait aussi que plus Michon prolongerait son examen, plus les chances de salut seraient grandes.

— Vous êtes, sans doute, un parent de madame Gros? — interrogea le prêtre.

M. Baslèvre, indifférent à cette nouvelle curiosité, fit non d'un signe de tête.

— Un ami alors?...

Et dans la manière de prononcer le mot il y eut une indicible nuance qui avait l'air d'absoudre à l'avance toute réponse, quelle qu'elle fût.

M. Baslèvre répondit encore par un second signe vague.

— Je comprends, — reprit le prêtre après un temps, — vous êtes inquiet : mais on doit toujours espérer.

— Non, — dit cette fois M. Baslèvre d'une voix irritée, — il y a des cas où l'on ne peut plus y parvenir.

— Dieu fait des miracles.

— Il n'aurait pas dû faire le mal!

— Oh! Monsieur, vous êtes injuste : sans le mal, saurions-nous où est le bien? La douleur...

M. Baslèvre interrompit avec rudesse :

— N'en parlez pas, vous ignorez celles qui passent ici!

Il s'exprimait d'une manière générale, mais il était clair qu'il ne parlait que de la sienne. Le prêtre, sans s'y méprendre, répliqua doucement :

— Comme vous êtes dans l'erreur! Par mon ministère je suis conduit à connaître toutes les formes de la souffrance et à tenter de les consoler — ce qui me console quelquefois de la mienne, différente, je le veux bien.

Il achevait à peine, que des pas résonnèrent : enfin, la consultation était achevée!

— Hé bien? — jeta M. Baslèvre à Michon qui revenait suivi de Gustave.

Michon ne répondit pas ; tourné vers ce dernier, il concluait :

— Je vous le répète, là où il y a de la jeunesse et la nature, on doit toujours espérer.

Les mots du prêtre et prononcés de la même manière, c'est-à-dire, avec la même impuissance devant une destruction inéluctable!

— ... Pour l'ordonnance...

Il tira son calepin, arma son stylographe et, tout en écrivant, poursuivit :

— A l'inverse des juges ordinaires, nous autres médecins assistons toujours avec plaisir à la faillite de nos arrêts : c'est une consolation de voir vivre ceux qu'on a cru condamner.

— Condamner! — répéta M. Baslèvre comme un écho.

— Pour vous, monsieur l'abbé, — disait toujours Michon, — je vous prierai d'être bref. La malade est faible... extrêmement.

— Oh! Monsieur le docteur, j'ai l'habitude...

— Venez-vous, monsieur? — fit Gustave après avoir pris le papier de Michon.

Il s'apprêtait à repartir avec le prêtre, mais auparavant, parut enfin remarquer la présence de M. Baslèvre :

— Quant à toi, — reprit-il, — je suppose que tu te décides à nous quitter : ce qui suivra ne dépend plus de personne...

— En effet, — dit paisiblement Michon, certain de n'être plus entendu et fermant son calepin, — ce soir, demain au plus tard, tout sera fini...

M. Baslèvre approcha du médecin et le saisit comme pour lui arracher malgré lui un mot d'espoir :

— Et c'est tout ce que vous trouvez?

— Je puis aussi m'en aller; c'est même ce que je vais faire.

En même temps, il considérait M. Baslèvre avec surprise. Celui-ci recula, puis calmé tout d'un coup :

— Soit, allons-nous-en.

— Vous n'attendez pas qu'on revienne?

— On n'a plus rien à me dire et je n'ai plus rien à apprendre.

— Attention! — dit Michon.

M. Baslèvre venait de buter contre le tapis.

Ils sortirent : tout en descendant les marches,

Michon, qui désirait sans doute secouer des idées tristes, reprit :

— Avez-vous remarqué le curé? Il a une tête de paysan et de brave homme qui me revient. Il doit remplir avec conscience son ministère... Tout à fait curieux aussi, ce mot de ministère, appliqué indistinctement à nos fonctions... Il est vrai que, nous retrouvant toujours au chevet des moribonds, nous sommes peut-être les seuls à bien connaître l'existence... Ah! si nous mettions en commun ce que nous savons du malade!... Mais, mon cher directeur, vous trébuchez encore! Votre vue aurait-elle baissé?...

Arrivé dehors, il conclut avec un soupir de satisfaction :

— Ouf! vilaines corvées que celles-là... Le mari faisait peine. Croyez-moi, vous et moi, les vieux garçons, avons de la chance. Du moins, ne connaîtrons-nous jamais ces moments-là!

— Où allez-vous? — interrompit M. Baslèvre parvenu enfin à prononcer des mots.

— Je crois que je vais rentrer chez moi.

— Dans ce cas, bon retour : j'ai une course encore dans le quartier.

Ils échangèrent une poignée de main assez lâche.

— A propos, — demanda Michon déjà en route, et son rire sceptique reparu, — nous n'avons plus songé à parler de l'inconnu.

— Inutile, — répondit M. Baslèvre avec une étrange gravité, — vous ne le rencontrerez pas : il est mort.

Il regarda Michon s'éloigner. Maintenant qu'il

était seul, il avait envie de tâter sa poitrine pour vérifier s'il respirait, mais sa main levée machinalement ne toucha que le portefeuille où était abrité le dépôt de Claire : tout ce qui resterait demain d'un amour prodigieux dont l'ombre décevante et lointaine l'avait émerveillé ! Ensuite un vent froid passa sur sa nuque et, tout à coup, sur le trottoir, pareil aux plus misérables parmi les misérables, M. Baslèvre pour la première fois depuis qu'il avait quitté Limoges éclata en sanglots.

Sept heures sonnaient.

A-t-on bien vu que, lorsque le destin s'en mêle, il va comme le vent et jonche la route avec les cœurs — nos pauvres cœurs humains ? Ainsi se font les feuilles mortes...

V

Vingt-quatre heures plus tard, M. Baslèvre reçut du gardien de bureau envoyé aux nouvelles l'annonce que Claire n'était plus. Jusqu'à ce moment, il avait dû aller et venir comme tout le monde, garder la patience de chaque jour, et subir avec un visage égal les affres d'une agonie mentale qui, minute par minute, suivait celle du visage. Il n'est point au monde de pires tortures : elles paient les joies cueillies dans le mystère.

— La concierge a répondu que la dame avait passé, aujourd'hui, vers quatre heures...

— Ah !... la concierge vous a... hé bien, c'est parfait... me voilà renseigné...

Et M. Baslèvre qui achevait sa signature, avec le secrétaire à ses côtés, acquiesça d'un signe de tête. Il avait envie de pousser des cris : cependant, il ne se serait pas exprimé autrement s'il avait appris qu'un dossier perdu était retrouvé. La plus grande aventure sentimentale dont le bureau directorial eût été le témoin, s'achevait sans éveiller d'échos sinon de phrases administratives.

Le dernier paraphe tracé, M. Baslèvre parut soupirer d'aise, sourit au secrétaire et, sur l'assurance qu'il ne restait aucun travail, déclara :

— Profitons-en pour lever plus tôt la séance : imitez-moi et partez.

Quand il eut traversé l'antichambre, les gardiens de bureau échangèrent un coup d'œil averti.

— Étonnant — murmura l'un d'eux, — à quel point le patron, ces temps-ci, est devenu de bonne humeur !

Dans la rue, des rédacteurs qui rencontrèrent aussi M. Baslèvre firent la même remarque, bien qu'il ne parût pas, cette fois, s'apercevoir qu'on le saluait.

Arrivé chez lui, il ferma sa porte à double tour, et avant de fermer aussi la fenêtre, se pencha une seconde vers la place. Les arbres y étaient verts, les façades roses, le square tapageur comme de coutume. Alors que tout aurait dû se voiler, s'éteindre ou se taire, tout demeurait pareil, se refusant à marquer la petite chose à quoi se réduit la disparition d'un être humain, fût-il le plus aimé ! Seul, le cœur d'un vieil homme en mourait. Encore M. Baslèvre avait-il les yeux secs quand, après avoir retiré son pardessus et ses gants, il prit dans un coffret le legs de Claire et s'installa devant sa table. Libre d'abandonner le masque, il le gardait : pétrifiés par la souffrance, ses traits ne pouvaient plus changer !

Longuement d'abord, M. Baslèvre contempla l'enveloppe sur laquelle la main désormais inerte de la bien-aimée avait tracé son nom. Il regardait l'écriture en elle-même, comme dans un musée

on regarde un dessin du Vinci ou une feuille de Rembrandt, c'est-à-dire avec l'étonnement qu'à une heure donnée de l'existence du monde, un être vivant ait créé cela, et que, les siècles écoulés, cela survive encore ! En même temps, il s'efforçait d'évoquer le visage, mais n'y parvenait pas.

Puis, sans hâte, il prit un coupe-papier et avec d'infinies précautions le glissa sous le revers. Il y eut un léger crissement, et d'un seul coup l'enveloppe déchirée, libéra des feuillets que M. Baslèvre reconnut avant même de les toucher : sa lettre !

Ainsi Claire avait gardé les pages où pour l'unique fois de sa vie il avait jeté sans contrainte le grand cri de son amour : non seulement elles n'avaient pas été détruites, mais revenaient, témoins fidèles, certifier l'émoi qui les avait accueillies, le bonheur secret que peut-être elles avaient donné. M. Baslèvre, devant une pareille découverte, aurait dû ressentir une ivresse : il n'éprouvait même pas de la surprise. Celle-ci ne serait venue que si les choses s'étaient passées autrement.

Les feuillets retirés un à un, une seconde enveloppe parut encore, et ceci non plus n'étonna pas M. Baslèvre. Il n'aurait pu, à coup sûr, préciser son attente ; cependant, il lui semblait nécessaire que Claire, avant de le quitter, eût résolu de lui donner la réponse si longtemps attendue. Celle-ci ne comportait qu'une courte page, et il lut :

« Mon ami, j'ai menti : votre amour est la flamme à laquelle je réchauffais mon âme qui grelottait ; votre lettre, l'eussé-je détruite, aurait continué de

l'incendier, puisque, à force de relire, les mots s'y étaient gravés. Bénie soit la mort qui m'en permet l'aveu !

» Mon ami, j'ai menti : on ne résiste pas à un amour tel que le vôtre, je vous aimais... Bénie soit toujours la mort qui me libère et m'assure l'éternité pour vous rejoindre !

» Mon ami, si vous étiez tenté de m'en vouloir parce que je me suis tue, rappelez-vous qu'à notre dernière entrevue vous aussi vous êtes porté garant d'un passé que je connaissais, hélas, depuis peu, et que, cependant, pour ce mensonge, j'ai souhaité vous prendre dans mes bras en criant merci.

» Mon ami, je vais mourir, mais le cœur plein de vous, dans la joie de votre tendresse et vous livrant la mienne. Que la merveille de notre double émoi vous aide à vivre ! Je ne veux pas être pleurée. Ce moment ineffable, loin de séparer, est le premier qui rapproche. Je ne vous quitte pas : je vais vous attendre. Je vous aime comme vous m'avez aimée. La mort me donnant à vous, je ne me reprendrai plus... »

Ici la main, sans doute, avait défailli : aucune signature ne suivait la phrase inachevée.

M. Baslèvre se renversa contre le dossier et aspira l'air. Il contemplait la muraille nue, sans la voir; il s'appuyait de toutes ses forces contre le fauteuil, et ne le sentait pas. Il n'éprouvait que la sensation bizarre d'une étreinte invisible.

Ceci dura quelques secondes au plus : après quoi, la muraille reparut, le corps accablé retrouva son appui et l'étreinte s'évanouit.

Alors il comprit que Claire était bien morte : arraché à son calme glacé, la tête enfouie dans les mains, il commença enfin de pleurer, sans le besoin de cris qui l'avait torturé au ministère, avec le soulagement particulier que donnent les larmes quand il semble que le douleur va couler avec elles.

Il pleurait sur l'amour de Claire qui n'était plus désormais qu'une chose morte comme elle, sur les heures qui auraient pu être et ne seraient pas. En même temps, et par une singulière contradiction, son cœur endolori hésitait à se plaindre d'une fin qui, en le dépouillant de tout, révélait pourtant quelle avait été sa richesse. Mystère inexplicable que la douceur ainsi insinuée dans sa détresse ! Il souffrait atrocement, et il n'était pas désespéré. C'était en vérité comme si l'être dont il avait perçu l'étreinte était revenu le prendre dans ses bras et l'y gardait, blotti.

Lorsque M. Baslèvre parvint à se calmer, la nuit tombait déjà. Dehors, le square, grilles fermées, était redevenu muet. Les façades décolorées s'effaçaient dans la pénombre. Un tel silence de funérailles pesait sur la maison qu'on désirait s'enfuir.

Ayant replacé pieusement le legs de Claire dans le coffret, M. Baslèvre ne résista pas à la suggestion et repartit.

Tandis qu'il descendait l'escalier, la face ravagée et l'allure raide, mademoiselle Fouille montait précisément, son pot à lait en main, absorbée elle aussi par on ne savait quelles pensées douloureuses. Ils se saluèrent, mais ne s'arrêtèrent pas.

Aucun d'eux ne songea non plus à remarquer combien l'autre était changé.

En passant devant la concierge qui tricotait au pas de la porte, M. Baslèvre dit également :

— Ne vous inquiétez pas, madame Gerbois ; il est probable que je reviendrai tard.

— Ah ! Monsieur va en soirée ? — répliqua celle-ci avec un air de complicité maternelle, car, depuis la maladie, elle avait pris l'habitude de considérer le directeur un peu comme sa propriété.

Déjà loin, M. Baslèvre ne put répondre : il avait pris maintenant la direction du boulevard Blanqui.

Il ne comptait pas entrer dans la maison. L'évocation du visage immobile et peut-être décomposé suffisait à le glacer jusqu'aux moelles. Gustave, au surplus, l'aurait-il permis, lui qui n'avait pas même fait part de la mort de Claire ? De ce côté, retardée pour des raisons qu'on voyait mal, la rupture était devenue certaine... Non, M. Baslèvre retournait là-bas pour autre chose : simplement, il voulait parcourir les chemins d'autrefois avec la nouvelle certitude que Claire lui avait léguée. Aux avenues, aux pavés qui avaient regardé passer son amour désemparé, il venait dire : « C'est encore moi. Elle est partie, mais elle m'aimait. »

Pèlerinage poignant où, le cœur écrasé par la mort, il ne cessait d'évoquer la vie et quelle vie! celle-là seule que les choses auraient dû jadis lui révéler, puisque alors déjà toutes savaient! Étrange spectacle aussi que celui de cet homme en redingote, respectable et correct, errant avec les couples louches et les rôdeurs.

Soudain, la maison parut. A l'étage, une lueur à peine visible filtrait à travers une persienne. Bouleversé, M. Baslèvre alla s'asseoir sur un banc et, les yeux levés vers la lueur, les mains jointes comme s'il allait prier, murmura :

— Elle est là.

Ensuite, il cessa de penser. Anéanti, prostré, il se contentait de rester à cette place, veilleur fidèle et ignoré, pareil encore à un mendiant jusque dans le suprême adieu.

Des heures coulèrent. Par-dessus les toits, successivement le ciel acheva de s'éteindre et se peupla d'étoiles. A leur tour, les étoiles s'effacèrent. Le jour pointa sa face blême. M. Baslèvre n'avait pas bougé.

— Qu'est-ce que vous faites là? Vous êtes malade? — dit brusquement un gardien de la paix qui venait d'approcher.

M. Baslèvre s'éveilla en sursaut :

— Je ne fais rien... je songe...

A la vue de la rosette du dormeur, le gardien haussa les épaules sans insister. Rappelé à lui, M. Baslèvre s'aperçut alors qu'il grelottait.

— Allons ! — soupira-t-il, — il est temps.

Des deux mains ensuite, pieusement, il envoya un baiser vers la lueur qui, mangée par l'aube, achevait de s'éteindre. Ce fut l'adieu suprême, déchirant dans sa simplicité. Après cela, il s'éloigna. Un silence, pareil à celui de Claire, descendait sur son âme. Hélas ! moins heureux que la morte, il allait continuer de vivre !

VI

Ensuite, des jours affreux... Littéralement, M. Baslèvre n'était plus qu'un désespoir qui marche. Il ne parlait à personne, en dehors des nécessités de service ; il avait disparu du cercle. Si, par hasard, il entendait le pas de mademoiselle Fouille dans l'escalier, il fuyait. Madame Gerbois, elle-même, en vint à s'inquiéter.

Le soir de l'enterrement de Claire, auquel Gustave ne l'avait pas convié, il entra chez la fleuriste de la rue de Bellechasse, y choisit une brassée de roses rouges et la porta sur la tombe. Il n'y retourna plus : le cimetière le chassait. Ainsi pas un lieu où se donner désormais l'illusion d'approcher d'elle : chez lui, pas une photographie. Sans la lettre à laquelle il n'osait plus toucher, il aurait pu croire que l'aventure n'avait pas existé : à coup sûr, elle paraissait finie et seuls des souvenirs, revenant par grandes ondes, ridaient de loin en loin la surface du temps, tels des cercles sur un lac quand une pierre vient de toucher le fond.

Il faut aussi pour s'intéresser à la vie que cette vie se rattache à un désir. Or, M. Baslèvre n'en connaissait qu'un qui était de ne pas exister. Puisque son âme était morte, à quoi bon s'obstiner à vivre ? Jamais il n'avait perçu à ce degré la totale inutilité d'une présence humaine en un point de l'univers : il ne mettait pas de différence entre lui et un brin de mousse dans la forêt. Sa douleur même était négative, tout entière faite d'absence : quelque chose ou quelqu'un, il ne savait, manquait autour de lui et le malaise en résultant rendait intolérables les gestes antérieurs.

Ceux-ci continuaient, pourtant. Un seul parmi eux vaut d'être retenu. Peu de jours après la catastrophe, M. Baslèvre congédia sa femme de ménage et la remplaça par celle qui avait « servi jadis chez madame Gros ». C'était une personne silencieuse, docile et qui répondait au nom de Virginie. Gustave, paraît-il, l'avait renvoyée sans ménagements. Madame Gerbois fut chargée de l'initier aux soins de la mansarde directoriale. M. Baslèvre, lui, évitait de la rencontrer ; il était naturel d'ailleurs qu'il voulût échapper aux balayages.

Des semaines coulèrent... puis un soir, comme M. Baslèvre était chez lui, un livre en main et les yeux au plafond, l'ombre d'un désir autre que celui de la mort passa enfin sur lui.

Ayant retiré la lettre de Claire du coffret où elle reposait comme dans un cercueil, il tenta de la relire. Dès les premiers mots il s'arrêta, stupéfait de s'apercevoir qu'il la savait par cœur. Il avait donc suffi d'une seule lecture pour la graver dans sa mémoire ! Mais si les termes étaient restés,

leur sens profond avait dû lui échapper : sans cela, comment expliquer l'allégresse qui suivit?

Arrivé au bout, il abandonna le feuillet, baissa la tête, et brusquement ramené aux impressions de la première heure, crut sentir passer sur lui, pareil au vent du soir, l'amour de Claire. Miracle de la tendresse en apparence la plus lointaine et la plus vaine : après un passé qui ne lui avait rien donné et ressemblait à une faillite, voici que dégagée de l'ombre funèbre, la vérité l'illuminait. Claire n'était plus, mais Claire l'avait aimé! Il n'avait même pas le souvenir d'un baiser et tant d'amants, las de courir vers la minute ineffable qui se dérobe, auraient sacrifié pour une telle certitude toutes leurs ivresses incertaines! Allons! rebâtissons les heures vécues! Qu'elles reparaissent, dépouillées du mystère que la mort emporta! Pas une tache les flétrissant; une probité totale; la beauté de l'aimée purifiée au creuset de l'épreuve et sans cesse grandie. Par contre, comme Claire peu à peu avait obligé M. Baslèvre à comprendre ce qu'est l'amour et quels renoncements l'élargissent en faisant monter l'âme! comme, guidé par elle, il avait gravi la côte et toujours respiré un air plus vif!

On répondra : immolation déplorable de deux êtres qui auraient dû tomber aux bras l'un de l'autre. Est-ce bien sûr, puisque ce soir, M. Baslèvre ne regrettait rien, non, pas même le silence de Claire! Vivante, il aurait pu douter d'elle : dans la mort, il n'y a que franchise et lumière, et, grâce à l'aveu de la morte, quelle assurance merveilleuse que désormais Claire demeurait à lui seul!

Car, ceci encore frappait M. Baslèvre, que dans son adieu Claire n'avait plus songé à lui recommander l'homme pour qui, cependant, elle s'était sacrifiée. A l'heure suprême, sa pensée avait cherché uniquement celui qui, de même, l'adorait uniquement. Plus de partage ! S'il est une vie au delà, si, libérée, l'ame flotte à son gré, ce n'était plus là-bas près du mari, ni au cimetière qu'il fallait chercher Claire, mais ici, dans la chambre désolée, près de l'élu.

« Je ne vous quitte pas... Je ne me reprendrai plus !... » La fin de la lettre qui, cette fois, sonne aux oreilles de M. Baslèvre comme prononcée à voix basse : ensuite l'impression que l'absence vient de cesser et qu'alentour quelqu'un est là, invisible et présent...

— Misère ! — murmura M. Baslèvre d'une voix brisée, — je viens de rêver !

Il ne rêvait pas : Claire était revenue ; l'aventure recommençait !

Qu'on ne croie pas à de la chimère : désormais, en effet, la pensée de Claire s'installa dans l'âme de M. Baslèvre pour ne plus la quitter. Si, regardant l'avenir, il n'apercevait qu'une allée sans issue, du moins l'aimée y marchait-elle devant lui. Dans le présent, elle le guidait. A tout instant, sur le point d'agir, il se demandait : « Qu'en penserait-elle ? » et, la décision prise, la besogne faite, il se tournait encore vers elle : « Est-ce bien cela ? êtes-vous contente ? » Jamais il n'avait vécu ainsi près d'elle. Il la portait en lui. Elle était devenue son témoin, son arbitre, le juge de ses

mobiles, le confident de ses moindres mouvements d'âme. Il en arrivait à oublier parfois la réalité au point de se dire : « Quand je la verrai, je lui demanderai... » Par-dessus tout, sa passion ressuscitée s'exaltait : certain d'être accueilli, aucun regard n'arrêtant plus ses aveux, il jetait sa tendresse à la morte, et à force d'amour finissait par la rendre vivante.

Combien de temps cela dura-t-il? Encore des jours, des semaines, comme auparavant ses révoltes : jours et semaines miraculeux, tissés tour à tour d'exaltations singulières et de sérénité.

M. Baslèvre s'obstinait à éviter mademoiselle Fouille, ne retournait jamais au cercle; sa solitude apparente semblait encore accrue mais il n'était plus seul. On le voit, l'aventure tout entière avait bien recommencé : il n'était pas jusqu'au travail de dépouillement intérieur qui ne semblât se poursuivre, puisque à force de n'exister plus que pour une morte, M. Baslèvre en était arrivé à se détacher définitivement du monde et de lui-même.

Il faut marquer ici quelques-uns des faits qui traversèrent cette période et tout d'abord le plus notoire, car il défraya la curiosité du ministère.

Avisé par le ministre de sa prochaine promotion au grade de commandeur de la Légion d'honneur, M. Baslèvre déclara s'effacer devant les titres d'un collègue plus ancien. Par quels chemins était-il arrivé à dédaigner ce qui avait paru l'idéal lointain de sa carrière? Ni le secrétaire, ni Michon, ni personne ne le soupçonnèrent. M. Baslèvre même s'en rendit-il un compte exact? Il y a des moments

dans la vie où l'on commet des actes qui semblent naturels bien qu'aucun motif ne semble y avoir poussé, et parce qu'ils sont la résultante d'une longue habitude d'âme.

D'autre part, après avoir toujours évité avec soin la rencontre de Virginie, — la nouvelle femme de ménage, — M. Baslèvre s'avisa tout à coup de s'attarder chez lui le matin, simplement pour la voir entrer, comme autrefois elle devait entrer chez Claire. Le dimanche, il ne s'en alla plus quand elle venait. Comme elle était taciturne, il s'abstenait de lui parler, mais tandis que, silencieuse, elle vaquait à ses besognes, de quels regards d'envie ne la couvrait-il pas? C'est qu'ayant vécu près de Claire, elle avait des souvenirs qu'il eût payés de sa vie, et auxquels pourtant elle ne tenait point!

Une seule fois, il demanda :

— Pourquoi vous a-t-on congédiée, là-bas?

— Où ça, là-bas?

— Chez les Gros.

Virginie hésita, puis cédant à sa rancune en dit plus en deux minutes qu'en plusieurs semaines :

— Entre Monsieur et moi, ça ne pouvait plus aller. D'ailleurs, maintenant, Dieu sait ce qu'il fait! L'autre jour encore, on parlait de tout saisir. Avec des gens pareils on n'est jamais payé...

M. Baslèvre fit un geste dont on n'aurait su s'il était approbation ou découragement. Il avait espéré entendre parler d'*elle*.

Enfin, il eut d'étranges curiosités, rechercha ainsi les maisons où Claire avait habité jeune fille,

une pension où elle allait suivre des cours et dont elle lui avait donné le nom, par hasard. Malheureusement tout avait disparu, chassé par des immeubles neufs ou des percées de rues , à Paris, les pierres roulent comme les gens et passent avec eux.

Il lui arrivait aussi de rêver parfois à l'inexplicable lien qui avait attaché Claire à Gustave : mais alors on eût dit que sa pensée était détournée par un guide invisible et très vite, saisi de malaise, il revenait à sa propre tendresse.

Ainsi installé dans son bonheur irréel, planant dans un ciel invisible, M. Baslèvre pouvait croire l'aventure hors d'atteinte. Quel danger l'eût menacé? il traversait l'univers sans s'y mêler ; il vivait réfugié dans un rêve où aucun œil humain n'était capable de le rejoindre. Aussi bien, les mois, l'un après l'autre, passaient sans le toucher ; après août, septembre doré comme les raisins qu'il donne et les premières journées d'automne dont la fraîcheur fait grelotter l'âme, octobre enfin décrochant des branches les feuilles jaunes... Mais a-t-on réfléchi que pour détruire une telle félicité, une pensée suffisait, une seule, passant comme un éclair?

Elle surgit un soir d'octobre. On ne doit s'étonner que d'une chose, c'est que, si parfaitement harmonique avec les faits, elle eût mis tant de jours à paraître. Et ce fut le dernier stade de cette période, la dernière étape aussi de M. Baslèvre sur la route de douleur : au delà, il n'y aurait plus eu que la mort...

Donc, un soir, M. Baslèvre, relisant la lettre

comme cela lui arrivait à peu près chaque jour, songea tout à coup :

« Si pourtant Claire n'avait écrit qu'elle m'aimait que pour me consoler? »

Pensée folle évidemment. Il y a des mots qui gonflent au vent de la passion comme des voiles et, sans elle, tomberaient impuissants à soulever un cœur. Depuis des semaines, M. Baslèvre avait écouté ceux-là sans cesser d'être porté par eux : si Claire ne l'eût pas aimé vraiment, auraient-ils réalisé pareil miracle? Cependant, aimer vraiment, avait dit aussi Claire, n'est-ce pas penser au bonheur de l'autre? La certitude de sauver un être peut suffire à créer l'émotion souveraine dont l'écho retentira ensuite, quel qu'ait été le mobile, quelle que soit la vérité : Claire, certaine de sauver son ami, n'aurait-elle pas eu le même accent? M. Baslèvre avait bien osé, par amour, lui affirmer la fidélité de Gustave! Si la tendresse féerique dont il se grisait depuis des jours n'avait été que l'aumône d'une amitié inquiète? Si Claire avait menti?

Pensée folle : encore un coup pensée logique et qui, une fois surgie, livrait le présent dévasté au pire des doutes — celui qu'on sait d'avance condamné à rester sans réponse.

A quoi bon décrire ce qui suivit? Un vent glacé — peut-être la brise mouillée qui arrivait de la place — couvrit les épaules de M. Baslèvre. Il ne pleura point. Il n'eut pas de révolte. Uniquement, il comprenait que l'invisible auprès duquel sa douleur s'était calmée, venait de s'éloigner. Avec une infinie tristesse, il replia la lettre et, certain

de n'y plus toucher, la remit dans son coffret avec autant de soin que s'il se fût agi d'un corps humain. Le coffret refermé, la chambre reprit son aspect ordinaire, M. Baslèvre son attitude de tous les jours : et de fait, extérieurement, qu'y avait-il de changé? M. Baslèvre, qui avait cru avec délices, venait de cesser de croire : de telles révolutions, même si l'on doit n'y pas survivre, n'affleurent pas au dehors...

Après cela, rien, ou plutôt l'agonie d'heures qui se traînent et qu'aucun intérêt ne traverse. M. Baslèvre vivait et c'était pourtant comme s'il n'eût pas vécu. Ses seuls mouvements d'âme étaient des alternatives de foi mystique et de négation désespérée. Ah! la torture du doute où vous laissent les morts! Il arrive encore qu'à un vivant on tente d'arracher son secret : mais les morts, eux, gardent un effrayant silence : parce que Claire était morte, M. Baslèvre savait que, dût-il interroger jusqu'au dernier souffle, il n'obtiendrait pas de réponse.

Du monde vivant, il ne percevait plus également que les seules formes douloureuses. Il suffit d'être impotent pour remarquer un boiteux, dans la rue. Parce qu'il souffrait, après avoir tant d'années côtoyé la souffrance sans la voir, M. Baslèvre ne découvrait plus qu'elle et en avait pitié : hélas! pas plus que le temps ne soulagerait son doute, il ne pouvait tarir la source de misère dont le flot inondait les seules contrées que rencontrât son regard.

Avez-vous vu quelquefois un aveugle se guider, sur le trottoir, avec une canne? Son corps est

raide, ses prunelles fixes, son visage impassible. Il n'a pas l'air de soupçonner que d'autres êtres circulent autour de lui : il ne semble pas non plus redouter les obstacles. M. Baslèvre maintenant était ainsi : pour lui il n'y avait plus désormais que de la nuit — une nuit où tout se passe, où rien ne paraît.

Octobre encore. Aux Tuileries, deux silhouettes avancent l'une vers l'autre : la première est d'un homme grand, l'épaule déjetée, la seconde roule à pas rapides comme une boule. Toutes deux suivent la ligne d'asphalte qui coupe le jardin et que recouvre aujourd'hui la jonchée lumineuse tombée des branches.

Soudain, un heurt léger dû à la marche rapide sans se préoccuper des promeneurs ; deux gestes de surprise, puis un arrêt.

— Tiens ! vous par ici ?

— Quel hasard ?

C'est Michon et c'est M. Baslèvre. Mais qui les reconnaîtrait ? Car Michon est aujourd'hui sans sourire, son épaule succombe sous un fardeau ; rien positivement ne décèle en quoi il est changé, cependant il est devenu autre. Et, de même, M. Baslèvre est autre, malgré le masque neutre et les yeux toujours vifs : il n'est pas utile que l'indéfinissable ait modifié des traits pour qu'on le sente autour d'un être.

Grâce à l'imprévu de la rencontre, chacun a eu le temps d'entrevoir une seconde le personnage véritable que l'officiel vient de remplacer aussitôt.

Et les voix poursuivent, avec le timbre d'autrefois :

— Vous flânez?

— Vous couriez?

Il y a des jours où pour répondre à une première question on se hâte toujours d'en poser une deuxième...

— En tout cas, — reprend M. Baslèvre, — ce lieu nous sert d'académie : quels propos philosophiques m'apportez-vous?

— De quelle couleur sont vos pensées? — réplique Michon.

M. Baslèvre baisse les yeux vers le sol :

— Vous rappelez-vous que la dernière fois, c'était le printemps? — murmure-t-il. — Ce sont aujourd'hui les feuilles sèches.

— Image de la vie : il y a des jours où l'on est content et d'autres où cela ne va pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas?

— Le métier.

— Vous venez de tuer un malade?

— J'ai fait pis : je n'ai pu le sauver. Mais je vous parle hébreu, ô le plus sage des directeurs!

— Croyez-vous?

Un petit intervalle vide... M. Baslèvre reprend :

— Était-ce quelqu'un de chez nous?

— Non, une femme... à laquelle je m'intéressais.

— Et qui vous le rendait?

Encore un intervalle; tous deux semblent réfléchir à des sujets dont ils ne parlent pas.

— Il est possible en somme que la mort ne soit qu'une absence un peu longue, — recommence Michon. — Qu'est-ce qui vous ferait souffrir, vous, dans une absence?

Et M. Baslèvre tardant à répondre :

— A dire vrai, des absents ont toujours, quoi qu'il arrive, la perspective du retour une fois ou l'autre, tandis que des morts...

C'est M. Baslèvre, cette fois, qui achève :

— Tandis que les morts se taisent... sans revenir...

Un geste évasif de Michon, que suit une crispation des lèvres :

— La mort m'irrite parce qu'elle est bête : elle finit tout et n'apprend rien : c'est du néant.

M. Baslèvre fait un geste pareil :

— Non, — répond-il encore, — elle est pire : c'est du silence, alors qu'on interroge.

— Dites donc, mon cher directeur, vous n'êtes pas gai non plus : autant se retrouver un jour meilleur...

— A une prochaine rencontre ! en hiver...

« Ainsi, songeait M. Baslèvre, celui-là souffre peut-être comme j'ai souffert, quand il n'a pu sauver Claire... Peut-être sait-il, en revanche, qu'on l'a aimé? S'il soupçonnait son bonheur !... »

Ecrasant les feuilles d'un pas lourd, il retomba dans sa rêverie. Sans se lasser, il continuait d'interroger une image devenue presque effacée, comme s'il n'était pas sûr encore que « la mort est du silence alors qu'on interroge ! »

VII

Ce même jour, mademoiselle Fouille, sa tâche terminée, descendit vers six heures pour faire ses commissions du soir. En la voyant passer, madame Gerbois dit à son mari :

— Je ne sais pas ce qu'elle a; mais, sûr ! elle couve quelque chose.

Quoi qu'il en soit, mademoiselle Fouille franchit la porte, suivant l'usage, sans hâte et la tête droite, puis, arrivée à l'angle de la rue Saint-Antoine, toujours suivant l'usage, disparut dans la foule.

Qu'elle eût changé, cependant, n'était pas niable. Et d'abord ses cheveux, jusqu'alors demeurés très noirs, grisonnaient. Sa robe brune aussi, qui si longtemps avait paru neuve, s'était fripée : on ne pouvait s'empêcher d'en remarquer la coupe désuète. Quand au sautoir en jais, enroulé nerveusement autour du doigt, il paraissait maintenant une vilaine petite chose bonne au plus à orner une vieille fille. Seule, la marche restait pareille, volontaire et rapide, une marche qui

chaque jour, au départ, rasait le sol plutôt qu'elle ne se posait.

A six heures, en octobre, la nuit est déjà venue. La journée avait été de celles où l'on respire une magnificence éparse sur la terre : son déclin était encore plus beau. L'air limpide et traversé de souffles tièdes, le ciel net de brumes, tout évoquait l'été finissant. Il semblait impossible de vivre sans allégresse.

En moins de cinq minutes, mademoiselle Fouille atteignit la gare de Vincennes. Après avoir inspecté d'un coup d'œil les alentours, elle étouffa un soupir et commença d'arpenter le trottoir le long des arcades. Elle le faisait avec une extrême tranquillité. Les gens qui la croisaient ne pouvaient soupçonner qu'elle attendît quelqu'un ou quelque chose. En fait, elle s'imposait d'aller jusqu'à un réverbère déterminé et de ne revenir sur ses pas qu'après l'avoir atteint. Dès qu'elle tournait, elle apercevait l'horloge située au-dessus du hall, mais elle s'obligeait aussi à ne la regarder que revenue au point de départ. Le reste du temps, elle calculait mentalement la durée de minutes dont chacune, en tombant, mettait sur son âme un petit poids d'anxiété supplémentaire.

Viendrait-il?

S'il ne venait pas, pourtant?...

A chaque pas qui approchait, son cœur bondissait : puis, l'erreur reconnue, elle éprouvait un choc, telle une machine arrêtée en vitesse. Combien d'êtres inconnus n'avons-nous pas bouleversés, simplement parce que nous passions?

Un quart d'heure... une demi heure... Obstinée,

mademoiselle Fouille continuait d'aller et venir. Soudain, elle décida :

— Si dans cinq minutes je ne l'ai pas aperçu, je repartirai.

Et du coup, parce qu'elle venait de fixer une limite à son attente, elle souffrit moins. Elle avait cessé de guetter les bruits de pas. Elle n'était plus tentée de tirer sa montre pour surveiller le temps. Elle respirait à peu près comme d'habitude.

Le premier délai écoulé, elle s'en accorda un second. Cependant, malgré son calme apparent, on n'aurait pas pu attendre plus qu'elle n'attendait. On eût dit que d'une manière continue son être lui échappait pour aller scruter l'ombre.

Enfin, elle s'arrêta. Elle était revenue près de la gare. Sa voilette relevée, elle se plaça en pleine lumière pour qu'*il* ne pût prétexter ne pas l'avoir aperçue, mais en même temps une détresse faisait flageoler ses jambes, car tout à coup elle réalisait la rupture que, depuis trois mois, elle avait senti venir. Puisqu'il n'était pas accouru après sa lettre suppliante, il ne reviendrait plus. Tant de souffrances pour aboutir à cette douleur suprême ! mieux aurait valu ne pas être.

Alors, sans plus rien regarder, elle abattit sa voilette et, du pas qu'on lui voyait jadis quand elle rentrait heureuse, elle retourna rue de Béarn. A chaque devanture, la lumière s'efforçait d'éclairer son visage, mais à quoi bon? Mademoiselle Fouille avait repris son air de tous les jours : tous les jours et depuis si longtemps n'était-ce pas la vie d'une âme morte qu'elle menait?

Au même moment, M. Baslèvre, revenant des

Tuileries, approchait de la porte. Suivant son habitude, depuis la mort de Claire, à la vue d'une silhouette qu'il croyait reconnaître, il ralentit le pas, bien décidé à éviter la rencontre. Etait-ce d'ailleurs mademoiselle Fouille qu'il apercevait là? Non; il se trompait : la rue était obscure, et on distinguait mal...

Le bec de gaz allumé devant la loge projetait devant l'entrée du 16 un grand carré lumineux. Mademoiselle Fouille, qui ne se savait pas regardée, entra dans la clarté. Cette fois, M. Baslèvre s'arrêta.

Rêvait-il ? Plus de doute, c'était bien mademoiselle Fouille qui marchait de la sorte et elle avait des cheveux blancs! Il l'avait quittée triomphante au lendemain du voyage ; il retrouvait une vieille femme, sans toutefois l'air apaisé que donne la vieillesse quand celle-ci vient à son heure. Les rides que creuse le burin de la douleur ont une dureté qui les décèle au premier examen : le visage de mademoiselle Fouille n'était pas seulement flétri, il était devenu presque méchant.

Une seconde suffit pour percevoir de tels changements et en tirer la conclusion : M. Baslèvre murmura :

— Pauvre fille! son amant l'a quittée!

On voit aussi combien ceci est simple. Les moyens qu'emploie la vie pour nous conduire le sont toujours. Pendant des mois, mademoiselle Fouille avait subi de telles tortures que ses cheveux, sa figure, son allure étaient devenus méconnaissables : et ni Andréa, ni les petites, ni personne n'avaient rien deviné. Un jet de lumière

tombe sur elle au moment où M. Baslèvre la regarde et, parce que celui-ci souffre lui-même, aussitôt il comprend et dit : « La rupture est venue. » Que ce fût d'aujourd'hui, d'hier ou de plus loin, peu importe : elle était.

M. Baslèvre fit un geste découragé. Une souffrance de plus... qu'y pouvait-il? Mademoiselle Fouille, après tout, n'était pas à plaindre. On ne perd jamais tout à fait un amour que la vie peut ranimer; il n'y a de vraies douleurs que celles que font les morts! Mais, cela, le savait-elle et ne fallait-il pas le lui dire?...

A ce moment précis, mademoiselle Fouille acheva de traverser la lumière pour disparaître dans la cour. Si M. Baslèvre eût hésité plus longtemps, rien sans doute ne serait arrivé et l'aventure serait restée sans dénoûment. Au contraire, sans plus réfléchir, il se précipita pour la rejoindre : une fois de plus, la destinée venait de tourner.

— Hé bien? — dit-il, — ne voulez-vous pas reconnaître un ami?

Déjà au premier étage, mademoiselle Fouille dut penser qu'on ne s'adressait pas à elle; cependant elle pencha la tête et, interdite à la vue de M. Baslèvre, s'arrêta.

— A défaut de visites, ne puis-je au moins m'enquérir de vos nouvelles? — poursuivit celui-ci après l'avoir rejointe.

— Vous me suiviez?

En même temps, une expression d'effroi traversa son regard.

— Non, reprit vivement M. Baslèvre, — je fai-

sais comme vous, je rentrais, je vous ai aperçue... et voilà... Que de choses depuis notre dernière entrevue !...

Mademoiselle Fouille qui s'était remise à monter ne put retenir un nouveau tressaillement.

— Excusez-moi, — murmura-t-elle d'une voix étouffée, — de quelles choses s'agit-il?

— Oh! fit M. Baslèvre, — je parle en général, et il est naturel que vous ignoriez... J'ai eu un deuil...

Comme un écho, mademoiselle Fouille répéta :

— Un deuil... Qui n'en a pas?

Elle s'arrêta en même temps sur une marche : on aurait cru qu'elle ne pouvait continuer. M. Baslèvre s'arrêta aussi et d'une voix grave :

— Justement, je tenais à vous dire... c'est même ce qui m'a poussé à vous rejoindre... tous ne sont pas pareils. On croit quelquefois avoir perdu un être parce qu'il s'éloigne momentanément...

Mademoiselle Fouille, toujours arrêtée, dut cette fois s'appuyer sur la rampe. Elle semblait uniquement attachée à reprendre une respiration qui lui manquait.

— La mort seule laisse sans espoir... Un vivant, lui, peut toujours revenir, acheva M. Baslèvre.

— Pourquoi me parlez-vous ainsi? soupira mademoiselle Fouille.

Elle examinait M. Baslèvre avec effroi.

— Parce que... en vérité...

Et M. Baslèvre comprit qu'il ne pourrait poursuivre. Devant lui, en effet, comme un éclair, une pensée venait de surgir qui n'était à vrai dire que la suite logique de son acte. Puisqu'il avait obéi

au désir de consoler, pourquoi demeurer à mi-chemin et ne pas tenter de ramener le vivant à celle qui le croyait définitivement perdu?

Voyant que la phrase ne s'achevait pas, mademoiselle Fouille soupira douloureusement :

— Excusez-moi : j'ai beau être très lasse, comme ce soir, je ne puis m'attarder.

Elle abandonna la rampe et repartit. M. Baslèvre, un peu en arrière, suivait. C'était lui maintenant qui chancelait, tant l'idée, après l'avoir illuminé, l'épouvantait.

Auparavant, revoir Gustave eût déjà paru intolérable : mais le revoir pour cela!

— J'ai vraiment peur que ce ne soit mon tour d'être souffrante, dit encore mademoiselle Fouille, cependant qu'arrivée enfin devant sa porte elle tentait d'introduire la clé dans la serrure.

M. Baslèvre frissonna.

— Qui sait alors si je ne vous ai pas rencontrée ce soir parce qu'il est écrit que je dois vous soigner?

— Inutile, merci. Je ne suis pas comme vous : je vis en famille...

La clé, d'un coup, venait de faire tourner le pène. Andréa qui avait entendu la porte s'ouvrir cria, du fond de sa cuisine :

— Où as-tu encore rôdé pour rentrer si tard?

— La famille compte peu, dit M. Baslèvre à mi-voix. A bientôt. Qui sait!...

Mademoiselle Fouille ne répondit que par un geste de main sans illusion et, poussant la porte, disparut.

Arrivé dans sa chambre, M. Baslèvre dut s'y

prendre à trois reprises avant de parvenir à allumer sa lampe. Installé ensuite dans son fauteuil, il réfléchit.

Tout d'abord, il avait espéré ne s'occuper que de mademoiselle Fouille. Étonné de sa longue indifférence à l'égard d'elle, il songeait : « S'il se fût agi d'une typhoïde, la maison aurait été bouleversée : elle meurt de perdre son amant, personne ne s'en soucie. » Il revoyait surtout les yeux de mademoiselle Fouille, des yeux de détresse qui auraient suffi pourtant à révéler le drame. Mais déjà, derrière eux, une autre image se glissait...

Soudain, il n'y eut plus qu'elle. M. Baslèvre eut un sursaut et voulut fuir : il n'aurait pu. Celui que jusqu'alors une force mystérieuse avait jalousement écarté de ses pensées, venait de reparaître et de la même manière irrésistible s'installait : désormais, Gustave était devant M. Baslèvre!

Retombant sur son siège, celui-ci eut un cri sourd :

— S'il savait à quel point je le hais!

De la haine était le mot juste; M. Baslèvre n'était plus jaloux : il haïssait... Et subitement, avec la violence d'un flot qui rompt sa digue, les motifs de cette haine jaillirent. Sans Gustave, Claire ne serait pas morte! Comme il l'avait trompée! Quel mépris d'une tendresse unique! Après le martyre de l'angoisse indicible, l'abandon cynique, et lui, pendant ce temps, courant le tripot, une maîtresse au bras!...

Arrivé à ce point, M. Baslèvre devint blême : subitement aussi il venait de lui apparaître que

mademoiselle Fouille autant que Gustave avait tué Claire. Et c'était la même qu'un instant plus tôt, il projetait de ramener à son amant! Qu'aurait-il fait de plus s'il eût voulu tuer Claire une seconde fois?

— Jamais!

Ensuite, une impression de chute dans un trou noir. Il ne se reconnaissait plus. Lourdement, pour respirer de l'air, il dut aller vers la fenêtre. En bas, le square gisait, solitaire et silencieux. Ouatée d'ombre, la place avait l'air ironique : on aurait dit qu'elle se moquait des volontés d'un pauvre homme.

— Jamais! répéta M. Baslèvre.

D'ailleurs, maintenant qu'il en était là, il s'étonnait de n'avoir pas reconnu tout de suite l'absurdité de son projet. Escompter un attendrissement de Gustave était puéril : qu'il s'agît de sa femme ou de sa maîtresse, celui-là ne se plaisait qu'aux désastres! Et où le rejoindre? Pour s'éviter des insistances inutiles, ayant congédié mademoiselle Fouille, il avait dû déjà changer de quartier, quitter Paris peut-être... Ainsi tout concordait à condamner une démarche vouée à l'insuccès avant même que d'être odieuse. M. Baslèvre avait obéi à la pitié : soit, que cette pitié demeure, mais à jamais lointaine et pareille à un pardon!

Ayant quitté la fenêtre, M. Baslèvre sentit une paix lasse s'insinuer ensuite dans son âme : la crise était passée, l'obsession chassée : délivré, il n'avait plus qu'à dormir comme s'il n'avait jamais revu mademoiselle Fouille, comme is Gustave n'existait pas...

Le lendemain, quand il se leva, ce fut pour retrouver la même impression de paix. Sa volonté n'avait pas changé; il dut même faire effort pour se rappeler son émoi de la veille : décidément, la vie reprenait le train normal. Cependant, il n'aurait su dire d'où venait qu'il en trouvât le poids plus lourd encore que d'ordinaire.

Tout à coup, comme il achevait sa toilette, la porte s'ouvrit, sans toc préalable pour avertir, et Virginie entra.

A la vue de M. Baslèvre, elle recula, confuse :

— Je demande pardon à monsieur, je le croyais parti... j'ai dû me tromper d'heure.

— C'est bon, — dit M. Baslèvre à peine attentif à l'incident, — placez-vous dans un coin et attendez que je sois parti pour vous mettre à l'œuvre.

Elle obéit. Lui continua de se vêtir; de temps à autre, il la regardait, trouvant désagréable la présence d'un témoin.

Comme si elle prenait conscience de ce que ce regard avait d'hostile, Virginie, bien que taciturne à l'ordinaire, commença par changer de place, puis se décidant :

— Monsieur a dû apprendre ce qui arrive chez monsieur Gros?

Elle disait cela, tranquille, ayant cherché dans sa cervelle le seul sujet qu'elle connût capable d'alimenter la conversation.

M. Baslèvre, qui mettait sa redingote, s'arrêta net, mais sans répondre.

— Ce n'est pas parce que j'ai quitté M. Gros, poursuivait Virginie, mais on voit bien que tout était vrai...

— Quoi, tout?

— Déjà du vivant de madame, on ne connaissait que lui dans le quartier pour parier aux courses : depuis, naturellement, ça ne pouvait qu'être pis, si bien qu'il doit filer et qu'on va vendre...

— Vendre? répéta M. Baslèvre, toujours sa manche en l'air.

— Hé bien, oui! le mobilier, les frusques, enfin ce qu'il a...

— Ah! le mobilier doit être...

La voix de M. Baslèvre expira :

— Merci, acheva-t-il.

Et sa manche enfin glissée, il sortit. Il affectait une allure dégagée. Gustave partait? Cela ne changeait rien à ses décisions d'hier, cela n'avait même avec elles aucun rapport...

Cependant, ses mains tremblaient et il voyait flotter un brouillard devant ses yeux. Passant devant la porte de mademoiselle Fouille, il reprit tout haut :

— Très curieux, j'avais prévu qu'il s'en irait : je n'avais pas pensé qu'on devrait vendre...

Au même instant, un frisson le secoua jusqu'aux moelles : le mot soudain lui apparaissait avec son sens précis et sa menace immédiate.

Vendre, c'est-à-dire livrer à toutes les curiosités, à tous les contacts, ce qu'avait vu et touché Claire : c'est-à-dire encore ajouter à la mort de l'aimée la mort des choses et quelle! la moins respectueuse, la plus sale. Enfin! à la pensée que demain, peut-être, les reliques d'un bonheur, — qui avait été à lui, en somme, comme à Gustave, — subiraient l'estimation hâtive d'un mar-

chand à la toilette ou que dissipées au vent d'enchères publiques elles iraient peupler des étalages de trottoir, la colère de M. Baslèvre, sa grande colère refrénée depuis la veille, sortait. S'il avait à ce moment rencontré Gustave, il lui aurait sauté à la gorge et crié :

— Rends-moi tout ! tu n'as pas le droit...

Fureur vaine : Gustave avait le droit ! Car voici l'extraordinaire : M. Baslèvre ne tenait pas à ses meubles, ni à sa table, ni à son lit, ni aux bronzes commémoratifs; sans hésiter, il les aurait jetés à la rue ou livrés à un revendeur et, sans doute, à cause de cela, il en était le maître incontesté : au contraire, les seuls objets qui fussent entrés dans sa vie, les seuls capables d'évoquer à ses yeux une émotion ou un souvenir vraiment chers, ceux-là étaient aux mains de *l'autre* et *l'autre* était libre, lui, d'en disposer à son gré !

Emporté par une tempête intérieure, M. Baslèvre acheva de descendre. Arrivé dans la rue, il répéta comme un homme ivre :

— Cela ne doit pas être ! J'interdirai que cela soit !...

Mais comment l'empêcher ? N'était-ce pas déjà ? Si Gustave n'avait même pas remis à demain ?

D'un geste raide, M. Baslèvre fit signe au premier fiacre qu'il aperçut :

— 98, boulevard Blanqui.

Le cheval, à petit trot, tourna le dos à la direction du ministère. Enfoncé dans le coin de la voiture, M. Baslèvre, qui avait décidé douze heures avant de ne pas revoir Gustave pour défendre mademoiselle Fouille, allait maintenant chez Gus-

tave pour défendre des biens qui n'étaient pas à lui : les motifs changent, mais la route est pareille : et une fois parti, sait-on jamais où l'on arrive? Sait-on surtout que si les morts se taisent, c'est pour mieux commander?

Sans le soupçonner, M. Baslèvre obéissait.

VIII

Au cours du trajet, M. Baslèvre, l'âme tout entière tournée vers l'intérieur, cessa de percevoir le monde réel. Les rues se succédaient et il ne les voyait pas. Des lieux apparaissaient, pleins de la mémoire de l'aimée, qu'à d'autres minutes il n'aurait pu traverser sans battement de cœur et il les contemplait sans les reconnaître. La notion du temps lui échappait aussi. Bien que la voiture le conduisît avec lenteur, il n'en ressentait pas d'impatience. Quand il arriva enfin devant la maison, il n'aperçut même pas une affiche manuscrite collée près de la porte : « Mobilier à vendre », mais gravit d'une traite les étages et sonna. Il semblait dirigé par la seule angoisse de trouver les meubles dispersés : en réalité, il n'était plus que le serviteur inconscient de la force mystérieuse qui avait décidé de le conduire au port.

On entendit un pas traîner dans l'antichambre; la porte s'ouvrit : c'était Gustave qui répondait lui-même.

A la vue de M. Baslèvre, il eut un recul violent :

— Toi! que viens-tu faire ici?

Sans se soucier de l'hostilité non déguisée qui l'accueillait, M. Baslèvre avança aussitôt comme s'il était invité à pénétrer.

— J'ai à te parler, — dit-il, — rassure-toi, je ne serai pas long.

— C'est que, moi aussi... je suis très occupé...

— Raison de plus pour ne pas nous attarder sur ce palier. Où me reçois-tu?

— Le cabinet est ouvert, tu peux y aller.

M. Baslèvre n'avait pas attendu la réponse pour gagner déjà la salle à manger : bien que les meubles y fussent encore, il avait l'impression de rentrer, un lendemain de vol, dans un domaine à lui. Dieu merci! toutes choses ici étaient encore présentes; cependant, quel changement! Restés à leur place de la veille, les sièges épars criaient le désordre à demeure. Partout de la poussière, une saleté qui avait gagné les murs, des odeurs de nourriture qui flottent. Si le déménagement n'avait pas commencé, c'était comme si les déménageurs avaient passé.

— Avance donc! — dit Gustave qui suivait.

Le cabinet donnait une impression pire de vie au jour le jour et d'incurie devenue régulière. Des objets traînaient : ici une brosse, là des cartons, un peigne, des bouteilles. A demi rempli de détritus de cigares, un cendrier, seul occupant de la table de travail, empestait. Tout était intact et tout était devenu vilain, triste de la tristesse spéciale aux garçonnières d'où la femme est exclue.

Mais quand Gustave se fut installé, M. Baslèvre eut une bien autre surprise. Quelles aventures

avaient pu donner au joyeux vivant d'autrefois ce regard éteint, cette face mâchurée par une fatigue de mauvais aloi? Plus de tenue, non plus : un débraillement, la chemise ouverte, le veston maculé. On se demandait : « Par où a-t-il passé? » Il était possible qu'il eût souffert : on était sûr aussi que la souffrance n'avait servi qu'à le flétrir et la compassion s'arrêtait d'elle-même...

Presque aussitôt, d'ailleurs, et précisément parce que M. Baslèvre l'examinait ainsi, Gustave s'efforçait de reprendre une attitude ironique et dédaigneuse. Les traits fripés se raidirent, le dos se redressa, un rictus sans bienveillance tordit la bouche et négligeant d'offrir un siège :

— Hé bien, — dit-il, — parle maintenant; rien ne t'en empêche.

Avant de répondre, M. Baslèvre tira d'abord à lui le siège qui était auprès de la cheminée et s'assit. Décidé ensuite à supprimer les détours inutiles :

— On m'a conté que tu allais partir; est-ce exact? — répondit-il.

Gustave haussa les épaules.

— Et après?... en quoi est-ce ton affaire?

M. Baslèvre poursuivit :

— On m'a dit aussi que tu avais l'intention de te débarrasser de ce qui est ici.

— Possible encore. N'as-tu pas lu l'affiche à l'entrée?...

Chose étrange, ils s'exprimaient à peu près à voix basse. Ils avaient l'air de marcheurs installés à une halte et qui sentent qu'elle ne les reposera pas, tant l'étape est encore longue. Tous deux res-

sentaient moins l'étonnement de se trouver en tête à tête que de la peine à exprimer leurs pensées.

Gustave reprit :

— Est-ce tout?... dans ce cas, il était inutile... je ne comprends pas que tu m'aies dérangé. J'avais cru pourtant te faire suffisamment sentir que je ne tenais pas à un revoir... ceci, sous réserve, bien entendu, de raisons graves.

Il rectifia avec un second haussement d'épaules :

— ... Et encore!...

— Moi non plus, — répliqua M. Baslèvre, — je ne comptais pas revenir.

— Alors?

Et tandis que Gustave levait les yeux sur M. Baslèvre, continuant d'interroger, celui-ci baissa les siens. Il éprouvait un embarras subit. Il s'apercevait brusquement que, sans avoir rien dit, il n'avait rien à ajouter.

— Alors? — répéta Gustave.

La réponse qui vint fut la seule qu'on devait ne pas attendre :

— Peut-on aussi connaître tes intentions au sujet de ceux que tu laisses?

En vérité, il aurait été incapable de savoir pourquoi il s'exprimait ainsi : il comprenait que la question n'avait rien à voir avec ce qui l'avait amené, mais elle s'était imposée à lui, comme si quelqu'un là lui eût dictée.

Gustave parut chercher, puis froidement :

— Serait-ce à toi que tu penses?

— Je pense à une femme que j'ai rencontrée hier, et que tu dois connaître mieux que moi, bien que nous ayons eu jadis des rapports d'intérêt.

Gustave eut le geste d'un homme qui se rappelle, tout à coup, un nom vainement cherché :

— Ta voisine, mademoiselle Fouille, peut-être?

— Ah! — fit M. Baslèvre interloqué, — tu savais...

— Il paraît.

Quelques secondes s'écoulèrent. Voyant que M. Baslèvre n'ajoutait rien, Gustave reprit d'une voix mordante :

— J'admire la rage qui te pousse à t'occuper de mes affaires : mais je serai bon prince, pour le cas où tu serais chargé d'un mandat. J'estime beaucoup la personne dont tu parles ; c'est pourquoi je suis convaincu qu'elle sera la première à se féliciter de me voir enfin muni d'un emploi régulier, celui-ci dût-il me conduire à mille lieues de Paris.

M. Baslèvre acheva ironique :

— Bref, la méthode continue de te plaire : on paraît, on disparaît... le tour est joué.

— Tu ne prétends pas cependant que je l'emmène en Amérique?

— Si loin! C'est donc une fuite?..

— Départ, fuite ou voyage, ceci ne concerne que moi.

— Pas tout à fait, semble-t-il.

Et M. Baslèvre, avec un geste découragé, conclut comme pour lui-même :

— Allons! ta destinée est bien toujours pareille : faire souffrir ceux qui t'aimaient. Triste que les autres n'aient pas eu, autant que toi, le cœur léger!

— De grâce, — répliqua encore Gustave, — trêve d'homélies : je ne suis pas d'humeur à les subir.

Il parut ensuite que désormais M. Baslèvre n'avait qu'à se lever, Gustave à donner congé. Cependant, aucun des deux ne bougea. M. Baslèvre se rendait compte qu'une autre chose, la seule en vérité qu'il eût cherchée ici, n'était pas venue et qu'il devait l'attendre. Quant à Gustave, s'il avait au début désiré d'en finir le plus vite possible, il avait perdu sa hâte et, le front buté, le corps tassé, ne se taisait que faute de trouver encore pour sa pensée les mots souhaités.

Un instant s'écoula, durant lequel l'un et l'autre ne paraissaient plus occupés que d'examiner le parquet.

Ce fut soudain Gustave qui reprit :

— Notre adieu, pour être définitif, ne doit pas être moins sincère. Je n'en ai pas recherché l'occasion, mais du moment que la voici et que c'est toi-même qui me l'apportes, il serait bête de ne pas l'utiliser à satisfaire un vieux désir de tout mettre au point... Tu affirmes qu'il était dans mon destin de faire souffrir ceux qui m'aimaient. Ne me laisse pas ce privilège : parts égales, s'il te plaît, car enfin, toi, — oui, toi, — qu'as-tu donc fait par ici?

Comme au début, sa voix affectait l'indifférence : toutefois, la cigarette qu'il venait d'allumer tremblait au bout de sa main.

Stupéfait, M. Baslèvre le contempla sans répondre. Il poursuivit :

— Oh! inutile de feindre : tu sais fort bien de

quoi je parle. Du camarade que, bêtement, je fus solliciter, un jour de rogne contre un chef imbécile, je pouvais tout attendre... sauf ce que tu m'as apporté et qui était bien le plus inattendu, comme le moins tolérable.

Toujours muet, M. Baslèvre continuait de le regarder avec des yeux où passait de l'effroi. Toujours paisible aussi, du moins en apparence, Gustave conclut :

— Reconnais que je ne suis pas seul à savoir apporter des souffrances, là où je passe. Il me semble que lorsque tu t'en mêles...

Cette fois, M. Baslèvre, devenu livide, ne le laissa pas achever :

— Tais-toi, — fit-il si bas, qu'on avait peine à l'entendre, — ce que tu oses penser ajoute un acte abominable à ceux que tu as commis.

D'un geste rageur, Gustave lança au hasard la cigarette qu'il mâchonnait :

— Les grands mots n'empêcheront pas la chose d'avoir été et, que j'aie subi cela, je ne le pardonne ni à toi... ni à elle !

— Ta femme était une sainte ! — dit encore M. Baslèvre.

— Allons donc ! comme si j'ignorais qu'à dater de ton apparition, le règne du troisième a commencé !

Mais, subitement, M. Baslèvre venait de se lever :

— Misérable !

Ensuite la chose que M. Baslèvre attendait tout à l'heure, sans la connaître, celle pour laquelle il est uniquement venu et qui, entrée en trombe,

souffle comme une poussière tout ce qui fut auparavant...

Au cri de M. Baslèvre, Gustave aussi s'était dressé, avait quitté la table et approchait. Enfin! leurs deux haines si longtemps masquées sous les attitudes conventionnelles allaient donc s'affronter sans détour! Inutile de se colleter : des coups auraient trop mal exprimé la rancune de leurs âmes : en revanche des mots choisis et jetés bouche à bouche, des mots où la lumière jaillit, éclaire à fond et permet de frapper à coup sûr!

M. Baslèvre répéta :

— Misérable! demande-lui pardon!

— J'ai vu! — jeta Gustave.

— Tu mens!

— Je ne mens pas : elle t'aimait!

— Tu l'as tuée, et c'est toi qui l'accuses!

— Oh! je sais très bien, tu n'as jamais été son amant : qu'est-ce que cela fait puisqu'elle t'aimait!

Cela sonnait pour la seconde fois ; M. Baslèvre n'entendait toujours pas.

— Tu te trompes! elle a vécu pour toi!

— Tu te trompes ; quand elle vivait, c'est à toi qu'elle pensait : quand elle allait mourir, c'est toi qu'elle a demandé!

Ah! pour le coup, M. Baslèvre commençait d'entendre! Il chancela.

Gustave, croyant qu'il prenait peur, eut un rire furieux :

— La preuve que je dis vrai, c'est qu'*avant* je t'ignorais : peu m'importait que tu existasses ou non! Tandis qu'aujourd'hui...

Son poing se leva.

—... Aujourd'hui, je t'écraserais si j'osais! Voleur! voleur! qui me l'as prise, et comment! de la manière la plus hypocrite, la plus insaisissable, la plus certaine! Un autre l'aurait enlevée, j'aurais peut-être pardonné; mais toi, tu n'avais pas l'air de t'en occuper, on ne pouvait rien te dire, tu ne faisais rien, tu ne parlais pas et je n'ai plus cessé de t'avoir chez moi, contre moi. Tant que tu n'avais pas encore paru, j'étais assuré d'elle, quoi qu'il y eût. Tu passes : on ne m'a plus supporté. Absent, tu étais entre nous : présent, tu me chassais... La pire des trahisons, te dis-je, la trahison de l'âme, celle sur laquelle on ne revient pas, si totale que l'autre compte à peine! Mieux vaudrait qu'elle eût été ta maîtresse! elle t'a donné mieux que son corps : elle t'a aimé avec son âme, plus qu'un amant, et jusqu'au dernier souffle! Comprends-tu maintenant que je ne puisse ni vous séparer, ni pardonner? Tu ne dis rien? Tu commences à percevoir que le brave homme ici n'est pas celui qu'on pense? Parfait! Après cela, j'ai conscience, moi aussi, que le nécessaire est dit. On peut se quitter : bonsoir, et que la vie ne nous rapproche plus jamais... jamais!...

Il se tut.

M. Baslèvre, lui, sans un mot, sans un geste, continuait d'écouter : il aurait voulu écouter toujours. La mort n'est donc pas l'éternel silence puisqu'elle peut crier à un vivant :

« Ne doute plus! Es-tu sûr que l'on t'aimait vraiment? »

Miracle de la délivrance, merveille de l'aven-

ture qu'aucune angoisse ne traversera plus! Voilà donc pourquoi M. Baslèvre a dû venir; on voulait qu'il entendît la chose! Et c'est Gustave qui l'a dite, Gustave qui, s'il avait su, aurait payé de la vie le droit de se taire et dont chaque parole de haine, au contraire, recréait du bonheur!

Voyant que M. Baslèvre ne bougeait pas, Gustave reprit :

— As-tu compris? va-t'en!

M. Baslèvre s'obstinait à ne pas entendre qu'on le chassait : il ne percevait qu'une sensation d'allégresse surhumaine. Entre la résurrection de la pensée de Claire et la colère de Gustave avait surgi un espace démesuré : aucun cri n'était capable de le franchir.

Gustave saisit le bras de M. Baslèvre :

— Faudra-t-il que de force...

Au contact brutal de la main qui tentait de l'entraîner, M. Baslèvre eut enfin le sursaut de l'homme qu'on réveille :

— Attends! dit-il se dégageant d'un coup rude.

Puis ses yeux qui depuis un instant n'avaient cessé de scruter Gustave, s'agrandirent : une stupeur passa sur son visage. A la lumière de « la chose » il apercevait maintenant *l'autre*, avec sa face de pauvre auquel on a volé le festin, ses traits fanés, sa bravade superflue. A la même lumière, il découvrait aussi que la délivrance était payée par la douleur du misérable. Une vague de pitié dissipa son ivresse. Il ne savait encore comment témoigner ce qu'il ressentait : n'importe, la pensée qui libère commençait de lever dans le cœur illuminé.

— Attends ! — dit-il une seconde fois.

Puis d'un pas hésitant, il revint à la cheminée et s'y accouda. Autant il avait souhaité d'abord s'enfuir pour savourer l'immense joie reconquise, autant il comprenait désormais l'impossibilité absolue de s'éloigner sans essayer de panser la blessure dont il profitait.

Décontenancé, Gustave recula jusqu'à la table, et s'appuyant contre elle, les bras croisés :

— Quoi encore? — demanda-t-il.

M. Baslèvre répliqua simplement :

— N'est-il pas juste que je parle à mon tour?

Les lèvres de Gustave s'entr'ouvrirent pour répondre : un geste de M. Baslèvre le prévint.

— Que tu le veuilles ou non, j'exige que tu m'écoutes. Non pas que j'aie l'intention de me défendre ! Ce que tu as vu ou cru voir se déroulait plus haut que nous, dans un domaine que ta volonté n'atteint pas. Quoi que tu en penses, d'ailleurs, tu ne m'as pas blessé... au contraire... je te remercierais plutôt. Sans doute enfin, je n'ai pas tout compris : on ne comprend jamais tout. Si par exemple, je sais à présent pourquoi, m'étant venu chercher, tu es devenu tour à tour moins amical, puis agressif et aujourd'hui mon ennemi, je saisis moins le sentiment dont tu as souffert. Qu'est-ce qu'une jalousie qui survit à une tendresse qui n'est plus ou qu'en tout cas, chacun de tes actes démentait? Au surplus, ce sont là choses secondaires. Encore un coup laissons le passé : on est libre de le bénir ou de le détester : on ne le changera pas : il est. En revanche, l'avenir demeure : si incertain qu'on l'imagine, nous en

sommes un peu maîtres et je me demande... je te demande... ce que penserait du tien, s'il était là, celui qui, jadis, a dû souvent regarder l'heure à cette pendule, en y songeant...

Aux derniers mots, Gustave n'avait pu réprimer un tressaillement :

— Je te prierai de ne pas mêler à nos querelles des souvenirs qui y sont étrangers, — fit-il d'une voix sèche.

M. Baslèvre indifférent à l'injonction et, parlant autant pour lui-même que pour Gustave, poursuivit :

— Que dirait-il de ses beaux rêves envolés pour la plupart au vent de tes folies? Que me dirait-il surtout, à moi, qui, sans le vouloir, semble n'être revenu dans ton existence que pour aider à leur écroulement?

Cette fois, les yeux de Gustave s'étaient détournés de M. Baslèvre :

— De grâce, — interrompit-il encore, — laisse mon père où il est et... séparons-nous.

M. Baslèvre répliqua avec un hochement de tête :

— Trop tard, vieux : depuis que cette idée m'est venue, je ne pourrais plus... tu sais bien que se quitter sur des paroles de colère serait impossible... Il ne le permettrait pas!

Penché ensuite vers la pendule il l'écouta battre un instant, comme si elle avait été un cœur vivant. A mesure, il sentait aussi son âme devenir légère et la route apparaître. Après une suprême hésitation, devenu pareil à Claire, il allait tenter, fût-ce aux dépens de lui-même, le salut de l'homme qu'il avait tant haï!

— Ecoute, — reprit-il, — n'est-ce pas toi qui m'as dit, le jour où nous nous sommes retrouvés, que la vie est un grand chemin ou chacun marche à son pas, en attendant de se rejoindre au but final? Après cette rencontre, chacun de nous va repartir et, sans doute, ne nous retrouverons-nous jamais.. sauf au terme dont tu parlais. Mais tu as perdu ton foyer, peut-être la sécurité de demain : laisse-moi te montrer, en guise d'adieu, que ce qui est détruit peut renaître : la vie est un perpétuel recommencement...

Sa voix peu à peu devenait très douce, presque affectueuse. Tourné vers Gustave qui ne cherchait plus à l'interrompre, il avait l'air pourtant de s'adresser à un autre auditeur visible pour lui seul.

— Ecoute encore : rappelle-toi le clos ou nous allions, le châtaignier qui était à l'angle et sous lequel on goûtait, et un peu plus loin, si content! ton père, nous regardant... Alors, sans doute tu ne te demandais guère ce que tu deviendrais plus tard, mais quelle que dût être ta destinée, comme tu était bien sûr de rester pareil à lui!

Gustave, cette fois, fit un geste vague :

— Oh! — murmura-t-il, — nous sommes loin de Limoges!

— Moins loin que tu ne le penses, puisque aujourd'hui surgit l'occasion de redevenir comme l'ancêtre, un honnête et un brave homme! Recommence, te dis-je! Si tu consens à ne plus jouer, qu'est-ce qui t'oblige à partir? Des dettes?... tu as perdu?... La somme est grosse?... Soit : quelqu'un y pourvoira, auquel tu ne devras rien, non,

pas même de la reconnaissance, puisque, suivant ton désir, cet entretien est le dernier. Ton foyer n'existe plus?..,

Ici M. Baslèvre eut une imperceptible hésitation. Il lui avait été indifférent d'offrir sa fortune : aller au delà devenait sacrilège. Après avoir frémi à la seule perspective de la vente de quelques meubles, allait-il attenter de ses propres mains à la mémoire de l'aimée? Un déchirement intérieur fit vaciller son regard. Une seconde, il douta de pouvoir continuer : mais sans doute l'auditeur invisible approuvait-il, car déjà il reprenait :

— ... Hé bien, ne t'ai-je pas prévenu, tout à l'heure, que ton départ aurait pour conséquence un abandon douloureux? Je me refuse à juger le passé : on peut être cruel sans le savoir; on peut aussi ne pas mesurer très bien sa cruauté... La femme dont je parle t'a donné tout : qu'à ses côtés, tu puisses retrouver un bonheur simple et sain, qu'à son exemple, tu te laisses reprendre à l'effort quotidien, cela encore est possible, certain... Va la chercher : et au grand jour, désormais, chemine à côté d'elle, gardé contre toi-même par l'amour d'une vivante et le souvenir d'une morte qui, elle aussi, n'a cessé de t'aimer!...

Enfin, il avait achevé... Ensuite une sensation de délivrance et de richesse dans le dépouillement total. Ayant offert même la mémoire de Claire, il ne lui restait rien à sacrifier. La cime était atteinte : après, il n'y a plus que la sérénité des espaces solitaires...

Un lourd silence suivit. Toujours appuyé contre la table, Gustave continuait de regarder le sol : il

ne paraissait pas s'apercevoir que M. Baslèvre en parlait plus.

— Non, — dit-il enfin, — ce n'est que du rêve...

— Pourquoi? — murmura encore M. Baslèvre, bien qu'il n'éprouvât pas de surprise.

Gustave leva les yeux vers lui :

— Parce qu'une nouvelle aventure aboutirait aux mêmes catastrophes.

Il laissa s'écouler un instant avant de poursuivre et, tout à coup, revenu lui aussi aux appellations d'antan :

— Que veux-tu, vieux! ta franchise m'a touché et j'y réponds par une franchise égale. Je suis joueur : je serais incapable de ne plus l'être. Oh! cela n'est pas venu tout de suite... Quand j'ai épousé Claire, j'ignorais jusqu'au nom de la cote. Nous nous aimions alors... On a eu même de belles années!... le départ est toujours beau... Puis, un jour, c'est un camarade qui m'a conduit là-bas... un pari fait à l'aveugle, un gros gain... j'avais découvert la joie de la vie : je ne peux plus m'en passer.

Il s'exprimait, à son tour, avec effort. On avait le sentiment qu'il établissait un bilan pour lui-même.

— Quant à la femme dont tu parles, — reprit-il, — qu'elle se dise qu'en disparaissant je vais lui rendre service. Si j'étais resté, je l'aurais tuée de chagrin, quand même, et aussi vite... Au moins, à New-York, là-bas, je serai seul, je ne ferai de mal à personne et j'aurai ce qu'il me faut : un cercle à conduire, du jeu tout le long de la nuit... le jeu des autres évidemment... mais l'odeur m'en

suffira, en attendant l'occasion de recommencer, toutefois pas de la manière que tu espérais.

Lourdement, ensuite, il se redressa, tenta de sourire et conclut :

— Reconnais que c'est tout à fait ce que je pouvais désirer... tout à fait...

Il y eut un nouveau silence, solennel et profond comme ceux qui accompagnent la mort. N'en était-ce pas une, d'ailleurs, que Gustave annonçait?

M. Baslèvre attendit un peu, puis voyant que Gustave n'ajoutait rien, quitta l'appui de la cheminée.

— En ce cas... — commença-t-il.

Gustave approuva d'un signe.

— Oui, — dit-il, — je crois que maintenant nous n'avons plus qu'à tâcher de nous oublier.

— Nous oublier... — répéta M. Baslèvre pensif : — tu as raison, c'est le mieux.

Il reprit encore :

— Quand dois-tu vendre ce qui est ici?

— Dans quelques jours... quand j'aurai trouvé à sous-louer, car j'ai un bail.

— Et... à quand le départ?

— Dans trois semaines.

— Alors, bonne chance!

Une lueur fugitive éclaira les yeux de Gustave.

— Souhaite-la moi : c'est en effet la seule chose à laquelle je tienne encore... vraiment.

Ce fut le dernier mot. M. Baslèvre descendit sans tourner la tête : il savait que Gustave ne le rappellerait pas.

Arrivé dehors, il voulut une dernière fois

regarder la maison où il avait connu tant de joies et tant de détresses : mais un papier blanc collé à la muraille attira aussitôt son attention. C'était l'affiche encore : « Mobilier à vendre. S'adresser ici. » A l'arrivée il ne l'avait pas aperçue et, sans doute alors elle ne désirait pas l'arrêter, tandis que maintenant elle avait l'air de vouloir lui parler.

Un long moment, il resta devant elle : soudain une allégresse illumina ses traits, la première en vérité depuis que Claire n'était plus : après quoi, il se mit en marche et s'éloigna d'un pas rapide. Un dialogue merveilleux s'échangeait dans son âme :

— Doutes-tu encore? — disait une voix.

— Es-tu contente? Est-ce bien ce que tu as voulu? — répondait-il.

Devant lui, derrière lui, tout était pur : son cœur battait comme des ailes et il avait envie de sangloter, de même qu'autrefois, la nuit du grand adieu...

ÉPILOGUE

Deux années s'écoulèrent, suivant leur cours égal et irrésistible. A Paris, les mois se dépensent en menue monnaie et quand on jette le calendrier on est stupéfait de se trouver ruiné sans avoir rien acheté.

Deux années...

Rue de Béarn, rien n'avait changé ou peu de choses. Encore ce peu de choses était-il un retour à des habitudes anciennes. Pendant quelque temps, on avait vu M. Baslèvre sortir à des heures diverses, manquer le ministère, être malade, et revenir fréquemment sans avoir dîné. Aujourd'hui, sans plus de raisons connues, il descendait de sa chambre à l'heure exacte adoptée depuis trente ans, ne se plaignait jamais d'être indisposé et dînait régulièrement au Volney. Surtout il avait repris son allure sereine, c'est-à-dire que, parvenu au sommet de la hiérarchie, il bornait ses ambitions à des vacances bien choisies et à un minimum de rapports avec le Parlement.

Quelques nouveautés pourtant s'étaient im-

plantées dans le cours paisible de sa vie. La plus notable était la suivante : chaque samedi, M. Baslèvre partait pour la campagne et disparaissait jusqu'au lundi. Madame Gerbois tenta vainement de découvrir où gisait l'éden choisi par le directeur pour abriter ses repos hebdomadaires et plus tard sa vieillesse. M. Baslèvre était discret. Il allait donc en villégiature, on ne sait où, et en revenait avec une mine fleurie. Le grand air lui était favorable.

Autre nouveauté de moindre importance : Virginie avait cessé de venir. Personne d'ailleurs n'éclaircit le problème soulevé par sa disparition. Etait-elle partie d'elle-même ou avait-elle été congédiée? Quoi qu'il en fût, M. Baslèvre pria madame Gerbois de diriger désormais son ménage : marque de confiance qui fut accueillie après hésitation, bien qu'elle flattât.

Enfin, à l'inverse de ce qu'on pouvait attendre, les relations de M. Baslèvre et de mademoiselle Fouille ne s'étaient pas développées. Une visite au nouvel an, rarement une rencontre dans l'escalier ou aux abords de la maison. A peine les questions d'usage échangées sur la santé ou la saison, ils se quittaient en hâte et dissimulant mal leur désir commun d'échapper à une gêne mal définie qui les oppressait également.

Si M. Baslèvre avait peu vieilli, mademoiselle Fouille, sans cause apparente, était devenue méconnaissable; les cheveux tout blancs, la face éteinte, elle s'était courbée, avait dû renoncer à ses courses du soir et finit même par refuser des leçons au dehors. Le plus souvent, elle demeu-

rait chez elle; d'autres fois, prise d'un désir inexplicable de rôde, elle partait de grand matin, et rentrait tard, toujours plus accablée. Au début, on avait dit : « Qu'a-t-elle? » Faute de réponse, on s'inquiéta moins : bientôt on n'y songea plus du tout. Il est dans la destinée de certains êtres d'attirer l'indifférence. Andréa, néanmoins, se plaignait que sa sœur fût devenue morose ; à quoi madame Gerbois répondait avec philosophie : « C'est l'âge. » Quant aux petites, qu'auraient-elles remarqué puisque mademoiselle Fouille apportait à enseigner la règle des participes la même conviction de Messie?

Pour le reste, maison, quartier, locataires ou voisins, tout avait marché d'un pas égal sur la route du temps et se croyait semblable. De même, dans un train, les voyageurs ne remarquent pas la fatigue qui les change.

Or, il arriva que, retenu un samedi soir à Paris par une cérémonie officielle, M. Baslèvre dut remettre au lendemain son départ habituel pour la campagne. On était alors en mai, à peu près exactement à l'anniversaire du jour où M. Baslèvre avait dîné chez Claire. Que ces heures étaient loin!

Au matin, en se levant, M. Baslèvre aperçut un ciel barbouillé de nuages et maussade. Place des Vosges, les arbres semblaient haleter dans le brouillard et sur les façades des palais se lisait l'expression lépreuse des mauvais jours. Pourtant M. Baslèvre quitta sa chambre le sourire aux lèvres : sans doute était-il satisfait d'échapper à l'air pesant de la ville et à ses meubles qui, moins

soignés que jamais, exhalaient une odeur d'attristante pauvreté.

Madame Gerbois, le voyant allègre, dit gaîment :

— Rien qu'à l'idée de partir, Monsieur va déjà mieux. Moi aussi j'aimerais tant avoir une maison à Fontenay !

Tantôt elle désignait Fontenay pour la villégiaturi de son rêve et tantôt quelque autre endroit, ceci dans l'espoir vain qu'un jour M. Baslèvre dirait : « C'est là que je vais. »

— Pleuvra-t-il ? — répondit M. Baslèvre sans marquer même d'un mot qu'il était sensible à une telle courtoisie.

En même temps, il agitait son parapluie comme pour tâter l'humidité de l'air.

— Si la gare n'est pas loin, Monsieur n'a rien à craindre.

— Alors, à demain, madame Gerbois ; qu'il pleuve ou non, les trains n'attendent pas.

Et M. Baslèvre se mit en route, cependant que madame Gerbois le contemplait de loin.

— Sûr qu'il s'en va par Vincennes ! songea-t-elle, il prend toujours à gauche.

Mais elle se trompait, car, arrivé à la Bastille, M. Baslèvre traversa de biais la place pour gagner le quai de la Rapée.

Au loin, la gare d'Austerlitz profilait sa silhouette lourde : il ne parut pas plus s'en soucier que de celle de Vincennes. Après avoir franchi la Seine, paisible, il monta la côte du boulevard de l'Hôpital et suivit le boulevard Saint-Marcel.

De ce côté, la vie de Paris reprenait, populaire

et bruyante. Un dimanche d'autrefois, M. Baslèvre avait aussi passé là, escorté par la même gaîté : comme ce dimanche, des voitures chargées de fleurs longeaient le trottoir. Seul, le marchand au panier n'y était plus, mort de misère, sans doute...

Etrange pouvoir de quelques mots jetés au vent pour vendre un bouquet ! Parce qu'il y a très longtemps un pauvre avait dit à cet endroit : « Ce sont toujours les vieux qui aiment le mieux », M. Baslèvre aujourd'hui se demandait : « Qu'est-il devenu? » et, seul au monde, songeait encore à lui !

— Combien vos muguets?

Il prit deux bottes sur la voiture. Ensuite, il approcha du banc où étaient assis deux vieilles gens qui s'apprêtèrent à lui faire place : mais il remercia d'un signe : il ne voulait que regarder l'endroit où le visage avait respiré un bouquet pareil à ceux qu'il tenait dans la main. Que d'amour, alors, dans ce geste ! Hélas ! M. Baslèvre, tout à la douleur du premier sacrifice, n'avait pas su comprendre : douceur amère des heures lointaines, faut-il qu'on vous recherche, vous qui ne rappelez que notre aveuglement et des erreurs !

Etonnés de l'insistance de M. Baslèvre à les examiner, les vieilles gens allaient se lever quand même; il fit un nouveau signe, et décidément oubliant de quitter Paris se dirigea, cette fois, vers la place d'Italie : il se rendait *à la maison*.

Il en gravit les étages sans interroger, au préalable, le concierge : en montant, son cœur battait

avec allégresse : quand il eut sonné, ce fut Virginie qui vint ouvrir.

— Voyant que Monsieur n'avait pas couché, — dit-elle, — je me suis demandé s'il viendrait aujourd'hui.

— En effet, — répondit M. Baslèvre, — j'avais ma soirée prise : une fois n'est pas coutume ; le déjeuner est-il prêt tout de même?

Sans écouter la réponse, il se dirigea vers la salle à manger où deux couverts étaient préparés, mit un bouquet sur l'un d'eux, alla déposer l'autre dans la chambre et, revenu près de la table, soupira :

— Comme on est bien !

M. Baslèvre, enfin ! était de retour à sa campagne.

Miracle de l'amour qui demeure. Tout était pareil ici, les meubles, les tentures ; ainsi qu'autrefois la porte du bureau était ouverte et sur la cheminée, la pendule du père Gros battait à petits coups. Au milieu de la table, quatre roses rouges, dans un vase de verre, souriaient à la nappe blanche. Tout à l'heure, Virginie, comme jadis, annoncerait le repas et M. Baslèvre s'assiérait au bout de la table. Son couvert n'avait pas changé de place, ni celui de Claire à demi caché sous les muguets. Claire allait-elle donc rentrer? Était-elle même jamais partie?

Ainsi, l'appartement repris, les meubles rachetés, la servante revenue, chaque dimanche, M. Baslèvre était libre d'abolir le temps et, loin du ministère, uniquement réfugié dans le passé qu'il

ressuscitait, retrouvait l'illusion d'une présence sans égale. Ce n'est rien encore...

Qu'est en effet la résurrection de choses que le temps n'atteint pas, à côté de celle de l'être même? On peut toujours racheter des meubles et faire d'une demeure un sanctuaire. La merveille était ailleurs, au temple érigé dans l'âme et que la tendresse avait peuplé. Comme Claire vivait en lui et toute à lui! Une sécurité sereine; de longs colloques où l'invisible a cessé de se taire. Il ne la quittait plus, sentait ses pensées rejoindre sa pensée et une immense quiétude répondre à ses appels. Il faut pour pénétrer de telles impressions avoir connu soi-même l'effroyable douleur où l'on vogue après la perte d'un être cher : seuls ceux qui les ont subies diraient quelle force créatrice en émane. Ici, elle recréait l'amour!

Cependant, inconscient du miracle qu'il réalisait, M. Baslèvre s'était assis. Il ne regardait nulle part, ou plutôt regardait tout, et à mesure se pénétrait de l'accueil des choses. Jamais il ne l'avait trouvé plus doux, sans doute parce que, n'ayant pu venir dès la veille, il en jouissait doublement. Le calme était profond, l'air léger. Que Paris était loin et loin la place des Vosges! Pour imaginer la rue de Béarn, il eût fallu un grand effort et il était absurde d'y songer. On n'est jamais, d'ailleurs, si près que lorsqu'on se flatte d'être loin : au même instant, une sonnerie retentissait à l'entrée. Étonné, M. Baslèvre tendit l'oreille, puis, stupéfait, se dressa : il venait d'entendre mademoiselle Fouille!...

Elle disait :

— Je vous demande pardon, madame, on m'a assuré en bas qu'il n'y avait que vous dans l'appartement et je voudrais...

Puis, une exclamation :

— Mais, Dieu me pardonne ! vous êtes Virginie !

— J'avais bien aussi reconnu mademoiselle...

— Quel bonheur ! Vous, au moins, n'hésiterez pas à m'accorder la permission d'entrer et de jeter un coup d'œil... Oh ! vous ne regretterez pas...

— Inutile, mademoiselle : Monsieur, sans doute...

— Me voici, — dit M. Baslèvre apparaissant au seuil.

Au son de cette voix, la plus inattendue de toutes, mademoiselle Fouille eut peine à retenir un cri de saisissement. Il poursuivit :

— Craindriez-vous de faire l'inspection désirée alors que le maître de la maison s'offre, lui-même, à la conduire?

Et avançant d'un pas :

— Ne voyez-vous pas aussi que le mieux est de vous résigner à m'expliquer pourquoi vous la souhaitiez?

Il s'exprimait avec un mélange de condescendance et d'ironie : il ne cherchait pas, d'ailleurs, à comprendre ce qui arrivait ou, du moins, il n'en sentait que le côté inquiétant.

Mademoiselle Fouille, elle, dans sa surprise, avait posé la main sur le pène de l'entrée et s'y était appuyée comme sur une canne. A mesure que M. Baslèvre parlait, elle s'efforçait de suivre sans y parvenir ; cependant, quand il eût achevé, elle inclina la tête :

— A votre gré, — murmura-t-elle.

Et abandonnant son appui momentané, elle pénétra d'un pas lourd.

— Virginie, je ne déjeunerai pas tout de suite, — dit M. Baslèvre qui s'effaçait pour laisser passer mademoiselle Fouille.

Il ferma ensuite la porte. Il n'aurait su ni ce qu'il allait dire, ni ce qu'il ferait, mais tout à coup, son grand bonheur d'auparavant s'était éloigné. Il suffit d'une intrusion humaine pour bouleverser l'âme des choses : parce que mademoiselle Fouille venait de pénétrer ici, le recueillement de la pièce venait aussi de s'enfuir et toute douceur avec lui !...

Assis, face à face, ils restèrent à se considérer. Il y a mille manières de réagir à une présence. M. Baslèvre en ce moment devait soupçonner que mademoiselle Fouille avait découvert, on ne sait par quel moyen, le mystère de ses absences et voulu satisfaire une curiosité aussi intolérable qu'indiscrète. Il aurait pu encore être irrité de subir un entretien qu'à l'évidence il avait toujours évité avec soin.

Au contraire, cela seul le frappait que mademoiselle Fouille se trouvait dans la salle à manger de Claire, c'est-à-dire de tous les lieux où elle n'aurait point dû pénétrer, le plus sacré. Avant même de parler, M. Baslèvre eut ainsi un mouvement pour se relever aussitôt et passer dans le cabinet voisin. Cependant, à peine esquissé, son geste s'arrêta. Une main se serait posée sur son épaule qu'il aurait repris de même sa première attitude.

En face de lui, mademoiselle Fouille paraissait uniquement occupée d'attendre. Le hasard l'avait jetée dans une aventure imprévue. Elle en acceptait d'avance les conséquences. Au surplus, toutes ne seraient-elles pas négligeables, en regard du supplice intérieur qu'elle ne cessait de vivre?

Étonnée que M. Baslèvre se tût, elle crut nécessaire de commencer :

— J'espère, — dit-elle, — que vous consentirez à me croire, si j'affirme que j'ignorais absolument que ce fût ici « votre campagne ». Je n'avais, en venant, aucune raison de m'attendre à vous rencontrer ; encore moins désirais-je violer le secret d'une retraite que vous avez le droit de garder à l'abri des commérages.

M. Baslèvre se contenta d'acquiescer d'un signe de tête. Toujours désireuse d'éviter le silence, mademoiselle Fouille poursuivit :

— Vous pouvez demeurer sans crainte au sujet de ma découverte... involontaire. On ne sait jamais où je vais, ni pourquoi. J'ai toujours eu l'habitude et le goût de me taire.

M. Baslèvre hocha de nouveau la tête et répondit cette fois :

— Iront-ils jusqu'à vous empêcher de m'avouer ce qui vous intéressait dans cet appartement et pourquoi vous avez eu le désir de le visiter?

Elle hésita : en même temps, son regard levé parcourut les aîtres, se fixa une seconde sur la table où étaient les deux couverts :

— A quoi bon? ce désir est passé...

— Vous en êtes le meilleur juge. Me confierez-

vous, au moins, d'où vient qu'après avoir tenu à une visite domiciliaire au point de la risquer chez des inconnus, vous y renoncez subitement? Y serais-je, sans le vouloir, pour quelque chose?

— A quoi bon? — reprit-elle encore, — je ne suis entrée que pour m'excuser près de vous. Je vous demande de répondre à mon sincère regret par une égale indulgence et d'oublier que je vous ai dérangé.

Elle se leva. Elle semblait, à la fois, pressée de prendre congé et consciente de ce que ses réponses avaient d'énigmatique.

— On dirait, — murmura M. Baslèvre, — que vous avez hâte d'éviter des questions que, pourtant, suivant votre désir, je ne poserai pas.

— Non, — fit-elle, — je vois simplement que vous attendez quelqu'un et je ne veux pas, à une première indiscrétion, en ajouter une seconde.

De la main, elle désignait le couvert fleuri.

M. Baslèvre frissonna :

— Rassurez-vous, je n'attends jamais personne ici.

Une seconde passa : il acheva :

— ... Vous êtes la première à y pénétrer... bien qu'entre toutes, celle sur qui je comptais le moins.

Le visage de mademoiselle Fouille eut une soudaine anxiété.

— A mon tour, j'aurais envie de demander pourquoi ces derniers mots?

— Mais, — conclut M. Baslèvre, suivant votre exemple, je répondrais : « A quoi bon?... »

Tous deux, maintenant, étaient debout. Ils s'efforçaient de garder un ton aisé que démentait le tremblement imperceptible de leurs voix. Dans les quelques phrases qu'ils avaient échangées ne se trahissait plus une simple gêne, mais trop d'arrière-pensées. Cependant, sans rien ajouter, mademoiselle Fouille approcha de la porte : et sans doute en seraient-ils restés là, si M. Baslèvre n'avait aperçu, de nouveau, son regard dirigé vers la table.

— Encore? murmura-t-il à mi-voix.

Elle se retourna :

— Je vous ai dit déjà que je vous croyais et ne demandais rien. Si vous saviez, d'ailleurs, combien je suis loin de toute curiosité et de la vie!...

— Alors, mettons que c'est moi qui souhaite ne pas vous laisser partir en imaginant des choses qui ne sont pas.

Subitement, M. Baslèvre était devenu grave. La pensée qu'on pût le supposer infidèle — même sans savoir à quel passé — l'irritait comme une injure. Il poursuivit, fixant mademoiselle Fouille au fond des yeux :

— Si je demeure ici, c'est qu'ici a vécu la seule femme que j'aie aimé et qui m'aima.

Mademoiselle Fouille paraissait maintenant suspendue à ses paroles.

— Il y a longtemps, n'est-ce pas, qu'elle n'y demeure plus? répliqua-t-elle vivement.

— Bientôt trois ans.

— C'est bien ce que je pensais...

— Depuis trois ans, — continuait M. Bas-

lèvre, — rien n'a changé ici : voyez, ce sont là ses meubles, son couvert... D'autres vous affirmeraient qu'elle est morte... pour moi, elle est toujours vivante !

— Vous dites que depuis trois ans, tout est pareil ?...

— Vivante, j'étais séparé d'elle : morte, je ne la quitte plus.

— Mon Dieu ! murmura mademoiselle Fouille.

Et, défaillante, elle tomba sur un siège.

— Qu'avez-vous ? s'écria M. Baslèvre.

— Rien... un peu de faiblesse... je ne suis plus très forte, en vérité... Cette femme, du moins, dont vous parliez, n'était pas mariée ?

— Mariée ?... — répéta M. Baslèvre, — si elle ne l'eût pas été, comment aurais-je été séparé d'elle ? D'ailleurs, — acheva-t-il, presque malgré lui, — ne le saviez-vous pas ?

Elle ne dut pas entendre.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle encore.

Puis, appuyant ses coudes sur la nappe blanche, elle enfouit sa tête dans les mains. Une lumière illumina M. Baslèvre :

— Auriez-vous ignoré par hasard...

Un sanglot fut la seule réponse.

— Ainsi c'est moi qui devais vous révéler son existence, moi qui ne vous pardonnais pas le mal que vous lui avez fait !

Un second sanglot secoua mademoiselle Fouille :

— Ah ! je n'en suis plus à une découverte près ! J'en arrive à douter qu'il soit parti !

— Il l'est !

— Si j'étais sûre qu'il fût vivant !

— Il vit!

Mais arrivée à ce point, mademoiselle Fouille se redressa épouvantée : enfin, elle s'apercevait que M. Baslèvre répondait à ses questions.

— Ciel! soupçonnez-vous seulement de qui je parle!

M. Baslèvre répliqua simplement :

— Vous voyez bien que tout s'éclaire, même cela!

Et stupéfaits, ils se turent, non que les mots les eussent effrayés, mais parce que, tout à coup, ils osaient s'examiner sans détour. Enfin! plus de mystère! une irruption de vérité, les masques qui s'abattent, l'abîme qui paraît...

Un abîme, en effet, car si M. Baslèvre, réfugié dans le décor où a vécu Claire pour y oublier le martyre de l'absence, ne semble pas moins dépouillé que mademoiselle Fouille, réduite à visiter furtivement le dernier domicile de son amant, pour raviver la mémoire d'un bonheur qu'elle n'aura plus, l'analogie s'arrête là. Il y a mille façons d'aborder au même port : elles dépendent du voyage, et l'accueil de la rive n'est jamais que le reflet de l'âme qu'on lui ramène.

Ici impossible de concevoir deux aventures plus diverses : celle de M. Baslèvre, tissée d'attentes, de réserves et de renoncements — une seule fois il avait parlé, on l'avait écarté, et les gens pratiques auraient ri de sa candeur à obéir — mademoiselle Fouille, au contraire, ayant tout connu des ivresses partagées, de l'amour ayant tout subi, y compris les ruptures, les reprises et l'abandon. Quand deux êtres ont parcouru de telles routes

divergentes, aucune force ne saurait plus les réunir. Un instant auparavant, M. Baslèvre et mademoiselle Fouille avaient pu croire que leur amitié allait renaître : parce qu'ils s'apercevaient à visage découvert, avant que de poursuivre ils savaient déjà que cette amitié devait finir et que leurs mots sonneraient comme des adieux.

Ce fut ensuite quelque chose de très court, simple comme toutes les fois qu'on trace un trait final au bas d'une page de l'existence.

M. Baslèvre, s'efforçant d'exprimer la pitié réelle qu'il ressentait, reprit le premier :

— Jadis c'était vous qui tentiez de me consoler sans bien y parvenir : aujourd'hui pourrais-je espérer de vous le rendre?

Mademoiselle Fouille eut un redressement farouche :

— Impossible : il faudrait pour cela me rendre aussi ce que je n'ai plus et ce n'est pas en votre pouvoir.

Il répliqua :

— La douleur, quelquefois, aide à mieux vivre. N'est-ce pas depuis que j'ai perdu ma bien-aimée que je sens mon cœur délivré?

— Le mien ne bat que pour désespérer. Nous ne parlons pas la même langue, faute sans doute d'avoir traversé les mêmes contrées.

M. Baslèvre eut un triste sourire :

— C'est donc que vous n'avez pas aimé vraiment?

— Oú que j'ai aimé d'autre manière.

— Mon amour, — soupira M. Baslèvre, — m'a révélé la souffrance et la pitié. Tout de lui m'a

grandi. Jusqu'au sein de la détresse, je ne cesse pas de le bénir.

— Le mien, — répartit mademoiselle Fouille, — s'est débattu dans le mensonge. Sa honte me submerge, et, tel quel, si un miracle me le rendait, je l'accueillerais avec transport.

— Je vous plains, — conclut M. Baslèvre, — en effet, il semble bien que je vous sois inutile.

Encore un intervalle poignant. Alentour, la pièce, témoin muet, avait l'air de contempler ces deux êtres parvenus à l'heure souveraine où l'on juge sa vie.

S'apercevant que M. Baslèvre n'ajoutait rien, incapable elle-même de proférer un mot, mademoiselle Fouille mit d'un geste las son mouchoir dans son petit sac et avant de se lever jeta un dernier regard vers la table. M. Baslèvre tressaillit. Tel un doigt mystérieux, un rayon de soleil venait en effet d'avancer sur la nappe pour y atteindre l'une des roses rouges. Convaincu de recevoir là un ordre secret, et toujours silencieux, il tendit la fleur à mademoiselle Fouille, qui ne put retenir un geste de surprise.

— Pourquoi toucher à ce que vous désirez garder intact? dit-elle sans avancer la main.

— Parce que c'est l'heure du pardon. N'est-ce pas lui que vous avez cherché ici... sans le savoir ?

Enfin debout, mademoiselle Fouille sembla d'abord ne point comprendre, puis hocha la tête :

— Il est possible : cependant ai-je été coupable. et doit-on m'en vouloir de souffrances que j'ignorais imposer ?

Lentement elle prit la rose, en aspira le parfum et la glissa dans son corsage. Ils n'échangèrent point d'autres adieux : tout n'était-il pas dit?

Penché par-dessus la rampe, M. Baslèvre écouta le pas de mademoiselle Fouille s'évanouir dans l'escalier. Revenu ensuite dans la salle, il approcha encore de la fenêtre pour la voir traverser, là-bas, la place d'Italie.

Pauvre fille! Elle avait eu de l'amour tout ce que lui-même avait éperdument regretté, et voici qu'elle s'en allait, l'âme en détresse, le cœur labouré de chagrin, sans autre refuge que les mauvaises humeurs d'Andréa ou les fautes de ses « petites »!

Lui aussi, demain, retournerait au lot quelconque d'occupations sans grandeur qui était sa part. Demain, il reparaîtrait au bureau comme hier. Devant lui, semblait-il, rien que des gestse médiocres, toujours semblables, et dont aucun ne manquerait à l'univers, le jour où ils s'arrêteraient. Cependant, quelle différence, et quelle douceur! Hors d'atteinte, défiant les hasards de l'existence, une immense tendresse illuminait son chemin. Claire ne le quitterait plus. Etait-ce elle qui vivait en lui ou lui en elle? Qu'importe! Sûr qu'elle l'aimait, il était sûr de lui répondre par une constance égale, et dormeur éveillé n'aurait pu découvrir s'il vivait le rêve ou la réalité!...

Alors, comprenant le don merveilleux qu'est un amour véritable, mesurant la prodigieuse ascension au terme de laquelle son cœur se reposait, il joignit les mains.

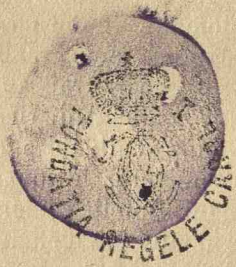
— O ma bien-aimée, — murmura-t-il, —

qu'as-tu fait de l'homme que j'étais et que je ne reconnais plus?

Sur la table, les muguets et les roses embaumaient. Une paix divine éclairait l'humble asile des grands souvenirs de M. Baslèvre. On aurait cru aussi que, tout bas, la morte répondait :

— J'ai fait de toi une âme!

FIN









E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1930.

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ BUCUREȘTI